AIA AZIZ

Vers la Lumière

ROMAN

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie
15, rue de Cluny 15

1909

Publications Cosmiques

6, rue de la Pompe, PARIS

DIRECTEUR : AIA AZIZ

Sept années parues de REVUE COSMIQUE

Chaque année : 1 vol. in-8° (768 pages). . . 12 fr.
Les sept années. . . . . 70 fr.

LA TRADITION COSMIQUE

3 vol. in-8° à 7 fr. 50 le volume.
Tomes I et II : Le Drame Cosmique.
Tome III : Les Chroniques de Chi.

BROCHURES DE PROPAGANDE :

Exposé sur le Mouvement Cosmique.
Principes généraux de la Philosophie Cosmique.

Vient de paraître :

Enseignement de la Philosophie Cosmique

PAR

AIA AZIZ

PREMIÈRE SÉRIE

1 volume. . . . . 1 fr.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

AIA AZIZ

Vers la Lumière

ROMAN

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie
15, rue de Cluny 15
—
1909

Vers la Lumière

Vers la Lumière

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Toutes les rigueurs de l'hiver s'annonçaient déjà ce soir-là, bien qu'on ne fût qu'en novembre.

Le brouillard était intense et la bise glacée, dans la plus attrayante capitale du monde.

Mais les jeunes artistes réunis, chez le peintre Paul Carlet, ne songeaient guère à l'inclémence de la température.

Ils étaient en effet baignés d'une idéale atmosphère de gaîté et d'intimité, dans le raffinement de tous les luxes.

La fumée des cigares ondulait parmi les groupes dans le vaste atelier ouaté de tiédeur, au centre duquel, tranquille et amusé, Paul Car-

let, entouré de ses nombreux amis ou admirateurs, terminait l'esquisse de son tableau *La Tentation*, destiné au prochain Salon Le visage et l'attitude du jeune peintre indiquent cette assurance propre à ceux dont l'habileté ou la chance déterminent sans cesse la réussite. Malgré l'unanimité des propos louangeurs, l'artiste juge son œuvre telle qu'elle est, c'est-à-dire sans mérite spécial, mais un scepticisme averti lui fait escompter les raisons du succès :

— Je suis riche et membre du jury !

Nous savons tous combien, avec du génie, il est difficile d'acquérir un nom. Forcer l'admiration est presque une inconvenance, un manque de savoir-vivre envers un public qui ne comprend pas.

A moins d'être millionnaire, il faut oublier qu'on est artiste et songer qu'on a un *métier* dont on veut vivre ; vivre largement, confortablement, car le monde, qui donne à contre-cœur aux besogneux, prodigue ses faveurs et son or à qui peut s'en passer.

Ils deviennent et seront de plus en plus rares, ceux qui s'offrent en holocauste sur l'autel de la pauvreté pour la réalisation de leur idéal !

Owen Glyn, l'un des peintres, surenchérit cyniquement :

— Autrefois j'ai vécu affamé dans une mansarde, épris d'amour pour le grand art et aussi pour une jeune fille pauvre et enthousiaste comme moi ! mais notre idylle, quelque peu gâtée par des tiraillements d'estomac, finit à mon mariage avec la fille de mon marchand de couleurs ; elle m'apportait une dot substantielle, et désormais ce fut mon beau-père qui choisit les sujets de mes tableaux, sachant mieux que moi ce qu'on vendrait sur le marché.

— Et la jeune aimée, qu'est-elle devenue ? demanda Paul.

— Pauvre Marcelle !... je ne sais ; c'était une bien jolie fille ! Peut-être appartient-elle maintenant à quelque vieux richard...

— Tiens ! une jeune désespérée, fort belle, dit-on, s'est noyée dans la Seine hier, et il me semble bien avoir entendu mentionner le nom de « Marcelle », jeta la voix indifférente d'un graveur.

— En effet, je n'affirmerais pas que ce ne soit Marie ou Marguerite ou Mathilde, mais à coup sûr le nom commençait par un M, conclut un poète au regard ténébreux et qui, entièrement vêtu de noir, paraissait porter le deuil de ses illusions.

— Tais-toi, oiseau de mauvais augure, et si vous m'en croyez, abandonnons, pour ce soir, la

recherche du mystère, ou plutôt tournons-nous vers une énigme moins sombre... Qui est-ce qui sait d'entre nous ce que devient Endymion ? dit Paul. Je crains qu'il ne s'idéalise jusqu'à passer dans quelque région inaccessible à nos sens grossiers !...

— S'il ne vient pas ce soir, il faut qu'on le déniche, décrétèrent en chœur plusieurs des assistants.

A peine cette motion était-elle acceptée que l'arrêt d'une automobile et le claquement d'une portière se firent entendre dans la rue. Facétieux, Owen Glyn encapuchonna la lampe d'un abat-jour de soie rose en disant :

— Ce sont peut-être de belles visiteuses, sachons protéger leurs charmes des indiscrétions d'une lumière trop crue !

Presque aussitôt la duchesse de Steine entrait délibérément, jetant à tort et à travers le flot des paroles mondaines.

Elle était suivie d'une jeune femme, dont la silhouette élancée se drapait somptueusement d'un long manteau d'hermine, qui laissait apercevoir la traîne de la robe en soie de Chine, d'un blanc nacré. Son visage était presque entièrement voilé de gaze blanche.

Malgré cette demi-invisibilité, une sorte de

frisson traversa le groupe d'hommes à son entrée ; chacun, suivant sa nature, subit le charme puissant et subtil qui émanait d'elle.

Cette sensation ne dura qu'un instant ; le verbiage de la duchesse ramena du rêve à la réalité :

— Vous ne m'attendiez pas, cher maître, par cet horrible temps ! disait-elle à Paul Carlet en lui tendant ses mains chargées de bagues. Mais voici, j'avais trois raisons importantes qui me poussaient à tout braver :

D'abord fuir l'ennui ;

Ensuite être la première à connaître le sujet de votre prochain Salon ;

Enfin parce que ma cousine la princesse Somia Mathaan, que je vous présente, me prie de vous demander un service.

Ses amis, le prince et la princesse d'Altaine, qui habitent un château mauresque en Algérie, désirent trouver un jeune artiste de talent qui veuille bien passer quelques mois chez eux pour décorer et embellir leur *Home*. Naturellement, j'ai tout de suite songé à vous, cher maître, pour choisir ce peintre qui sera traité comme un membre de la famille et qu'on paiera largement, bien entendu, en le laissant absolument libre dans son tempérament artistique.

— Duchesse, je crois avoir votre affaire, si

du moins l'original auquel je songe accepte la proposition !...

— Mais ce serait parfait ! La princesse d'Altaine adore les originaux ! Elle en ferait volontiers collection, comme elle collectionne pour son musée les vieilles dentelles ou les porcelaines anciennes de Saxe ou de Chine !

— L'ami dont je vous parle est Pietro Pesato, que nous surnommons « Endymion » à cause de sa grande beauté.

Et d'ailleurs le voici, ajouta Owen Glyn, tandis qu'un nouvel arrivant soulevait la lourde tenture.

Il existe des êtres presque impossible à décrire. Leur perfection ne réside pas seulement dans l'harmonie des formes, mais plutôt dans ce « je ne sais quoi » d'indéfinissable que, faute d'un mot plus précis, on appelle le charme. Endymion était de ceux-là. Et ce ne fut pas tant sa beauté classique et pure, mais surtout son mystérieux attrait, qui visiblement exerça sa fascination sur la jeune femme voilée de blanc, jusqu'alors silencieuse et immobile comme une statue.

Elle se tourna vers lui et son regard étrangement intéressé ne le quitta plus, tandis qu'il s'approchait de l'ébauche de Carlet.

Après avoir un instant contemplé le dessin, il le replaça négligemment sur le chevalet, à l'envers.

— En signe de mépris, n'est-ce pas ? lui demanda Owen Glyn.

— Bien plutôt en signe de douleur ! répondit-il. Je connais peu de chose aussi triste que de voir l'artiste s'abaisser par arrivisme à reproduire la laideur ou la banalité.

Quel gaspillage de temps et de talent pour un Paul Carlet ! et comme il est avili ce beau sujet, représenté par l'infime convoitise de ces êtres, un enfant, un chien convergeant leurs regards vers un déjeuner... Si jamais j'osais prendre pour thème « la Tentation », je la voudrais splendide et rayonnante, inaccessible et sacrée...

— C'est affaire de goût, répondit sèchement l'artiste mis en cause ; je préfère la vulgarité qui m'assure le confort, à la réalisation de l'idéal dans la misère.

— Et le triomphe de l'avenir ! la recherche du vrai et du beau ! la gloire qui immortalise le génie ! reprit Endymion de plus en plus enfiévré.

— A quoi me servirait la gloire, lorsque je dormirais dans ces régions non encore définies

où l'on est inconscient de ce qui se passe sur terre ?

Escalader le ciel comme les Titans, ce serait évidemment superbe, mais il faut compter d'abord avec le froid et la faim !...

Tandis que Paul Carlet achevait ses théories déprimantes et pleines d'ironies, Endymion s'était retiré dans l'alcôve, ombragée de palmiers ; jeté sur un divan moelleux et couvrant sa figure de ses mains, il murmurait :

— Ce que je demande est si peu de chose !... Seulement pouvoir louer un petit atelier, y vivre humblement dans l'attente du modèle idéal, du modèle de mes rêves ! Le désirer jusqu'à ce qu'il vienne enfin ! Alors, alors... moi aussi je peindrais « la Tentation » !

— Acceptez l'offre qui vous sera faite tout à l'heure par Paul Carlet, d'aller faire un travail au loin... Vous pourrez ainsi réaliser tout ce que vous rêvez...

Levant les yeux vers la belle forme blanche qui d'une voix étrange, lointaine et prophétique, venait de laisser tomber ces paroles lourdes de défi ou de promesse sous leur banalité voulue, Endymion tressaillit, secoué dans tout son être; d'un brusque effort se maîtrisant, il répondit :

— J'ignore, Madame, à quoi vous faites allu-

sion. Mais en admettant qu'une partie de mes désirs se réalise, où trouverais-je le modèle qui puisse égaler mes aspirations ?

Et de nouveau, avec une douceur impérieuse, Somia, haute et fine dans le long manteau qui la pare mystérieusement, se penche vers lui et module lentement, gravement : — C'est moi qui trouverai le modèle de votre «Tentation»...

La duchesse appelait sa cousine pour partir ; Somia la rejoignit rapidement, et bientôt les deux femmes, accompagnées de Carlet, furent confortablement installées dans l'automobile. Comme il enveloppait ses aimables visiteuses de la lourde couverture, le peintre effleura la petite main dégantée de la princesse Somia ; il éprouva à ce contact une commotion pareille à celle d'une légère décharge électrique, et quand l'élégante voiture qui projetait sur son parcours la lumière de ses yeux rouges, se perdit dans la brume, cette sensation fit place à un sentiment d'inquiétude qu'il n'avait encore jamais éprouvé.

Un peu plus tard, Carlet chercha vainement Endymion pour lui communiquer l'offre de la duchesse de Steine.

Le jeune homme avait précédé les traces de la blanche apparition.

Accoudé au parapet d'un pont, il regardait

l'automobile fuyant dans le brouillard, au-dessus de la Seine constellée de lumières, et c'était comme la course éperdue de son rêve qui s'éloignait pour toujours.

Plus lassé et plus seul, il s'achemina d'un air morne vers sa petite chambre du sixième étage.

Cette nuit-là, le sommeil d'Endymion fut troublé ; troublé parce qu'il croyait voir entre lui et l'étroite fenêtre se dresser la souple silhouette d'un blanc fantôme et qu'il entendait sa voix lente lui dire :

— C'est moi qui trouverai le modèle de votre « Tentation » !

CHAPITRE II

En quittant l'atelier de Paul Carlet, les deux jeunes femmes se retrouvèrent côte à côte, emportées à travers Paris, dans l'automobile rapide.

Comme toujours, la duchesse de Steine se dépensait avec abondance en frivoles menus propos, et son cerveau d'oiselle, peu apte à la réflexion ou à l'observation, mit longtemps à remarquer le mutisme de sa cousine, qui, lointaine, concentrée toute en elle-même, paraissait subir l'emprise d'une obsédante pensée.

— Je crois que nous avons dépassé les Invalides, mais vraiment, par ce brouillard, si je n'étais sûre de mon chauffeur j'aurais peur d'être entraînée dans quelque guet-apens, hors des fortifications et de Paris, disait la duchesse tout d'une haleine ; puis, sautant, selon sa coutume, sans transition à un autre sujet :

— J'ai une amie théosophe dont je voudrais beaucoup vous faire faire la connaissance ; ima-

ginez, ma chère, qu'elle vous parlerait de la réincarnation, du « Karma », que sais-je encore !... Croyez-vous au « Karma » ? moi j'y crois, voici pourquoi : j'avais un stupide beau-frère, véritable animal humain (je me suis toujours demandé par quelle aberration ma pauvre sœur l'avait choisi), qui possédait, entre mille autres curiosités, une merveilleuse chaise du temps de la reine Anne. Il l'avait placée dédaigneusement dans son antichambre et s'obstinait, le monstre ! à s'en servir avec une irrévérencieuse ostentation, pour enlever ses bottes crottées, lorsqu'il rentrait de la chasse ! J'étais indignée ! et le suppliai, à plusieurs reprises, de me céder à n'importe quel prix la pauvre antiquité royale, si maltraitée ! Il refusa sans cesse, mettant comme un malin plaisir à continuer la profanation ! Or il mourut il y a quelques mois, criblé de dettes, et la fameuse chaise fut vendue aux enchères pour la somme de neuf francs ! Cette évidente punition du sacrilège m'a fait comprendre le « Karma ». Mais je crois, en vérité, que vous n'avez pas entendu un mot de ce que je viens de vous raconter, ma chère Somia !...

— Excusez-moi ; je suis un peu préoccupée d'autre chose en effet : j'ai pour ce soir un rendez-vous urgent, et je crains que le chauffeur,

trompé par la brume, n'ait pris un chemin qui m'en éloigne.

Quelques instants plus tard, cependant, à la grande satisfaction de Somia, l'automobile s'arrêtait devant l'hôtel du duc de Mazzio.

Lorsqu'à l'appel de la sonnette électrique, le battant du massif portail s'ouvrit devant elle, l'élégante visiteuse donna sa carte au concierge; mais à peine avait-il eu le temps d'y jeter les yeux, qu'elle la lui enlevait en disant : — Il est inutile que vous m'annonciez, je suis attendue.

Et elle monta vivement le large escalier, comme pour montrer qu'elle connaissait bien cette noble demeure (dans laquelle elle entrait cependant pour la première fois). Arrivée au premier étage, elle croisa une jeune fille à laquelle elle demanda :

— Vous êtes de la maison du duc ?

— Oui, Madame.

— Pouvez-vous me dire dans quelle pièce je le trouverai ?

— Dans son cabinet de travail. Je peux conduire Madame.

— C'est inutile ; et s'avançant délibérément vers la porte qui venait de lui être indiquée, elle traversa une petite antichambre de forme carrée

et se ravisant au moment de franchir la seconde porte, elle retourna vers la première, la fermant très soigneusement à clé. Pénétrant alors sans bruit dans le cabinet de travail où le duc était absorbé près de sa table à écrire, la princesse Somia s'arrêta un instant sur le seuil. D'un rapide coup d'œil elle interrogeait la belle tête pensive : aurait-elle le pouvoir de vaincre, de faire ployer comme elle le voulait, la volonté du grand savant ?

Elle était dans la place, cela seul importait, et, encore inaperçue, elle murmura :

— Enfin, enfin, je le vois !...

Le duc de Mazzio était vêtu d'une ample robe de chambre de velours foncé. Il ressemblait plutôt à un Apollon qu'à un Hercule.

La table, sur laquelle il était penché, était fortement éclairée par une lampe dont l'abat-jour laissait dans l'ombre le reste de la pièce.

Somia fit quelques pas, et murmura encore :

— C'est lui !... c'est bien lui !...

Et s'avançant de sa lente démarche habituelle, sans bruit, d'un pas glissant, elle posa sa main légère sur l'épaule du duc.

Il se leva aussitôt et la regarda avec surprise.

— A qui ai-je l'honneur de parler, Madame ? dit-il en s'inclinant.

Elle lui tendit la carte qu'elle avait reprise au concierge.

— Cette carte porte un nom brillamment connu, mais ne m'éclaire pas sur le but de notre rencontre, reprit-il.

— Je viens, Monsieur, vous entretenir d'affaires graves. Je me suis hâtée de vous voir ce soir, parce que je sais que vous n'êtes rentré à Paris que ce matin, et il se peut que je quitte moi même l'Europe dès demain. Or il est nécessaire que j'aie avec vous une entrevue avant mon départ.

— Puisqu'il en est ainsi, permettez-moi de vous aider à retirer votre manteau et de vous offrir ce fauteuil auprès du feu.

Tout en parlant il enleva des épaules de la jeune femme sa longue fourrure d'hermine doublée de satin blanc, et roula près de l'âtre une bergère en velours cramoisi.

S'asseyant, Somia releva son voile épais et apparut dans toute sa troublante et radieuse beauté.

Tout de suite, elle commença :

— Le temps est précieux. Ecoutez. J'ai envoyé chercher le testament et je l'ai lu.

— Le testament ?... Quel testament ?...

— Le testament de votre oncle, cet excentrique qui laissa ses millions *à vous et à la fille de la seule femme qu'il ait jamais aimée, à condition que vous vous épousiez tous deux.*

— Vous êtes donc?...

— Cette femme ! C'est pourquoi je suis ici. Avez-vous vu le testament ?

— Non. J'en connais à peu près le contenu par le dire de mes avoués, et cela m'a suffi.

— Aimeriez-vous l'entendre de mes lèvres ?

— Si vous le croyez nécessaire.

— Certes !...

Somia sortit alors un papier de son sac en crocodile bordé d'or et se mit à lire :

— « Ma volonté est qu'à l'exception de quelques legs détaillés ci-après, la totalité de mes biens appartienne à mon unique neveu, le fils de mon frère aîné, Georges-Ernest-Léon, duc de Mazzio, et à Somia Léonarda Mathaan, l'unique enfant d'*Asnia Mathaan, la seule femme que j'aie jamais aimée.* »

« Mon fils unique et héritier naturel étant mort sans enfant, après s'être mésallié avec une actrice, je ne me sens aucun devoir envers sa veuve. »

A ce moment, Somia froissa la copie du testament et la lança au feu. La clarté subite de la flamme permit au duc d'admirer toute la grâce rare et subtile de sa jeune visiteuse au teint de lis, aux traits fins, aux lourds cheveux abondants, d'un ton merveilleux d'acajou foncé.

Comme la lueur s'éteignait, elle posa sa petite main sur la sienne et leva vers lui ses yeux du bleu vert de la mer profonde, ses yeux dont la phosphorescence était telle qu'en rencontrant leur regard un frisson le traversa tout entier ; ainsi avait été troublé déjà, sous leur inéluctable influence, le jeune artiste dans l'alcôve, chez le peintre Paul Carlet.

Mais, surmontant l'intense sensation, le duc dit à son étrange visiteuse d'une voix calme jusqu'à la froideur :

— Est-ce tout ?

— Voulez-vous en entendre davantage ? Je sais par cœur la fin du bizarre testament.

— Je vous écoute.

— Ses héritiers ci-désignés n'hériteront qu'à la condition qu'ils s'épousent. « Sinon, mon « chat, mon cher Piétro, étant le seul être qui « me soit resté constamment fidèle, je veux, « par amour pour lui, que mes biens soient

« employés à organiser des maisons de refuge « pour les chats errants ou malades. »

Lorsque Somia s'arrêta ils restèrent un moment silencieux, regardant la braise ardente.

Puis, de Mazzio :

— Est-ce là le seul but de votre visite?

— Je suis venue parce que j'ai un plan dont la réalisation dépend de vous.

— Et ce plan?

— Le voici. La demeure de mes ancêtres, située dans les Hautes-Pyrénées, est lourdement hypothéquée ; la situation s'aggrave sans cesse ; peu à peu le château tombe en ruines, les arbres séculaires sont abattus.

Il me faut de l'argent, beaucoup d'argent pour que l'antique domaine puisse rester en ma possession !

C'est pourquoi j'espère de toute mon âme que vous m'aiderez à remplir les conditions de ce legs extraordinaire. Le voulez-vous ?

— Nous nous sommes rencontrés, Madame, pour la première fois il y a quelques minutes seulement, répondit-il gravement, et sous tous les rapports, nous sommes des étrangers l'un pour l'autre...

— Votre grande fortune vous permet évidemment de refuser l'argent !

— Loin de là ! Je l'apprécie à sa juste valeur. Mais le mariage affecte notre vie plus intimement que les richesses.

Restez à Paris, afin qu'il nous soit permis de nous rencontrer souvent, et nous pourrons ainsi juger de notre affinité possible.

Il faut essayer de prévoir si notre union nous apporterait le bonheur, si, en un mot, nous gagnerions ou perdrions à hériter des millions de mon oncle.

— Vous saisissez mal mon idée : je voudrais que nous soyons légalement mariés, mais que nous conservions cependant chacun notre complète liberté.

— Je ne comprends pas.

— Il n'y a là aucun mystère. Ma volonté est qu'après la cérémonie, nous soyons encore indépendants et que nous organisions notre vie chacun de notre côté, tout en ayant conquis un droit indiscutable à l'héritage.

Alors Mazzio se leva, et, regardant Somia :

— « Cela, jamais ! *Je suis un homme simple, qui dirige sa vie selon sa plus haute conception de la justice, si imparfaite soit-elle.* Pour toutes les richesses du monde, je ne voudrais pas sciemment faire de ma vie un mensonge.

Il parlait avec conviction, mais elle, restant

assise, impassible, ne détourna pas son regard concentré vers le feu.

Après un court silence, elle répliqua :

— Nous sommes au xx^e^ siècle, Duc, un siècle pratique. Comment permettez-vous à des formalités, à des cérémonies démodées, *inutiles, parce qu'inefficaces,* de faire obstacle à notre fortune ? Vous devez savoir pourtant, aussi bien que moi, que le mariage devient de plus en plus ouvertement une question de convenances et d'intérêt, un manteau qui couvre le soi-disant amour libre.

Où donc, dans ma conception, y a-t-il déviation de la droiture ?

— Peut-être vos paroles voilent-elles, plutôt qu'elles ne manifestent, votre pensée.

N'importe. Ecoutez :

Peu nombreux sont les hommes qui cherchent à vivre selon leur conception la plus pure, qui se sont élevés jusqu'aux hauteurs de la vraie sagesse, jusqu'à la sociologie cosmique, cette sociologie intégrale, qui organise pratiquement l'humanité comme un seul être.

Pour la plupart, l'amour de la patrie et l'amour de la famille sont les sentiments les plus nobles, ceux qui, presque seuls, réagissent un peu contre la marée montante de l'égoïsme.

— Je considère qu'à la période actuelle, ce que vous appelez l'égoïsme, est une maladie, inévitable au cours de l'évolution de l'humanité, de même que la coqueluche et la rougeole le sont dans l'enfance.

— Dans toute évolution, Madame, vous le savez, c'est le petit nombre, non la masse, qui indique le chemin du progrès. C'est à nous, psycho-intellectuels, d'être les premiers à émerger hors de la collectivité comme intelligence individualisée, ouvrant à la vie le chemin de la lumière.

— Nous regardons la vie à des points de vue différents, Duc, mais ce n'est pas une raison pour que nous ne soyons pas amis, puisque nous pourrions nous laisser mutuellement toute liberté intellectuelle et morale.

— Et la liberté sociale ?

— Que voulez-vous dire ?

— Si j'accédais à votre demande, je ne pourrais donner naissance à aucun héritier légitime.

Si j'avais un enfant d'une femme aimée, il ne porterait pas mon nom, — il n'aurait aucun droit à mes biens.

Je soutiens que l'homme est responsable du bien-être physique, moral et intellectuel de tout enfant qu'il met au monde.

Une condition essentielle, pour ce bien-être, est que l'amour unisse le père à la mère, qui de sa propre vitalité donne la vie et le développement à l'enfant.

Je ne pourrais offrir cette tendresse protectrice à celle qui ne serait pas entièrement mienne.

— Il est étrange d'apprendre qu'un penseur tel que vous approuve l'esclavage à vie !

— Vous me comprenez mal, Madame. L'amour est la seule union légitime ; mais, comme, dans l'état présent, l'amour est malheureusement changeant, ce changement, s'il survient d'une façon réelle et sincère, doit par lui-même nous libérer.

De là pourtant à admettre que des parents ne ressentant aucun amour l'un pour l'autre puissent en justice mettre des enfants au monde, il y a un abîme.

— Est-ce votre seule objection à mon plan utilitaire ?

— Il y a plus. Si vous deveniez ma femme, vos propres enfants seraient comptés légalement comme les miens, et je n'ai aucun désir de frustrer ma véritable descendance au profit de celle d'autrui.

— Cet aveu me paraît celui d'un égoïste !

— Du tout ; je regarde le foyer et le home

comme sacrés, en pensée, en volonté et en désir ; j'honore la famille, non seulement pour elle-même, mais parce que la nation est composée de familles, comme les nations constituent l'humanité, comme les mondes stellaires forment l'univers physique.

Il est donc du devoir de tout homme de fonder une famille dans les meilleures conditions, pour atteindre le but suprême, l'*unité cosmique*.

Et je préserverai de mon mieux la lumière intérieure qui guide ma conduite, des brouillards malsains du mensonge et de toute action détournée.

En parlant ainsi, il leva instinctivement sa main droite et la posa sur les armoiries, au-dessus de la cheminée.

Somia suivit son geste du regard ; elle aperçut, au-dessous de sa main carrée de chevalier, l'image d'une main gantée de fer, tenant un tournesol, et elle lut la devise :

Vers la lumière.

Elle se leva avec le mouvement gracieux et ondulant qui lui était habituel, et s'étant réenveloppée de ses fourrures, elle s'éloigna.

Comme à son entrée, elle s'arrêta sur le pas de la porte, et cette fois elle murmura distincte-

ment, d'une voix immensément triste, d'une voix de lamentation :

— Hélas ! hélas ! mon espoir de sauver le home ancestral !

Hélas ! les arbres séculaires qu'il faudra abattre, comme sont abattues mes espérances !

Le ton d'extrême douleur de la jeune femme réveilla les sentiments chevaleresques du duc de Mazzio. Et sa pensée s'élança vers elle.

Mais, au moment de se livrer, il fut retenu par une sensation indéfinissable, il recula et lui dit seulement :

— Princesse, je ne comprends pas votre désolation. Toute la haute société vous compte ici parmi les plus riches de ses mondaines.

Somia, dirigeant vers le duc la phosphorescence de son regard troublant, lui répondit :

— Les gens du monde prennent pour or tout ce qui brille ; ils n'ont pas le temps d'approfondir. Chaque cœur connaît seul sa propre amertume !

Et elle l'implorait de tout l'éclat de ses prunelles audacieuses ; et tout son être palpitant de jeunesse et de vie semblait l'entourer d'une supplication ardente.

Mais lui soutint la force de son regard, admi-

rant seulement le féerique rayonnement, le talent et la puissance de la magicienne.

Il le soutint jusqu'à ce qu'elle abaissât sur sa figure le voile de gaze blanche, jusqu'à ce qu'écrasée de sa défaite, elle eût franchi le seuil de la porte.

***

Une heure après le départ de sa visiteuse inattendue, le duc de Mazzio recevait M. Simons, un grand vieillard d'une soixantaine d'années, l'avoué de la famille, et comme il lui demandait des renseignements sur la situation de la princesse Somia, il apprit qu'elle jouissait d'une fortune immense, et que ses mensonges, sur sa prétendue pauvreté, étaient destinés à l'impressionner et à l'attendrir.

— Vous êtes venu sans doute à Paris, dit Simons, pour connaître la jeune princesse qui, je l'espère, sera bientôt présentée comme votre fiancée ?

— Pourquoi ? répondit Mazzio.

— Vous savez que je suis l'exécuteur testamentaire de votre oncle.

Je voudrais que me soit épargnée la douleur, et aussi le ridicule, de distribuer, pour les souffrances des chats, une fortune qui, dans des

mains telles que les vôtres, pourrait alléger tant de misères humaines !

— Je comprends vos regrets. Néanmoins je suis obligé de refuser les conditions imposées, mon cher Simons :

Premièrement parce que la princesse Somia et moi ne sommes pas faits l'un pour l'autre :

Deuxièmement parce que j'ai l'intention de me dévouer à une tâche qui nécessitera ma plus complète indépendance pour le libre emploi de mon énergie.

C'est même afin de vous entretenir de mes projets, et de vous demander votre aide, que j'ai désiré vous voir.

M. Simons dissimula son appréhension d'un trop lourd service à rendre, sous une petite toux sèche qui lui était habituelle.

Le duc continua :

— Mes études terminées, j'ai fait de longs voyages en pays lointains ; puis j'ai vécu sur mes terres familiales parmi les fermiers et les paysans.

Aujourd'hui je vais les quitter durant au moins une et peut-être trois années.

Cette absence devra s'expliquer, pour la généralité, par une expédition au pôle Sud.

Je voudrais que, pendant ce temps, vous veilliez à ma place sur tout le petit monde qui

vit sur mes domaines, afin qu'il soit le plus heureux possible.

Vous recevrez, bien entendu, la rémunération due à l'importance de cet office, que je ne confierai à aucun autre qu'à vous.

Une lumière plus chaude illumina les yeux gris de M. Simons, qui fit entendre la petite toux. Mais c'était cette fois la toux de l'expansion, non celle de la précaution.

Le duc sourit ; les variétés du toussottement de M. Simons et leurs significations étaient proverbiales.

— Je me mets tout à votre disposition, mon cher duc, dit l'avoué, pour exécuter vos instructions au mieux de mon pouvoir et de mon intelligence.

Mais, si ce n'est pas indiscret, voulez-vous me confier quel genre d'œuvre vous allez entreprendre, bien entendu sous le sceau du secret professionnel ?

— D'ici quelques années, je puis être appelé à prendre ma place comme représentant élu, choisi par le peuple.

En sincérité, ce mandat exige, pour être bien rempli, une compréhension approfondie des véritables désirs, besoins et aspirations populaires. Je ne dois pas me contenter d'une connaissance

seulement théorique, lorsque le moment sera venu d'assumer une aussi grosse responsabilité et d'entreprendre l'œuvre que j'ai devant moi.

— Duc, quelle sera donc cette œuvre ?

— L'amélioration du triste état actuel de l'humanité.

L'effort persistant et infatigable pour substituer l'union à la désunion grandissante !

— Toujours et toujours « vers la Lumière », dit M. Simons en se levant. Cette tâche est digne de votre nom, Duc, mais elle est herculéenne.

Enfin je vous servirai dans la mesure de mes moyens ; comptez sur moi.

Maintenant il faut que je vous quitte, j'entends sonner dix heures à une horloge voisine, et...

— C'est celle de la Sorbonne, je ne l'entends jamais laisser tomber ses coups martelés un à un, sans songer à la belle affirmation d'un penseur de l'ancien temps : « Le passé et l'avenir sont un seul et éternel présent. »

Et quand, dans ma rêverie, je contemple la grande vie intellectuelle, toute pleine du souvenir d'hommes illustres et d'actions héroïques, ma reconnaissance, mon admiration, glorifient leurs efforts.

Qui sait combien puissante pour notre bonheur actuel et futur a pu être l'influence de ces pionniers, qui offrirent tout ce qu'ils avaient, tout ce qu'ils étaient pour la Justice et la Liberté !

Grandi par ces paroles, le duc tendit la main à M. Simons qui s'inclinait devant lui, et, toussottant par habitude, s'ingéniait à le bien assurer de son dévouement.

CHAPITRE III

Le soir même de sa visite au duc, Somia avait écrit cette phrase sur son carnet d'impressions et de souvenirs personnels :

« Causé avec le célèbre philanthrope, philosophe, savant et occultiste duc de Mazzio ; plus que jamais je suis convaincue que la philanthropie et la philosophie sont synonymes de folie. »

Le lendemain, Somia trouva l'après-midi d'une longueur désespérante. Elle avait compté sur la visite d'Endymion, peut-être même sur celle du duc ; ni l'un ni l'autre n'étaient venus, et elle en était fort dépitée, n'étant pas habituée à attendre en vain l'hommage des hommes.

Somia déjeuna seule.

Il lui semblait que toute la tristesse de la froide pluie d'hiver tombait sur elle ce jour-là.

Elle essaya de se distraire en jouant avec son grand serpent apprivoisé, « Javal », offrant sa

taille et ses bras à l'enlacement de ses écailles argentées.

Sa femme de chambre, Aurélia, qui l'aidait à revêtir un peignoir de soie, orné de vieilles dentelles, manifesta une malveillance inaccoutumée envers l'énigmatique compagnon de la princesse, emblème de ses rêves dominateurs et de ses désirs sans fond.

A tout moment Aurélia faisait le signe de la croix.

— Quelque prêtre aura persuadé cette fille que par atavisme vous êtes un dangereux voisin, mon pauvre Javal !... pensa Somia. Je voudrais bien que cela fût vrai et que vous pussiez aussi me régaler d'un fruit de l'arbre de la connaissance !

Mais hélas ! il n'est plus, le temps où les serpents, après de beaux discours persuasifs et perfides, nous décidaient enfin à goûter au fruit paradisiaque, et les fées marraines ont aussi cessé d'apporter les dons merveilleux !

La vie actuelle est bien pâle, bien monotone !...

Avertie par sa perspicacité, Somia s'étonna peu lorsque, quelques instants plus tard, Aurélia, hésitante, lui dit :

— Je ne sais comment expliquer cela à

Madame la Princesse, mais il faut que Javal ou moi, nous la quittions...

— Et pourquoi ?

— Je suis allée à confesse et j'ai avoué à M. le curé que je sens, à n'en pas douter, l'influence qu'exerce Javal sur moi pour m'induire en tentation...

— A quelle sorte de tentation Javal vous entraîne-t-il ?

— M. le curé l'a appelée la tentation par la suggestion.

— Mais quelle forme prennent ses suggestions ?

Et Aurélia rougissante :

— Généralement celle d'un sous-officier, et parfois celle d'un sergent de ville ou d'un pompier...

— Je vous ai toujours connue sujette à cette sorte de tentation, ma fille. Et vous n'en êtes pas à un sous-officier ou à un sergent de ville de plus ou de moins.

Est ce tout ?

— M. le Curé doit venir rendre visite à Madame la Princesse à mon sujet aujourd'hui, quoiqu'il craigne de ne pas être reçu.

— Pourquoi ne serait-il pas reçu ? Par un jour pareil, n'importe quelle visite fait plaisir,

et je n'aurai garde de manquer celle que vous m'annoncez, Aurélia.

Comme les heures passaient, Somia se sentait, contre son habitude, de plus en plus fatiguée, abattue, désappointée.

Et ce fut avec un grand soulagement qu'elle vit une voiture s'arrêter devant la porte.

Quelques instants après, le curé était introduit dans le somptueux boudoir où Somia, toute parée d'admirables joyaux, l'attendait.

Elle vit avec surprise qu'il n'était pas seul.

Un jeune homme d'environ trente ans, portant le froc, entrait à sa suite.

— C'est très aimable à vous, Princesse, de vouloir bien me recevoir, dit le curé ; j'ai comme règle de visiter au moins une fois par an tous mes paroissiens ; cependant j'eusse hésité à venir chez vous, de peur d'être indiscret.

Voulez-vous me permettre de vous présenter mon ami, frère Anselme, qui m'accompagne aujourd'hui dans ma tournée ?

Ce pauvre curé, pensa Somia, a craint d'être seul pour affronter les suggestions de Javal, et d'une voix aimable, elle répondit avec un sourire :

— Votre ami est le bienvenu, Monsieur le curé ; et tandis qu'elle laissait tomber ces paroles banales, elle étudiait rapidement mais

intensément celui qui les avait motivées : son attitude était hautaine, froide, impénétrable ; il avait croisé ses bras dans les amples manches du froc où ses mains disparaissaient, et son visage se détachait seul sur le vêtement sombre, un visage impassible, blanc et pur, comme celui d'une belle statue grecque.

Les paupières, frangées de longs cils foncés, voilaient les yeux profonds ; une calotte carrée recouvrait les cheveux bruns.

Somia s'étonnait de ressentir une certaine gêne qui la rendait peu communicative.

De temps en temps elle jetait à la dérobée un regard vers la table, où le moine examinait en connaisseur, de vieilles eaux-fortes.

Le curé, au contraire, était disert. Il parlait rapidement, sans transition, passant du mauvais temps aux souffrances des pauvres, du nouveau régime des églises aux événements du Maroc, ou encore des préparatifs d'une fête de charité pour laquelle il espérait le concours de la Princesse, etc., etc.

Ensuite, se frottant les mains énergiquement, comme s'il les lavait avec un savon invisible, il ajouta :

— A propos, Princesse, vous avez une femme de chambre, originaire de la Calabre ?

— Aurélia, dit Somia.

L'attitude rieuse de la jeune femme le décontenança.

Là, dans ce milieu froid, il se trouvait privé de toute inspiration et, en prédicateur populaire, peu versé dans le grand art du silence, il hasarda la remarque :

— Les classes inférieures italiennes sont très superstitieuses.

— Qu'est-ce que la superstition ? interrompit Somia.

— La superstition peut être brièvement définie comme la croyance en ce qui est contraire à la raison.

— La raison, comme toute autre chose, est relative. Ce qui est superstition pour moi, parce que hors de ma logique, peut être encore une croyance raisonnable pour vous.

— Le frère Anselme est, plus que moi, versé dans les sujets abstraits. Seulement il refuse toute discussion.

— Ce qui prouve sa sagesse, dit Somia. *Personne n'argumente avec le désir d'apprendre la vérité, mais plutôt pour soutenir une certaine forme d'erreur qu'on préconise.*

Somia trouva alors l'instant propice pour ..

s'amuser à attirer le curé dans l'histoire de la confession d'Aurélia.

— Ma femme de chambre m'a dit que vous lui avez suggéré — ou du moins confirmé — l'idée que Javal, mon serpent apprivoisé, l'induit en tentation. Est-ce vrai ?

Le curé, mal à l'aise, se remua sur son fauteuil :

— Pour elle, oui, Princesse ; pour vous, non.

Nous sommes obligés d'agir avec les gens selon leur culture.

Ce qui impressionne votre servante est pour vous simplement absurde.

Notre mère, la sainte Eglise, avance avec le temps et adapte ses enseignements à ceux qu'elle instruit. Bien entendu nous savons aujourd'hui que les anges déchus ne possèdent ni les serpents, ni aucune autre bête.

Nous laissons aux ignorants de telles superstitions.

— Donc, vous n'acceptez pas la tradition d'autrefois ?

— N'avons-nous pas la révélation supérieure, notre glorieux Evangile ?...

— Si je ne me trompe, il y est écrit que votre Dieu incarné permit à des démons, chassés d'un

homme qu'il exorcisait, de posséder un troupeau de pourceaux... Mais, qu'importe!... la croyance d'un siècle est souvent absurdité pour le siècle suivant!...

Mon serpent Javal dort sous sa couverture, dans le panier, auprès du feu.

Aimeriez-vous le voir, et juger, par vous-même, s'il a besoin d'exorcismes ?...

Le curé regarda son massif chronomètre d'or, et, se levant, il dit :

— Excusez-moi, Princesse. J'ai un rendez-vous très important qui m'oblige, à mon grand regret, à vous quitter. Si vous le permettez, je vous laisserai frère Anselme qui est plus que moi versé dans la tradition.

Sans se douter un instant que la visite du prêtre n'avait été qu'un prétexte pour introduire chez elle le jeune religieux, Somia resta seule avec lui, selon son intime désir de pouvoir exercer aussi sur celui-ci sa puissance féminine.

Sa tactique fut d'abord de ne lui prêter aucune attention.

Et, comme elle appelait en vain son serpent, elle s'aperçut, avec une surprise mêlée d'anxiété, que Javal, enroulé autour du cou du moine, avait posé sa petite tête contre la joue du nouveau venu.

— Javal ! Javal ! cria-t-elle.

— Ne craignez rien, répondit frère Anselme ; nous sommes à notre aise, tous les deux. Pourquoi nous regardez-vous avec étonnement ?

J'aime beaucoup les animaux, et tout particulièrement ceux qui ont été développés avec sollicitude.

Comme les enfants, ils savent qui les aime !

— Vous êtes le premier étranger que Javal ait jamais approché !...

— Etranger !... Qui sait si, selon les théories de la réincarnation et de la transmigration, nous n'avons pas été amis dans un passé lointain ?

— Etes-vous sérieux, ou plaisantez-vous ?

— Ni l'un ni l'autre.

Sur ce sujet profond je ne puis ni plaisanter ni affirmer !

— Pourquoi ?

— Par manque de connaissance.

Ce que l'ignorance raille, peut être digne de la plus sérieuse considération ; et ce qu'elle croit certain, peut n'être qu'une plaisanterie.

Par exemple :

La circulation du sang fut un sujet de m

querie, pour *les savants*, il y a à peine trois cents ans, et à notre époque qui se pique de libéralisme, les femmes sont en général traitées en animaux inférieurs à l'homme.

— Vous m'intéressez ; vous avez l'esprit observateur.

— Comme presque tous ceux qui ont beaucoup voyagé.

— Vous avez fait de longs voyages ?

— Je suis venu de l'archipel des Louisiades en Europe.

J'ai appris des habitants de ces îles à conter des histoires pour charmer les heures.

Sonia regarda à travers l'élégant rideau le ciel chargé de nuages, et comme si elle y voyait un triste présage, une sensation de froid l'envahit, malgré la radieuse flambée qui égayait le confortable boudoir.

— Venez près de moi, me dire une histoire, fit-elle doucement, avec une grâce exquise.

— De quoi vous parlerai-je ? demanda frère Anselme.

Et pour la première fois, elle remarqua la singulière mélodie de sa voix, au timbre grave et musical.

Et, très bas, elle murmura :

— Il m'intéresse !... Combien il m'intéresse !...

Puis elle ajoutait, l'enveloppant de son regard caresseur :

— Parlez-moi de vous-même... de vos souvenirs !

— Bien volontiers ! Mon histoire commencera dans une des petites îles inexplorées par les Européens, une de celles qui sont encore exemptes de la corruption apportée par la civilisation moderne.

— N'y étiez-vous pas comme missionnaire, dans le but de frayer le chemin à cette civilisation ?

A propos, frère Anselme, quel est votre nom de naissance ?...

— Qu'importe ?...

— Soit ! Je vous écoute.

Et elle s'installa avec une langueur étudiée, s'appuyant au dossier du grand fauteuil, les yeux mi-clos, les lueurs du feu qui dansaient sur sa lourde couronne de cheveux fauves, leur donnant de beaux reflets de cuivre.

Comme toujours, Somia cherchait par son attitude à manifester toute sa fascination et rêvait de faire sentir au moine, volontairement indifférent, la puissance de sa beauté circéenne.

Tandis qu'elle songeait ainsi à l'enserrer dans ses lacets magiques, Javal, immobile, comme endormi, s'était glissé sur les genoux du moine qui, d'une voix basse, douce, mélodieuse, d'une voix d'incantation, parlait :

— Qu'est-ce qui est vrai, qu'est-ce qui est faux, Javal ? Vous ne faites aucun signe, ni votre maîtresse non plus, et cela est sage, car personne, depuis la première intelligence libre qui quitta son habitation, jusqu'aux logiciens, scientistes et théologiens d'aujourd'hui, n'a été et n'est capable de répondre à la question de l'apôtre des gentils : *Quelle est la vérité ?*

Ecoutez, Javal , peut-être vous souviendrez-vous de mon histoire !

Lorsque l'océan Pacifique s'éveille de son calme, ses vagues sont terribles.

Péniblement, après la perte de leur vaisseau, une certaine nuit, deux voyageurs abordèrent au rivage d'une petite île des Louisiades.

L'intervention d'Asnia, une enfant de la mer, une blonde jeune fille d'une beauté merveilleuse, sauva seule les deux naufragés du fanatisme d'un jeune chef qui les eût immolés sans pitié, selon d'anciennes coutumes rituéliques de sa tribu.

Mais Asnia, la favorite des Dieux, proclamait

que *la vie est sacrée parce qu'elle est le moyen de la manifestation de l'intelligence*, et tous s'inclinèrent devant son royal vouloir.

Somia ne put retenir un tressaillement de surprise en entendant résonner ce nom connu : « Asnia » ! (C'était le nom de sa mère !)

Combien furent somptueux les jours qui passèrent pour les deux nobles naufragés, dans l'admiration croissante d'Asnia, au milieu de la vie simple et belle de ce peuple initié !

La nourrice d'Asnia, Martza, une indigène, entourait de soins touchants les officiers de marine française, protégés de sa maîtresse qu'elle idolâtrait.

Tous deux étaient remplis d'un amour profond, éperdu, pour leur jeune libératrice, un de ces amours qui ne peut naître qu'une fois dans nos brèves existences.

— Vous qui portez le froc, comment savez-vous ceci ? interrompit Somia.

Sans la regarder, il reprit :

— Pensez-vous, Javal, que le vêtement extérieur puisse changer la nature intime ?...

Enfin, un jour Asnia quitta l'île avec celui des deux naufragés qu'elle avait choisi comme époux.

Quant à l'autre officier, le culte qu'il lui avait voué resta intact dans son cœur, et Asnia fut

toujours « la seule femme qu'il ait jamais aimée ».

Le narrateur s'arrêta un instant, et tandis qu'il semblait se recueillir, Somia, nerveuse, s'exclamait d'un ton qui voulait être ironique :

— Votre histoire ne me paraît pas jusqu'ici très palpitante...

— Mon histoire a trois actes, continua-t-il sans tenir compte de la remarque peu obligeante.

Le deuxième acte se passe au pied des Hautes-Pyrénées, dans un village que domine le château habité par Asnia et son mari.

Un soir, une jeune paysanne lasse et misérable descend du chemin de fer, portant un tout jeune enfant dans ses bras. Elle rassemble toutes ses forces pour arriver jusqu'à la porte d'une chaumière perdue en pleins champs. Mais à peine a-t-elle frappé avec hésitation que, sur le seuil de l'humble demeure, se dresse une vieille paysanne menaçante, sa mère.

— Toi ! toi !... Indigne enfant !... tu as osé venir ici avec le fruit de ta faute, parmi tes frères mariés ! Ne comprends-tu pas que ton retour au village déshonore deux fois mes cheveux blancs ? Va-t'en ! va-t'en !

— Je suis exténuée, ma mère, gémit la pauvre Louise ; ne me laisserez-vous pas reposer une nuit sous votre toit ?...

— Eh bien ! dors, dors, dit la vieille femme ; et brutalement elle arracha le bébé des bras qui l'étreignaient, et elle l'emporta dans la pièce voisine, tandis qu'exténuée et sans oser protester, Louise se jetait sur le grabat, où bientôt elle était terrassée par un lourd sommeil.

Un rictus tragique bridait les traits durcis de la vieille paysanne, lorsqu'ayant enroulé dans son châle l'enfant endormi, elle gagna la campagne, se dirigeant à pas de loup vers le château.

Une idée farouche venait de germer dans son esprit vindicatif, et l'on sentait que rien ne lui coûterait pour aller jusqu'au bout de sa résolution.

Ce jour-là même, la joie règne au manoir seigneurial. L'union des époux a été bénie, un enfant leur est né, resserrant les liens étroits de leur amour.

Le premier soin de la fidèle Martza auquel le cher bébé est confié a été de le tatouer selon les rites de son pays, et les signes mystérieux pieusement gravés par elle sur l'estomac et sur la nuque du petit être nouvellement éveillé à la vie, semblent aux yeux de Martza le protéger des atteintes du sort.

Aussi est-ce sans appréhension que, sur le conseil du docteur, elle s'installe au chevet de la

jeune accouchée, laissant l'enfant aux soins d'une jeune bonne dont la seule mission est de veiller près du berceau; mais celle-ci dort profondément, lorsque arrivée à la porte du château dont elle connaît bien tous les êtres, la vieille paysanne se glisse jusqu'à la neurserey, où ainsi, selon son attente, règne un silence absolu.

Avec une dextérité décuplée par son désir de vengeance (car elle accuse Asnia d'avoir causé sa honte en attirant Louise au château) et à la seule clarté de la petite lampe bleue, allumée toute la nuit près du berceau, elle prend l'enfant, le déshabille de ses mains noueuses, devenues pour un instant souples et rapides, et après avoir vivement échangé entre les babys les langes qui les couvrent, elle enfouit sous les courtines de satin la fille de Louise, emportant dans le châle fané la première héritière des châtelains !

A cet instant du récit, la belle indifférente parut tressaillir.

Frère Anselme continua :

— L'œil de lynx de la paysanne a bien aperçu les traces que porte le corps de l'enfant, mais il faut se hâter de sortir ; pour le succès de son plan, elle doit négliger cette découverte .. elle verra cela plus tard ; d'un moment à l'autre la fidèle Martza peut revenir

exercer sa surveillance jalouse. Il faut disparaître au plus vite, et de nouveau, dans l'ombre, sans nul bruit de pas, la mère de Louise, son rapt accompli, refait le chemin parcouru.

Elle ne s'arrête que bien loin dans la plaine, et c'est alors, aux rayons de la lune, le déroulement d'une scène sauvage ; une fois encore la paysanne a déshabillé l'enfant, et sans pitié, elle taillade avec son couteau la peau fine d'où doivent disparaître les signes révélateurs, tandis que la pauvre petite créature jette des cris de souffrance inentendus... Mais l'œuvre de vengeance sera vaine ; cachés sous un duvet soyeux, les tatouages de la nuque n'ont pas été vus et resteront l'indication précieuse qui tôt ou tard clamera la vérité...

A ces mots, plus que précédemment encore, Somia blémit, ce pendant que d'une voix blanche le moine reprenait :

— Le lendemain, sans aucun attendrissement, sans un baiser, la vieille paysanne reconduisait à la gare sa fille et l'enfant substituée, leur donnant comme unique marque de pitié la moitié de ses économies âprement accumulées. Pas un instant elle ne songea à regretter son action ; la justicière se trouvait grandie de l'avoir osée, car, ainsi, non seulement la bâtarde de l'escroc

ne restait pas aux bras de Louise, mais encore se trouvait punie cruellement la princesse Asnia qui lui avait ouvert la voie du mal.

Au bout de peu de temps, la vieille femme dépositaire d'un si terrible secret l'emportait avec elle dans la tombe.

Jomia de plus en plus manifestait une nervosité extraordinaire ; elle se souvenait que frère Anselme avait fait tomber d'un geste négligent l'écharpe qu'elle portait et qui voilait sa nuque sur laquelle, elle le savait, aucun tatouage n'était empreint !

De lourdes réminiscences s'éveillaient, se précisaient...

Avait-elle donc usurpé la place d'une autre ?

Sa vie de brillant mensonge était-elle construite tout entière sur un crime ?

Mais lui, impassible, continuait :

— Stupéfaite et désolée, Martza découvrit presque immédiatement la substitution ; mais, sur l'ordre du prince Mathaan qu'elle prévint, ce drame ne fut jamais dévoilé à la jeune mère.

Il se passa alors ce fait navrant : la pauvre Asnia, ne sentant s'éveiller dans son cœur nulle tendresse maternelle, se crut indigne de son nouveau titre, et chaque jour plus en proie à une immense tristesse, elle ne tarda pas à dépérir,

comme une plante à la racine de laquelle se trouve une larve.

« Pourquoi, pourquoi ne puis-je aimer notre enfant, *notre Somia* » ! se répétait-elle sans cesse.

Subitement, lorsque le moine prononça son nom, le visage pâle de Somia s'empourpra d'un flot de sang, pour redevenir aussitôt d'une blancheur de cire.

Détournant la tête d'un regard qu'elle sentait dur et scrutateur, elle dit d'une voix étouffée :

— En justice, l'enfant doit-il être rendu responsable des fautes de ses ancêtres ?...

— Assurément non.

A chacun la responsabilité de ses propres actes.

— Pourquoi donc le rappel d'un si sombre passé ?

— Je ne raconte qu'un drame de la vie, et cela sur votre demande.

Nous sommes à la fin du second acte, qui se termine par la mort du prince et de la princesse Mathaan.

Ainsi, par une série d'événements, *la bâtarde de l'escroc et de la paysanne* eut une destinée princière.

La fortune, le destin, la chance, ouvrirent le chemin de la gloire devant cette Somia, à qui

sa jeunesse, sa beauté et surtout *son étrange fascination* promettent peut-être plus encore... qui sait ?...

Avant que Somia eût fait un geste, essayé une protestation quelconque, inexorable, frère Anselme entamait déjà la troisième partie de ses terribles révélations.

— Aux îles, Martza avait épousé, selon les rites de sa tribu, un fonctionnaire français.

Lorsqu'il revint en France, oublieux de ses liens éphémères avec une indigène, il voulut néanmoins emmener le fils qui était né de cette union et l'éleva pour en faire un religieux.

Puis ce fonctionnaire se maria avec une jeune veuve juive et grecque, qui avait elle-même un enfant de trois ans.

Le fils de Martza se prit tout de suite d'affection pour le bébé, qui lui rendit son amour avec toute la chaleur d'une nature tendre et aimante.

Cet enfant, que son beau-père désirait aussi voir entrer dans les Ordres, tenait fermement aux principes que sa mère israélite lui avait enseignés.

Il avait en outre un idéal, une espérance, une passion : la musique. Né avec des dons artistiques remarquables, il devint rapidement un violoniste de talent ; sa voix était aussi puis-

sante et belle, et tout jeune encore, il fut choisi pour chanter les psaumes du royal poète et harpiste, les hymnes et les cantiques des prophètes et des bardes aux larges inspirations.

Fier des succès de l'enfant, le fils de Martza l'aimait si tendrement, que, pendant des années, il se refusa tout plaisir afin de lui acheter un « Amati », le violon de ses rêves...

Alors le jeune musicien progressa si rapidement que, de tous côtés, des imprésarios voulaient l'engager.

Sa voix, son talent sublime de violoniste, s'amplifiaient de jour en jour et son orientale beauté spirituelle égalait son génie.

Mais il n'accepta jamais de jouer que dans les synagogues et dans les réunions sacrées de son peuple, en disant doucement :

— Mon art est à celui qui me le donna ; mon violon et moi ne chanteront jamais que pour Dieu et les Anges.

A dix-huit ans, l'artiste épousait à Paris une jeune fille qu'il aimait profondément ; *le fils de Martza* y était alors novice d'un Ordre religieux.

Le jeune ménage était heureux, et lorsqu'un fils leur naquit, la coupe de leur bonheur fut remplie.

Mais alors « un changement survint dans le déroulement de leur rêve ».....

L'artiste fut invité un jour à venir chez une dame inconnue, pour organiser un concert de charité.

Ce concert était donné au bénéfice des veuves et des orphelins des Juifs massacrés récemment en Russie.

A la pensée du sang de son peuple qui, à travers les siècles, a rougi le sol de presque tous les pays, le musicien n'hésita pas.

Le soir même, il se rendit à l'adresse indiquée et fut introduit dans une vaste pièce, dont la richesse et l'élégance l'émerveillèrent.

Cette pièce était plongée dans une demi-obscurité et l'atmosphère imprégnée de parfums rares et exquis brûlant dans des coupelles d'or.

Peu à peu, le jeune homme s'accoutuma à la pénombre, qui contrastait singulièrement avec le brillant éclairage de l'escalier et de la galerie par lesquels on l'avait fait entrer, et il admira combien ce salon présentait un aspect d'extraordinaire splendeur :

D'admirables marbres antiques, des statues de bronze abritées sous les hauts palmiers exaltèrent son âme raffinée.

Une profusion de lis, de roses et de fleurs

exotiques garnissaient les riches jardinières et les vases délicats, nuancés de mille reflets.

Dans une veilleuse rose posée sur un trépied d'argent brûlait une huile odorante, dont la clarté mystérieuse se diffusait sur les choses et dansait sur les tapis d'Orient aux couleurs chatoyantes.

Il contemplait.

Il attendait.

Personne ne se montrait.

L'artiste remarqua bientôt dans un angle de la pièce un piano à queue, drapé de soie mauve brodée d'or, sur lequel était posé un violon.

Il examina l'instrument, qui lui parut être un admirable Stradivarius.

Personne ne venait encore. Il prit le violon et légèrement promena l'archet sur les cordes. Le son en était si beau, que, se livrant peu à peu à son inspiration, dans le calme enchanteur du lieu où il se trouvait, il joua lentement une berceuse.

Il oubliait le but de sa venue. Il oubliait tout ! sinon qu'il avait dans ses mains l'instrument idéal et qu'il y laissait chanter toute son âme !...

Alors, derrière les tentures somptueuses qui voilaient une alcôve, une voix s'éleva, char-

meuse et féerique, et s'unit aux notes de la berceuse ; une voix qui, d'abord lointaine, imperceptible, s'amplifia si superbement que bientôt le violon ne fut pour elle qu'un doux accompagnement.

Sans cesser de soutenir de son inspiration ce chant sublime, le violoniste, peu à peu, s'approcha des tentures et les souleva ; là, sur une merveilleuse couchette de soie vert pâle, la sirène, ses longs cheveux dénoués, était étendue, rêveuse, perdue dans l'océan de sa beauté.

Elle était à demi vêtue d'une légère mousseline des Indes et paraissait chanter comme en sommeil...

Transfiguré par l'apparition d'une forme si plastiquement belle, l'artiste, sans cesser de jouer, entra dans l'alcôve et, sentant l'envahir une indicible langueur, il s'appuya sur les coussins brodés, près de l'ensorceleuse ..

Longtemps il accompagna son chant rêveur, puis la berceuse changea de caractère et devint un hymne d'amour fort et voluptueux ; mais les modulations ardentes cessent à leur tour... les lèvres de l'enchanteresse ont cherché les lèvres du musicien... et les lèvres se sont jointes, passionnées et silencieuses.....

. . . . . .

Minuit sonnait lentement, lorsque le musicien s'éveilla de sa première extase d'ivresse passionnelle.

. . . . . .

A dater de cet instant, la passion, qui est à l'amour ce que l'incendie est au rayon de soleil, avait banni de son home le calme bonheur.

Il revint à la fascinatrice, enchaîné à jamais.

Un jour, l'épouse dédaignée reçut de lui une lettre, la suppliant d'aller vivre en Grèce au milieu des siens. Mais, par un sentiment de fidélité espérante, elle ne voulut pas s'éloigner, pensant qu'une heure viendrait où il pourrait avoir besoin d'elle et serait heureux de revoir son enfant.

Après quelques semaines de passion, l'ensorceleuse, qui semblait n'avoir eu d'autre but que de briser un cœur, décréta froidement une brusque rupture.

Sarcastique et hautaine, elle jeta à la porte, comme elle eût fait d'un vieux vêtement, celui qu'elle n'aimait plus.

Le malheureux artiste, affolé, chancelant, hors d'état de penser ou de comprendre, chercha alors machinalement, dans cette nuit terrible, le chemin de son ancienne demeure. Arrivé à

sa porte, il leva les yeux, et dans l'ombre lumineuse d'une chambre qu'il connaissait bien, il vit se profiler la forme pure d'une jeune femme penchée sur le berceau où dormait un petit enfant.

Songeant à l'abandon de ces deux êtres, jadis si chers, sa femme, son fils, une nouvelle douleur l'étreignit, suscitant un remords dont le poids l'écrasa.

Quelque temps auparavant, il avait reçu de la magicienne un stylet espagnol ancien et d'un travail rare.

— Prenez-le *in memoriam*, avait-elle dit sur le ton d'un léger badinage; et cette arme était maintenant son recours, son espérance, pour lutter contre le destin...

Ses yeux se levèrent une fois encore vers la fenêtre éclairée; il revit toujours proches l'un de l'autre, sa femme et son enfant, puis tout devint obscur, la lampe venait de s'éteindre...

Alors, sur le boulevard désert, assis au seuil même de sa maison, il fit résonner avec ses doigts le vieil Amati dont l'archet s'était brisé, et après avoir livré à l'écho un triste chant d'adieu, il prit le stylet espagnol et il le plongea dans son cœur misérable !...

Ainsi fut tué par l'enchanteresse l'enfant de

génie qui avait cru en elle et lui avait donné son amour...

Le troisième acte de mon drame est terminé.

Blême, tremblante, étouffant son angoisse, Somia s'est levée toute droite ; elle a marché comme une automate vers la fenêtre, elle l'a ouverte, et sans prendre garde à la neige tombante, sous les froids rayons de la pleine lune, elle mesure le choc de ses pensées, pensées de haine et de rage, pensées de terreur aussi de se trouver seule dans la pièce avec l'étranger qui vient d'entrer si brusquement dans sa vie !

Ainsi accablée de mille sentiments, une invincible oppression l'étouffe, la torture, et c'est avidement qu'elle cherche la morsure de l'âpre bise de la nuit.

Pendant ce temps, le religieux avait passé plusieurs fois la main sur la tête fine du serpent dont, peu à peu, la forme s'amollit, les anneaux se détendirent. Javal resta inanimé, suspendu au cou du moine comme une fourrure.

Somia, qui commençait à frissonner sur le balcon, se décida à rentrer ; apercevant alors la forme inerte du serpent, son impression de peur, de colère et de honte se changea en une passion farouche, et, s'approchant du frère Anselme, elle lui siffla, plutôt qu'elle ne lui dit :

— De quel droit avez-vous tué Javal ?

D'une voix douce, calme, harmonieuse, il répondit simplement :

— Les morts se raidissent, quand l'être nerveux les quitte.

Et prenant le serpent, de la tête à la queue, il montra qu'il était resté souple.

Articulant alors quelques mots sans suite, Somia se détourna et s'éloigna le plus possible de son étrange persécuteur, tandis que, toujours indifférent, le religieux, soulevant la forme léthargique de Javal, l'enroulait sous les couvertures, comme l'animal avait l'habitude de s'y enrouler lui-même, et lentement, il murmurait :

— Je peux cacher le serpent sous l'étoffe cramoisie... Mais qui pourrait cacher la fascinatrice à elle-même et à ses victimes, et comment dissimuler le sang cramoisi de celui qu'elle a tué ?...

Envahie d'une colère nouvelle, Somia s'avança :

— De quel droit, vous, un étranger, venez-vous ainsi vous mêler à ma vie ?

Puis, arrachant de ses bras les massifs bracelets d'or et faisant tomber ses parures, ses colliers, et la couronne de diamants qui brillait dans ses cheveux, elle lança sa bourse à côté de

tous ses trésors, par terre, devant Anselme, en lui criant d'une voix frémissante :

— Prenez ! prenez ! Et cela, et tout ce que vous voudrez, et donnez-le aux Juifs dont vous défendez si bien la cause... Ou plutôt, ajouta-t-elle avec mépris, empochez-le, si vous le préférez !...

Frère Anselme, quittant des yeux le panier de Javal sur lequel il était resté penché, se redressa sans hâte :

— *Vous oubliez une chose*, dit-il en scandant ses paroles, *c'est que bijoux, argent, couronne, rien n'est à vous ; que pourriez-vous donner ?*

Il parlait ainsi debout devant elle, dans sa beauté hautaine et sculpturale, et dominée sous la puissance magnétique de ses prunelles d'acier, Somia, baissant la voix, formulait cette interrogation anxieuse :

— Quels que soient mes torts, de quel droit êtes-vous mon juge ?...

Et comme un glas, le religieux laissait tomber ces mots :

— C'est moi que l'enfant de génie tué par votre amour maudit, aimait plus qu'un frère : *Je suis le fils de Martza.*

Avec un cri d'angoisse et de terreur superstitieuse, Somia s'affaissa dans son fauteuil, ca-

chant son visage de ses mains tremblantes..

Une torpeur lourde l'envahit.

Quand elle reprit ses sens, jetant autour d'elle un regard craintif, elle vit qu'elle était seule, le moine avait disparu.

CHAPITRE IV

Aucune paix n'était plus pour la princesse Somia, depuis qu'en justicier impitoyable, frère Anselme, levant un à un tous les voiles, l'avait écrasée sous les mensonges de sa vie brillante.

L'agitation, le trouble de la première heure s'approfondissait sans cesse.

Elle cherchait intensément ce qu'elle pourrait faire pour éviter la puissance vengeresse qu'elle avait senti vibrer dans l'âme du religieux.

La nuit suivante, son insomnie fut si intolérable qu'elle sonna sa femme de chambre, et lui parla longuement pour recevoir ce réconfort qu'une présence humaine seule peut apporter contre l'emprise d'une obsédante pensée.

En la faisant causer, elle apprit d'Aurélia l'existence d'une sorcière dont les pouvoirs occultes étaient extraordinaires et qui avait tiré de peine une de ses amies, femme de chambre chez la duchesse de Steine.

— Où demeure-t-elle ? demanda Somia avec un étrange intérêt.

— Sur la rive gauche, Madame la Princesse, dans un horrible souterrain près de Notre-Dame. Elle ne reçoit que la nuit, car les esprits qui l'aident ne veulent pas venir à d'autres moments...

Somia resta pensive, semblant interroger les possibles. Malgré tous ses efforts, elle n'avait pu réussir à réveiller son serpent.

— Si cet homme m'endormait comme il a endormi Javal ! songeait-elle avec effroi.

Mais elle souffrait au contraire, depuis sa visite, d'un manque absolu de repos. Elle avait perdu tout sommeil et les narcotiques les plus puissants restaient sans effet.

— J'ai cependant besoin de toutes mes forces, pensait-elle, pour arriver à me venger du fils de Martza, ce moine terrible dont le seul souvenir empoisonne ma vie !

Si cela pouvait m'aider à prévaloir contre lui, j'éveillerais sans crainte tous les démons de l'enfer !

Le monde n'est pas assez grand pour nous contenir tous les deux !...

* * *

Dans une cave humide et sombre, au plafond bas, aux murs délabrés, une femme est courbée au-dessus d'un amas de braise ardente.

Vêtue d'une jupe en laine foncée, un châle épais enveloppe son cou et ses épaules ; sa tête est couverte d'un foulard sordide d'où s'échappent quelques mèches de cheveux gris.

Autant que son attitude en laisse juger, cette femme paraît grande et maigre ; son visage est sillonné des marques du temps ; le nez aquilin et le menton en saillie se rejoignent presque et lui donnent l'aspect impressionnant d'un oiseau de proie.

Un grand rideau noir suspendu par une corde cache un coin du taudis, qu'éclairent seules les lueurs rougeoyantes du foyer improvisé, sur lequel s'élève un trépied de fer.

Pour tout meuble, deux chaises dépaillées et boiteuses et une vieille horloge dont les battements tombent sinistrement dans le silence.

Dix heures venaient de tinter à cette horloge comme une plainte lugubre, lorsqu'une femme élégamment vêtue, et accompagnée de deux domestiques, fit son entrée chez la sorcière.

C'était la duchesse de Steine.

Avec un peu de crainte, elle s'approcha de l'être étrange accroupi près du trépied, et lui

expliqua qu'il lui était chaque jour plus impossible de supporter le caractère de son mari devenu subitement irritable et querelleur.

— Avez-vous un moyen de le guérir ? interrogeait la duchesse, et avec sa volubilité coutumière, elle ajoutait : — Je vous paierais n'importe quel prix si vous vouliez employer votre pouvoir à le calmer et l'égayer !...

— Quel âge a-t-il ?

Ces mots brefs étaient prononcés par une voix tellement sombre et sépulcrale que la duchesse sursauta et se recula vivement avant de répondre :

— La cinquantaine un peu passée...

— Lorsqu'un homme a dépassé la cinquantaine, son estomac commence fréquemment à jouer le rôle que son cœur avait joué jusque-là. Nourrissez-le bien.

— Et principalement avec quoi ? reprit la duchesse étonnée.

— Cela dépend de sa nature et de son origine.

S'il est un animal carnivore, ou en d'autres termes, un cannibale, nourrissez-le abondamment de chair et de sang. S'il est un ruminant, nourrissez-le de plantes et de grains.

S'il est de la race des serpents, donnez-lui du lait.

La duchesse croyait faire un rêve, et ne comprenait rien aux explications de la sorcière. Son mari ! de la race des serpents !...

Elle reçut, avec d'autres conseils, un petit flacon dont le duc devait prendre une goutte tous les soirs et dont l'effet serait merveilleux.

Elle tendit à la bohémienne l'écu d'or qu'elle lui devait, et partit en hâte.

En sortant de la maison, elle croisa une femme grande et svelte, enveloppée d'un long manteau dont le capuchon rabattu cachait le visage.

— Celle-ci va chercher un philtre d'amour ! pensa gaîment Mme de Steine, heureuse de sentir l'air vif de la nuit après l'atmosphère lourde de la cave, et heureuse surtout de remonter saine et sauve dans sa voiture qui l'attendait...

— Je viens vous voir pour un motif très grave, disait en entrant chez la sorcière la jeune femme encapuchonnée.

Notre entretien ne doit pas être interrompu, il faudrait donc fermer les portes.

— Si vous le voulez, fermez-les vous-même, répondit la vieille femme, toujours penchée au-dessus de la braise rouge.

Somia (car c'était elle) tira les verrous des

portes. Puis elle rejeta en arrière son capuchon et abaissa vers la sorcière ses yeux vifs et phosphorescents, qui brillaient et scintillaient dans l'ombre de la cave, à travers le loup de soie noire dont son visage était couvert.

— Comprenez-moi bien, scandait-elle ; j'ai besoin de quelqu'un ayant une véritable puissance.

Beaucoup de gens se donnent comme exerçant la magie blanche ou noire, et *en réalité* n'en exercent que l'apparence, tout simplement pour gagner leur vie, ainsi qu'on peut le faire avec un métier quelconque.

D'autres impressionnés par la malsaine littérature occulte qui inonde notre époque, s'imaginent de bonne foi posséder des puissances qu'ils n'ont nullement.

Si votre pouvoir est réel, prouvez-le-moi par des actes.

— Soit ; quel phénomène voulez-vous voir ?

Les sons gutturaux de la voix qui lui répondait troublèrent Somia, comme en avait été troublée, quelques instants auparavant, la duchesse de Steine.

Se maîtrisant, elle prit sous son large manteau noir sa couronne de diamants et la tendit à la sorcière.

— Pourriez-vous me dire à qui ce bijou appartient de droit et m'en décrire la vraie propriétaire ?...

— Non.

— Votre franchise m'inspire une certaine confiance.

Elle lui présenta alors un lorgnon dont le frère Anselme s'était servi chez elle, lorsqu'il examinait les eaux-fortes, et qu'il avait oublié sur la table.

— Vous serait-il plus facile de me dire à quelle personne est cet objet et ce que vous savez ou devinez sur elle ?

— Peut-être !... Questionnez, je répondrai.

— Est-ce un religieux ?

— Il s'agit bien de quelqu'un appartenant à une Société qui agit sous le manteau de la religion, mais ce n'est pas un prêtre.

— Possède-t-il une puissance occulte quelconque ?

— Rarement j'ai été en présence de pouvoirs aussi grands que les siens.

— Qui est le plus fort — lui, vous, ou moi ?

— Les puissances que je peux évoquer sont plus fortes que lui et que vous.

— L'affirmation n'est pas une preuve !...

— Quelle preuve exigez-vous ?

Somia prit sous son manteau le corps toujours léthargique de son serpent Javal.

— Le propriétaire du pince-nez que je vous ai montré, a mis mon serpent en état de catalepsie ; si vous et les forces ou les êtres qui vous aident ou vous obéissent, êtes plus forts que lui, réveillez mon serpent !

— Posez-le par terre, puis passez derrière ce rideau et restez-y jusqu'à ce que je vous appelle.

Somia obéit sans hésiter.

Le rideau noir était d'étoffe grossière, mais tissée si serré que, contre son attente, elle ne put rien voir au travers, malgré tout son désir d'observer la sorcière.

Au bout de quelque temps, la sombre voix l'appela, et dès qu'elle sortit du coin voilé, Javal s'élança vers elle.

— Etes-vous satisfaite ?

— Non seulement satisfaite, mais heureuse d'une joie indicible, car j'espère, je crois presque maintenant que vous pourrez être plus forte que mon grand, mon implacable ennemi !...

— C'est donc pour prévaloir contre un ennemi que vous faites appel à ma puissance ?

— Oui. L'insuccès serait dangereux : j'en éprouverais une perte immesurable !.. C'est pourquoi je veux des preuves ! des preuves !...

— Je comprends. — Je sais ! Continuez donc à éprouver mon pouvoir autant que vous le voudrez.

— Vous parlez des êtres qui vous aident. Evoquez un être, ou des êtres de façon qu'ils apparaissent devant moi, et, si c'est possible, que je puisse entendre leur voix.

— Soit ! *Dans votre propre aura* (1) *troublée, que les troublés prennent forme* !

Tout en parlant, la sorcière jeta sur la braise quelques grains de gomme de couleur citron pâle.

Somia se vit entourée d'une brume bleuâtre, et tandis que l'atmosphère de la cave s'aromatisait, il se formait, dans la brume, des parties d'êtres humains : têtes, bras, pieds, cœur, cerveaux aux doubles lobes, visages qui apparurent et disparurent, tels de petits nuages blancs dans un ciel d'été.

Une figure, une seule, demeura avec persistance. C'était celle d'une paysanne aux traits durs, bronzés par le temps. Somia tressaillit ; une agitation nerveuse, à laquelle elle était inaccoutumée, la secoua tout entière, quand les yeux

(1) *Aura* : entourage rayonnant qui émane de l'être intérieur ; — irradiation de la matière plus subtile de l'être individuel perméant et enveloppant la matière la plus dense.

gris, sans expression, de l'apparition rencontrèrent et fixèrent les siens. Et même la parole rauque de la sorcière lui devint un soulagement, lorsqu'elle lui dit :

— Vous voulez entendre la voix de ces fantômes ; ils ne veulent pas ou ne peuvent pas parler les premiers.

Questionnez-les !

— Qui êtes-vous ? et pourquoi êtes-vous venue ? demanda Somia à l'apparition.

Les lèvres de la vieille paysanne remuèrent et d'une voix creuse, anormale, la réponse se formula :

— Je suis la mère de Louise, qui vous ai substituée autrefois à l'enfant de la châtelaine.

Je viens parce que je ne peux pas me reposer avant que le tort ne soit réparé.

Je viens parce que j'essaie vainement de dormir, car c'est moi qui ai chassé loin du foyer ma fille Louise, votre mère, la rejetant au gouffre de la grande cité !

— Et l'enfant que Louise emporta ?

— On a perdu sa trace !...

Avec un soupir de soulagement Somia reprit alors :

— Ne pouvez-vous savoir si Louise et l'enfant de la Châtelaine sont encore vivantes ?

Mais, pendant qu'elle parlait, la forme s'évanouit peu à peu.

Somia se sentit tout à coup très lasse, prête à défaillir.

La sorcière lui tendit un petit flacon :

— Versez quelques gouttes de ce liquide dans un verre d'eau, dit-elle, le plateau est sur la chaise, près de l'horloge, et buvez-le bien vite.

Se levant avec difficulté la jeune femme fit ce qui lui était indiqué et revint s'asseoir, rafraîchie et fortifiée.

— Je ne suis pas sujette aux défaillances. Est-ce la brume aromatique qui m'a ainsi affectée ? demanda-t-elle ?

— Non. — *Vous fournissiez aux apparitions, et plus spécialement à celle avec laquelle vous vous êtes entretenue, la puissance, la force et la substance plus dense, nécessaires à leur manifestation. Lorsque vous avez été épuisée et que votre pouvoir de sustantation a cessé, elles disparurent.*

—Le semi-être, au visage de vieille femme, aux lèvres mouvantes, aux yeux inexpressifs, était-il réellement celle qu'il disait être ?

L'apparition était probablement la matérialisation d'une personne sur laquelle votre pensée s'était concentrée.

Mais qu'importe ! Vous demandiez à voir, vous avez vu.

— Des apparitions semblables ont lieu souvent aux séances spirites ; c'est pourquoi je ne trouve dans ce fait aucune preuve de votre puissance occulte supérieure. Ce que je désire que vous pratiquiez en ma présence, c'est ce qu'on appelle ordinairement l'évocation des morts.

— Si je le fais, j'aurai ensuite besoin de repos, et je vous demanderai de vous retirer immédiatement. Ce phénomène doit donc être la dernière expérience.

— Pourquoi cette forme d'évocation vous épuise-t-elle ?

— Comment le saurais-je ? Suis-je au nombre des savants ou des sages ?

Quelque chose d'intraduisible dans la voix de la sorcière ébranla encore une fois le sang-froid habituel de Somia.

Elle reprit fiévreusement :

— Faites comme vous voudrez. Donnez-moi seulement les preuves que je demande et soyez sûre que si vous pouvez et voulez me servir, vous serez richement récompensée. Maintenant je vais vous poser une question qui est pour moi d'une importance immense. On raconte communément que parmi les arts qu'ils prati-

quent, les adeptes de la magie noire ont celui de fabriquer l'image de leurs ennemis, et ces images sont préparées de telle sorte que le mal qui leur est fait, est ressenti par les personnes qu'elles représentent. Etes-vous capable de réaliser ce phénomène d'envoûtement ?

— Peut-être, mais l'image de la personne doit être une reproduction exacte : il faut donc que je la voie elle-même, ou, si cela est impossible, que je voie son portrait. Votre ennemi est-il un homme, comme je crois le sentir ?

— Oui, un homme ou un démon incarné !...

Le ton sur lequel Somia prononça cette dernière phrase était si plein de haine que la sorcière répliqua :

— Vous savez bien haïr, ma fille ! peut-être pourriez-vous aimer comme vous haïssez !

— Je n'ai jamais aimé ! Il se peut que je sois de la race des fauves et des esclaves, car je suis convaincue que si j'aime jamais, j'aimerai seulement celui qui me dominera.

Tandis qu'elle faisait cet aveu, Somia commença un croquis du frère Anselme sur une page de son carnet ; en quelques minutes elle en acheva l'esquisse.

— Si vous me laissez ce portrait, l'image ma-

gique sera prête demain, à cette même heure du soir, lui dit la sorcière.

Il ne vous restera plus qu'à me dire si vous voulez pour votre ennemi une souffrance passagère ou des tortures prolongées se terminant par la mort... ou si vous préférez une mort subite, et de quel genre ?...

A ces paroles effrayantes tombées comme un glas funèbre des lèvres de la sorcière, Somia répondait :

— Je veux qu'il disparaisse, quel que soit le moyen !

Et de nouveau avec un sifflement de rage elle ajoutait :

— Que m'importe son genre de mort ! Ce que je veux, c'est l'écarter pour toujours du chemin de ma vie ! *Le monde n'est pas assez grand pour lui et pour moi* !

— Votre serpent est d'une espèce dont la piqûre est mortelle, poursuivait la voix indifférente ; faites-lui mordre l'image en cire de votre ennemi, contre lequel vous l'exciterez ; le sang de celui que vous tenez tant à voir disparaître sera aussitôt et fatalement empoisonné, et rien de terrestre ne restera plus de lui qu'un cadavre.

Cela vous va-t-il ?

— Oui, oui !... et pour la troisième fois, avec une volonté farouche, Somia répétait encore :

« Le monde n'est pas assez grand pour lui et pour moi ! »

— Il suffit. Persistez-vous à être témoin d'une soi-disant évocation des morts ?

— C'est la principale preuve que j'attends de votre puissance.

En cet instant la vieille horloge gémit si lourdement qu'on aurait pu prendre sa plainte pour celle d'une souffrance humaine.

— Qu'y a-t-il ? s'écria Somia, inconsciemment effrayée.

— C'est ma vieille horloge qui se lamente avant de sonner l'heure ; elle nous crie qu'une autre heure du temps va se joindre au passé irrévocable !

— Le son en est lugubre, dit Somia en frissonnant.

— Etant donné que la vie humaine est si courte, chaque heure qui s'écoule est un sujet de lamentations pour ceux qui contemplent et marquent les instants de leur fuite.

— Vous êtes philosophe, c'est-à-dire une amie de la sagesse.

— Comment pourrais-je aimer l'inconnu ?...

Somia regarda attentivement la sorcière.

— Vous n'êtes pas ce que je m'attendais à trouver ici, dit-elle songeuse.

— L'évocation doit se faire à minuit, et je voudrais être seule.

Asseyez-vous sur la chaise auprès de l'horloge et ne faites plus aucun bruit jusqu'à ce que je vous parle.

— Encore une question :

Certainement l'auto-suggestion est absurde, mais il a été suggéré, au sujet du serpent que vous avez tiré de sa torpeur, qu'il était possédé par un être plus puissant et moins matériel que lui. Pourriez-vous par votre art occulte faire sortir cet être de la forme du serpent et le faire passer dans celle d'un homme ?

— Sans doute, si j'étais mise en rapport avec cet être qui serait probablement enchanté de changer ainsi d'habitation. Mais le serpent pourrait souffrir de la transmigration, souffrir même jusqu'à la mort physique.

— Une dernière question :

Pouvez-vous lire le passé ? Si oui, révélez-moi une page de ma propre vie.

Et la sorcière commença lentement :

— « Je vois ! ... Je vois une alcôve dans l'atelier d'un peintre bien connu. Sur le divan, ombragé de palmiers, un jeune artiste est assis ; il ...

est très beau. Il pense ; il rêve ; il cherche.

Une femme grande et svelte, en robe blanche, se penche vers lui et murmure : c'est moi qui vous trouverai le modèle pour votre Tentation.

Deux nuits plus tard, la même femme est étendue sur un lit de repos d'une éblouissante richesse ; le même artiste entre le visage radieux, il vient, appelé par ces quelques mots reçus dans la journée : « J'ai trouvé le modèle pour la Tentation, venez. »

Il écarte un rideau de soie, et voici que devant lui est étendu, comme en sommeil, le beau corps nu et parfumé de celle qui l'a fait venir. Avec une admiration adorante il esquisse une première fois le merveilleux modèle ; puis, le couvrant d'un voile de gaze, il prend un second croquis. Lorsque ses dessins sont achevés, il s'écrie : « Qu'elle est belle, ma tentatrice ! »

Elle tend alors vers lui ses bras d'une forme rare et toujours, comme en sommeil, mystérieusement, elle murmure : « Que je vous aime ! que je vous aime ! N'êtes-vous pas Endymion ?... »

— Personne n'a connu la venue d'Endymion, interrompit brusquement Somia, la voix changée, et frémissante !

Vous me troublez profondément !...

— Vous êtes libre de partir.

— Non ; pas avant d'avoir vu votre évocation.

— Soit.

Somia, laissant Javal se chauffer près de la braise toujours incandescente, gagna le coin le plus obscur de la cave où se trouvait la vieille horloge et s'assit sur la chaise placée au-dessous.

Graduellement le son sec et monotone du balancier pénètre toutes ses fibres et, s'imposant à son esprit, scande une phrase mille fois répétée par chaque battement : « Une goutte de plus dans la mer du temps. »

L'impression se précise si intense qu'il lui semble bientôt que la pendule s'arrête une seconde à la fin de chaque huitième oscillation, chacune de celle-ci correspondant pour elle à un mot.

Le lugubre gémissement de l'horloge annonçant la fin prochaine de l'heure, interrompit sa rêverie morne.

Levant les yeux vers le cadran, elle s'aperçut qu'il était lumineux, et grâce à cette extraordinaire phosphorescence, elle vit qu'il ne manquait plus que quatre minutes pour que minuit sonnât.

— Venez.

A la voix de la sorcière, Somia se leva et s'approcha d'elle.

Elle était debout ; sa grande main brune tenait une petite lampe dont la flamme se teintait de rose pâle, et cette main tremblait tellement que la lumière vacillait.

— Concentrez toutes vos pensées sur le coin voilé du rideau noir, dit-elle, secouée d'une extrême agitation. Si l'évoqué obéit à mon évocation, c'est là qu'il se manifestera.

Somia sentit que la volonté de son étrange compagne l'obligeait à la concentration de pensée qu'elle lui demandait, et la sensation, nouvelle pour elle, d'être sous la domination d'une volonté plus forte que la sienne l'inquiéta encore une fois profondément. Mais elle réprima vite ce sentiment de trouble et resta debout près de l'évocatrice, regardant fixement le rideau noir qui remuait au moindre souffle de l'air.

Elle avait le désir passionné d'un résultat décisif, mais n'osait y croire, ayant vu assez de soi-disant phénomènes spirites pour être sceptique. Elle éprouva bientôt une terrible tension nerveuse qu'elle était incapable de maîtriser.

L'horloge gémissait de nouveau, et, voulant rompre le silence oppresseur, Somia s'écria :

— L'évoqué ne se manifeste pas, c'est bien ce que je pensais !

— Taisez-vous et attendez, clama la voix impé-

rieuse de la sorcière. L'horloge n'a pas encore sonné minuit !...

A peine la vieille femme avait-elle prononcé ces paroles que le timbre grave résonna dans le silence. Lentement un à un, les coups se succédèrent, faisant vibrer les ténèbres ; et Somia, attentive, oppressée, suivait leur rythme cadencé, lourd d'inconnu. Enfin les douze coups, les coups inexorables étaient sonnés.

Alors, derrière le voile noir, un violon chanta en sourdine des notes mélodieuses et tristes, tristes d'une incommensurable douleur ! Le chant, peu à peu devenu tragique, emplissait l'ombre de la cave, et Somia reconnut dans la troublante mélopée le thème du chant d'amour de la sirène ; ce chant avec lequel elle avait autrefois attiré l'enfant de génie vers le piège perfide dont rien ne pouvait le sauver.

De ses mains crispées, elle comprime les pulsations rapides de son cœur, et ses lèvres tremblantes murmurent ces mots :

— C'est moi, moi seule qui improvisai cette mélodie, tandis qu'Il rêvait sur le Stradivarius ! Et personne sur la terre, sauf Lui, ne l'a jamais entendue !...

— Vous êtes donc enfin convaincue de ma puissance ?

Somia ne répondit pas. Elle se leva frémissante et s'éloigna du rideau noir ; mais à l'angle opposé, elle vit briller deux prunelles jaunes lumineuses qui fixaient ardemment les siennes.

C'en était trop pour ses nerfs tendus... Elle saisit le bras de la sorcière et lui montrant du doigt les yeux étincelants, elle articula avec peine :

— Là.... là... qu'y a-t-il ?...

— Rien que les yeux de mon chat-tigre, railla la vieille femme. *Ceux qui nient les puissances qu'ils ne connaissent pas sont généralement les premiers à craindre leur influence.*

Vous êtes étrangement impressionnable, cette nuit ? Il est vrai que la « conscience nous rend tous des lâches ». Ecoutez ! écoutez encore !...

Et, dans le silence, comme émanant du coin voilé, le chant de la sirène persistait, obsédant.

— Regardez !...

Somia se retourna craintivement ; posés sur la corde qui retenait le rideau noir, elle aperçut les doigts d'une main délicate, d'une main qu'elle reconnaissait trop bien !

Au troisième doigt était une bague ancienne, une opale noble entourée d'œils-de-chat, sertie dans un large anneau d'or.

O stupeur ! c'était bien la main fine et belle de sa victime !...

La main qui tant de fois lui avait prodigué les ardentes caresses, celle qui si souvent, avec une tendresse admirante, se perdait dans les ondes soyeuses de sa magnifique chevelure !...

Fascinée et tremblante, Somia vit alors auprès d'elle, étendu par terre, sans vie, le corps lacéré de Javal.

Elle se souvint avec effroi des paroles de la sorcière : « Le serpent peut souffrir jusqu'à la mort par la transmigration. »

Ainsi la puissance de la sordide magicienne était encore une fois manifestée victorieusement ; elle avait retiré l'être nerveux du serpent, lui permettant peut-être ainsi de posséder un autre corps.

En un suprême effort pour surmonter son trouble et contrôler ses pensées, Somia ferma les yeux ; mais la vieille femme disait :

— Maintenant tout est terminé, vous pouvez partir.

La voix qui avait prononcé ces mots n'était plus celle de la sorcière; cependant Somia eut l'impression qu'elle ne lui était pas inconnue. Elle rouvrit les yeux, et, folle de terreur, elle vit devant elle frère Anselme, dont le regard profond,

impassible et sévère plongeait en elle inéluctablement.

Il tenait ouvert dans sa main le carnet sur lequel elle avait esquissé son portrait.

Ainsi, pendant toute cette soirée, elle avait été jouée par celui qu'elle voulait écraser, et à celui-là même elle s'était livrée tout entière !

Avec un désir effréné d'éviter la défaite, tentant de lutter encore, révoltée, farouche, elle essaya d'arracher le carnet des mains du puissant occultiste, de fuir les yeux fascinateurs rivés aux siens. Mais les forces lui manquèrent, et elle tomba, anéantie, aux pieds du moine, avec un grand cri :

— Je t'aime... je t'aime !...

CHAPITRE V

Le jour suivant une nouvelle extraordinaire se répandait brusquement, mettant en émoi le Tout-Paris.

La princesse Somia Mathaan avait été trouvée étendue en apparence sans vie, vers trois heures du matin, au seuil même de son hôtel.

On savait qu'elle était sortie la veille à neuf heures du soir en automobile et qu'elle était descendue quai Saint-Michel, près de Notre-Dame, en disant au chauffeur et à sa femme de chambre Aurélia, qui l'avait accompagnée, de rester à cet endroit jusqu'à ce qu'elle revînt.

Ceux-ci avaient vainement attendu d'heure en heure le retour de la princesse, et lorsqu'ils se décidèrent à rentrer, il y avait plus d'une heure déjà que la jeune femme avait été portée dans sa chambre.

Le docteur, mandé en toute hâte, constata qu'elle n'était pas morte, mais plongée dans une léthargie profonde.

Il essaya en vain de l'éveiller, et ses confrères, appelés un peu plus tard, échouèrent de même.

Ce fut l'occasion, pour les journalistes qui vivent de récits sensationnels, des reportages les plus fantaisistes sur la vie de la princesse et sur celle de l'aristocratie parisienne en général, dont ils narraient les piquants dessous.

Le duc et la duchesse de Steine, seuls parents de Somia à Paris, avaient pu éviter toute intervention judiciaire, aucun signe de violence n'ayant été constaté ; mais ils chargèrent un membre de la police secrète de sonder habilement la femme de chambre Aurélia, très au courant de la vie intime de sa maîtresse.

Aurélia raconta ce qu'on savait déjà sur la sortie de la princesse ; cependant elle fit le récit de la visite du curé accompagné d'un jeune religieux qui était resté longtemps et après le départ duquel la jeune femme paraissait très troublée et fort agitée.

Quant à ses soupçons très nets sur l'emploi de la nuit, elle les garda pour elle.

La duchesse de Steine se rendit alors chez le curé.

Elle le trouva feuilletant un amas de sermons manuscrits, dont il se servait méthodiquement pour ses prédications. Comme elle le

questionnait, sans trop insister, sur le religieux qui était allé avec lui chez Somia, le frère Anselme entra justement.

Ayant appris sa réputation de grand connaisseur en peinture elle lui demanda — afin d'avoir l'occasion de l'entretenir plus à fond — de lui donner quelques conseils sur des achats de tableaux dont elle était chargée pour le prince d'Altaine, le possesseur du château Mauresque, sur les pentes de l'Atlas.

Mais Anselme déclina cette offre.

— Ce serait pour moi un grand plaisir de vous rendre service, Duchesse, mais j'ai veillé plusieurs nuits un malade dont l'état, à la fois spirituel et physique, est extrêmement précaire, et je suis trop las pour agir en ce moment dans le sens que vous désirez.

Ayant ainsi voilé le vrai motif de sa fatigue, qui venait en réalité des phénomènes occultes pour la manifestation desquels il avait, la nuit précédente, dépensé toutes ses forces, le frère Anselme causa avec le charme qui lui était habituel, et la duchesse, aussitôt conquise, trouva en lui une créature idéale au-dessus de tout soupçon. Elle admira sans réserve et ne cessa plus de proclamer sa pureté, sa droiture et sa belle spiritualité.

Le médecin qui soignait Somia était consciencieux ; il ne voulut pas assumer seul la responsabilité d'une maladie qu'il jugeait *non organique*, entièrement nerveuse et de nature inconnue. Il pria le duc de Steine de lui adjoindre comme guide le duc Mazzio, qui, quoique n'exerçant pas, avait non seulement tous ses diplômes, mais les plus hautes récompenses de la Faculté de Paris pour ses travaux sur l'origine des maladies nerveuses, et dont la science théorique et pratique était réputée sans égale.

*
* *

Dans la chambre silencieuse la princesse Somia est étendue blanche et immobile, le corps rigide, les yeux fermés, et sa belle figure porte l'empreinte de l'effroi.

Le docteur habituel a fait sortir les garde-malades, pour introduire auprès d'elle celui même auquel elle avait fait une longue visite, quelques jours auparavant, le duc de Mazzio ; resté seul avec elle, il ferme a clé toutes les portes, puis, revenant vers le lit, il promène ses doigts sur les poignets délicats, sur les chevilles, écoute le cœur qui n'a aucun battement perceptible, et il relève doucement les paupières pour examiner les prunelles révulsées.

S'asseyant alors à la tête du lit, il regarde le visage contracté par la peur, et ses yeux se remplissent d'une compassion infinie.

Il prend la petite main froide dans sa main carrée de chevalier, puissante en vitalité et en force, mais son contact ne produit aucun tressaillement.

Il se lève, et, se penchant sur la jeune femme, il pose sa main droite sur sa tête et lui parle d'une voix pleine de pitié et de tendresse :

— J'ignore, jusqu'à présent, si quelque degré de votre être est conscient de son entourage, quoique son moyen normal de manifestation soit perdu ou latent ; mais, si cette possibilité est réalisée, qu'il sache avec certitude que, malgré tout ce que le passé peut contenir et cacher, ma protection vous entoure comme une tente dans laquelle rien de nuisible ne peut entrer. Ma compassion est d'une profondeur telle qu'aucun déséquilibre ne peut y pénétrer, ni la troubler.

Posant alors sa main gauche sur le front de Somia, il ajoute :

— *Vous, les femmes, les passives, vous êtes plastiques par nature, et nous, les actifs, nous ne savons comment vous modeler !*

La faute est à nous et non pas à vous.

J'appelle toutes les puissances qui me connaissent pour porter témoignage que je ne trouve en vous aucune faute. Que celui qui est sans tache vous jette, s'il l'ose, la première pierre.

Alors, courbé vers elle, il appuie doucement, pieusement, sur le front semblable à du marbre, ses lèvres qui n'ont jamais donné un baiser menteur, ses lèvres qui ne prononcent que des paroles de vérité, ses lèvres dont le contact purifie.

Mais aucun changement ne survient dans l'état de celle qui a été précipitée subitement de la plénitude de la vie à l'anéantissement d'une mort vivante !

Le duc remarqua toutefois que l'expression de mortelle angoisse jetée comme un voile sur la blanche figure s'était peu à peu dissipée, faisant place à une expression plus sereine d'indicible tristesse.

Etendant sur Somia une gaze de soie transparente dans laquelle il a infusé sa force pathétique, une larme tombe sur la petite main qu'il a tenue entre les siennes, car il aime la terre et l'homme.

Sa pensée profonde, remontant de l'effet aux causes, déplore que la force des sensitives mal dirigées, enchaînées, meurtries, soit gaspillée

par des siècles d'ignorance ; ce gaspillage violant au suprême degré l'unique loi de charité, en même temps que les cultes, les codes et les coutumes antinaturels, achèvent de dégrader, d'annihiler ou de pervertir celles qui devraient être dans le cosmos, les équilibratrices bénies !

Inutilisée, leur force a été contrainte de trouver des issues anormales, devenant ainsi semblable aux sources d'eaux vives qui auraient pu embellir et féconder le sol sur leur passage, en suivant les pentes du fleuve, mais qui, détournées de leur cours, inondent et dévastent, — en proportion même de leur abondance et de leur puissance, — les terres qu'elles traversent.

*
* *

Le duc de Mazzio était de plus en plus convaincu, en observant sa malade, qu'une grande secousse inopinément reçue avait provoqué chez elle une paralysie de l'énergie nerveuse, mais il était certain aussi qu'elle souffrait par suite d'une autre cause, qui lui échappait encore.

Il voulut parler lui-même à Aurélia ; avec douceur et avec fermeté il la pria de lui dire exactement, sans réticences, tout ce qu'elle savait ou pouvait deviner sur le jeune religieux

qui était resté si longtemps auprès de sa maîtresse et l'avait tant troublée, assurait-on.

Mais Aurélia, très embarrassée, nia savoir quoi que ce soit, retirant même une partie de ce qu'elle avait raconté auparavant.

— Votre silence est coupable, ma fille, reprit le duc ; je vous interroge uniquement parce que la vie et la raison de la princesse à laquelle vous prétendez être dévouée pourraient dépendre de votre franchise et de votre sincérité.

Aurélia éclata en sanglots, mais persista à déclarer qu'elle ne savait rien.

De Mazzio posa alors sur la table deux billets de banque de 500 francs, espérant que ce nouvel argument la déciderait à parler.

Elle secoua la tête avec véhémence :

— Non, non, docteur, je ne peux pas. En vérité, je ne peux pas !

Il remit les billets dans sa poche et sortit, convaincu que la servante avait été mêlée à l'affaire, et que, soit par l'intérêt, soit par des menaces, l'Eglise l'avait réduite au silence.

En effet, Aurélia continuait à sangloter en s'écriant :

— Dieu sait comme j'aiderais la princesse, si je l'osais !... d'autant que l'offre du docteur était encore plus belle que celle du curé !... mais si je

trahis un religieux, je commets un sacrilège, et M. le curé m'a dit : « Qui peut délivrer l'âme sacrilège des tentations du vieux serpent le diable ! » Je ne peux pas risquer le salut de mon âme immortelle !... Cependant je pourrais jurer que l'homme que nous avons croisé, en cherchant vainement la princesse, était le religieux déguisé !...

Le duc de Mazzio, en quittant Aurélia, rencontra dans le vestibule un jeune homme dont la singulière beauté attira son attention.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ? lui demanda-t-il.

— Je suis le peintre « Endymion », à qui la princesse Somia a accordé des séances de poses pour mes deux tableaux, « la Tentation » et « la Sirène ».

— La princesse est sérieusement malade.

— Je le sais.

— Pourquoi donc êtes-vous venu, alors ?

— Parce qu'elle est mon idéal, mon rêve !... parce que je l'aime !...

Les grands yeux, rayonnants de beauté spirituelle, irradiés par la lumière de l'amour et de l'intelligence, rencontrèrent ceux du duc, qui répondit :

— Aimer !... c'est servir !...

— En vérité, aimer c'est servir ! Vous êtes son médecin, je vous servirai comme vous voudrez.

— Passons dans le cabinet de travail, où nous pourrons causer sans être dérangés.

Et le duc emmena le jeune artiste ; il l'examina attentivement durant quelques instants.

— Vous êtes en parfaite santé, dit-il, et même plus fort que vous ne le paraissez.

Nous avons d'ailleurs besoin de force, de volonté et d'énergie raffinée plus encore que d'une abondante vitalité souvent lourde et brutale. Le service que je vous demande est difficile, il exige la persévérance et l'abnégation.

Mettre votre main à la charrue et la retirer ensuite pourrait compromettre sérieusement mon œuvre.

— Dites-moi de quelle manière je puis vous aider ? ma volonté est de ne pas faillir.

— Si vous aviez répondu : je sais que je ne faillirai pas, j'aurais pu hésiter à vous placer au poste de combat, car la présomption conduit presque toujours à l'insuccès ; mais la force de volonté peut être toute-puissante pour la transformation de son entourage ; elle est capable de lutter contre la mortalité et même

de la vaincre. Dès maintenant je ne vous considère plus comme un étranger, mais comme un collaborateur.

Bientôt on introduisit auprès d'eux les docteurs mandés par le duc de Mazzio pour le suppléer durant son prochain voyage.

— La malade, leur dit-il, est plongée dans ce qu'on est convenu d'appeler une léthargie complète.

Je considère que cette léthargie est l'effet de deux causes distinctes : l'une est la peur, l'autre la domination de l'être nerveux par une puissance plus forte. Notre effort sera donc double.

D'une part, effacer les effets de la crainte en donnant à la princesse l'entourage continuel, la présence incessante de ceux en lesquels elle peut avoir confiance ; d'autre part, trouver celui qui la domine, et l'inciter, voire même le contraindre à retirer sa puissance et à libérer sa victime du charme, de la fascination ou plus exactement de la domination dont il a usé envers elle.

J'ai congédié les garde-malades qui soignaient la princesse, non qu'elles fussent coupables d'aucune faute, mais parce qu'il est essentiel que nulle femme ne soit auprès d'elle.

J'excepte seulement une vieille servante dont

j'ai agréé les services et qui se tiendra constamment dans la pièce voisine.

Comme on lui demandait le pourquoi de cette décision, il expliqua que Somia était une grande passive, sensitive, déséquilibrée ; déséquilibrée par suite de manque d'un élément actif suffisamment concentré et puissant pour lui fournir la force nécessaire à l'assimilation et à la diffusion.

Remarquant l'attitude intéressée de quelques-uns de ses confrères, et aussi le doute que d'autres manifestaient ouvertement, de Mazzio ajouta :

— A chacun son propre horizon ! comme à chacun sa capacité de recevoir des idées nouvelles !

Mais nous sommes convaincus par une longue étude et par une série d'expériences personnelles faites aussi bien en Europe que dans des pays où le rôle, les besoins, les pouvoirs des sensitives sont mieux compris, que voilà la cause de l'accroissement rapide de ce qu'on appelle ici la *nervosité* : la grande majorité des victimes de ce fléau sont des sensitives qui souffrent de l'absence des forces actives nécessaires à balancer également et exactement leurs forces passives. Je soutiens

aussi que le seul remède efficace serait de fournir les forces essentielles à l'équilibre nerveux.

Quelle abnégation de soi-même, quelle bonté allant jusqu'à la tendresse est indispensable pour cette œuvre au *médecin* sans reproche, au vrai fils d'Esculape !...

Esculape l'illuminateur, le thérapeute, que tua le chef des dieux personnels en combattant, comme toujours, contre les bienfaiteurs de l'homme, et qu'il déifia ensuite, après l'avoir rendu pratiquement inutile pour la conservation du degré physique, puisqu'il l'en avait séparé !... Hélas ! les dieux !... *La médecine* est un art si sacré qu'elle *devrait être, par l'Etat, honorée et mise à l'abri des nécessités pécuniaires !...*

Après quelques échanges de vues, le duc congédia ses auditeurs, ne retenant que l'un d'eux, un jeune docteur de taille herculéenne, à la figure ouverte et franche.

Quelques instants plus tard, une femme à cheveux blancs, dont les yeux étaient encore vifs et la taille robuste, s'avança d'un air attristé.

Elle prit la main du médecin que le duc avait prié de rester, en murmurant :

— J'aurai besoin de lui, ma force n'est plus telle qu'elle était il y a trente ans !

— Je suis heureux que vous soyez venue à l'heure du besoin, Martza, lui dit le duc de Mazzio.

— Comment ne serais-je pas venue ! répondit-elle gravement. Moi qui ai été chargée de veiller sur elle quand elle était une petite fille, capable déjà d'amour si passionné, et qui ne lui ai pas donné d'amour ! Je lui apporte maintenant tout le lait de ma tendresse, comme une réparation. Qui sait combien différente aurait pu être sa vie, si je l'avais protégée et dirigée ! Et qui plaiderait pour moi, si elle prononçait un jour ces paroles :

— « Que Dieu juge entre vous et moi ! »

Puissent ma fidélité et mes regrets racheter mon erreur !...

— Ne soyez pas troublée, reprit le duc avec douceur : la justice une avec la charité n'est pas facile à exercer !

C'est pourquoi le fils de l'Homme, c'est-à-dire celui qui a bu jusqu'à la lie le calice des épreuves et des souffrances humaines, peut seul légitimement juger !...

Ah ! combien peu nombreuses seraient les condamnations, combien de fautes seraient

pardonnées et allégées s'il en était ainsi? ..

Des larmes obscurcirent les yeux tristes de la femme à cheveux blancs.

— Que notre mère la Terre vous bénisse pour vos paroles, dit-elle...

Elles sont pour moi un baume versé sur la blessure qui m'a si lourdement fait mal!...

Et tombant aux genoux du duc, elle voulut baiser les bords de sa robe, comme si elle le voyait irradiant de lumière dans la majesté spirituelle d'un costume qui n'a pas d'âge!...

Mais brusquement interdite de la différence entre la réalité moderne et le rêve extasié, Martza n'oublia sa surprise qu'en écoutant la voix gravé du duc, qui, touché de son émotion et de sa belle figure auréolée d'amour, lui expliquait, en la relevant avec bonté :

— Qu'importe le costume!... Ce n'est pas le vêtement qui fait l'homme: celui-là seul est digne de ce nom, qui possède les quatre forces pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale! Cet homme, précisément parce qu'il est à la fois animal, humain et divin, devient le lien sans limite dans le cosmos de l'être!...

— Oui! je sais, vous, vous êtes un homme!... Je vous servirai avec un dévouement aveugle,..

absolu..., avec le dévouement d'un chien, ou d'un éléphant, ces amis de l'homme !

Non, Martza ! Vous m'aiderez comme une femme et comme, seule, une femme peut le faire !...

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Une année entière s'écoula, sans que ceux qui veillaient sur la princesse Somia vissent se produire aucune amélioration dans son état de mort apparente. La terreur qui d'abord avait régné sur le pâle et beau visage creusé de douleur et d'angoisse, avait définitivement fait place à une expression de repos, mêlée cependant d'une tristesse navrante dans laquelle on sentait tantôt un regret sans espoir, tantôt un désir ardent de tendresse qui torturait le cœur de Martza, mais qui contribuait beaucoup à confirmer le duc de Mazzio dans son opinion qu'une conscience partielle était encore retenue dans quelque partie de celle qui avait été ainsi plongée en sommeil léthargique.

Peu d'événements s'étaient produits au cours de cette longue veillée de travail et d'attente.

Un jour seulement, comme le spécialiste était assis auprès de la malade, la main posée légèrement sur son front, Martza, qui se tenait debout non loin de lui, dit : « Si j'avais trouvé mon fils, mon fils unique Marto, que j'aimais tant, et que j'ai perdu, il aurait pu m'aider à réaliser mon espoir de racheter le passé ! ce passé où je fermais mon cœur à l'enfant qui m'aurait prodigué le meilleur de sa tendresse, puisque celle qu'elle appelait sa mère ne l'aimait pas. Le duc regarda le visage si beau et expressif de Martza et répondit : Qui de nous peut se porter témoignage à lui-même. — J'ai toujours fait de mon mieux ? La réparation d'un tort est méritoire, mais le regret de ce qui est passé, lorsqu'il nous affaiblit et nous énerve, est une violation de la loi de charité. Puis il ajouta : j'ignorais que vous eussiez un fils ? »

— « Oui, j'ai un fils unique, reprit Martza, de l'homme qui, en quittant l'île, il y a vingt-cinq ans, emmena, ainsi qu'il en avait le droit, ce fils âgé de trois ans, et me rendit ma liberté. Je n'ai rien à réclamer, même en pensée, puisque depuis cette époque j'ai épousé un homme de mon propre peuple ; mais, malgré cela mon être soupire vers mon unique enfant, dont je n'ai jamais pu découvrir aucune trace. »

— « Si cela est possible, je vous le trouverai », dit le duc. Fidèle à sa parole, il fit tout ce que l'argent et l'influence peuvent faire pour retrouver le fils de celle qui l'aidait si loyalement et avec tant de dévouement ; mais toutes les recherches furent vaines. On ne découvrit qu'une piste très vague concernant un ancien fonctionnaire aux îles de l'archipel de la Louisiade, plus tard fixé à Paris et dont le fils âgé d'environ trente ans, aurait pu répondre au signalement ; mais comme celui-ci était né dans une de ces îles qui sont hors de la zone d'influence française, sa naissance n'était portée sur aucun registre d'état civil et il fut impossible d'en retrouver aucune trace. On sut seulement que le fonctionnaire était mort depuis plusieurs années, et que sa veuve n'avait pas survécu longtemps au suicide supposé d'un fils qu'elle avait d'un premier mariage. La veuve du jeune homme s'était à son tour retirée avec son enfant dans sa famille en Macédoine. Enfin le bruit courait que le propre fils de ce fonctionnaire était entré dans un ordre religieux, à la suite de la mort tragique du jeune musicien auquel il était très attaché ; mais cet ordre était inconnu, et il était impossible de vérifier tous ces racontars. Martza reçut la nouvelle de l'insuccès de ces recherches...

avec une fermeté stoïque en apparence et se consacra plus que jamais aux devoirs de sa charge.

La nuit anniversaire de la fatale visite de Somia à la cave de la sorcière, le marquis de Steine, le duc de Mazzio, et le jeune docteur herculéen, étaient assis ensemble dans une pièce contiguë à la chambre où reposait celle qui autrefois avait été Somia et qui n'était plus en ce jour que son image. Le grand spécialiste leur expliqua que, tandis qu'il avait réussi à bannir du visage de la patiente la peur et l'angoisse et à les remplacer par une expression de repos, tous ses efforts pour l'éveiller de la profonde léthargie dans laquelle elle était plongée avaient échoué, et qu'une observation attentive d'une année, avait confirmé sa première impression, qui était que l'être nerveux de la patiente était sûrement dominé par quelque volonté plus forte que la sienne. Il avait même été amené dernièrement à penser que l'être nerveux avait été extériorisé du corps physique autant que cela était possible, sans l'assujettir à la mortalité. Mais il n'avait pu trouver aucune trace de l'être qui avait accompli cette extériorisation.

— N'avez-vous aucune conception de cet être ? demanda le marquis de Steine.

— J'ai la sensation que l'être nerveux de la patiente a été dominé et peut-être extériorisé par un être humain, et non comme cela arrive quelquefois, par un être plus raréfié. Mais de cela je n'ai aucune preuve.

— Votre soupçon ne pèse-t-il sur personne?

— Même s'il en était ainsi, je n'aurais pas le droit de porter une accusation basée seulement sur un soupçon. Tout ce que je pouvais faire pour la résurrection de ma patiente, je l'ai fait du mieux de mon pouvoir et de ma connaissance. Par suite, ma présence n'est plus d'aucune utilité, et demain, comme vous le savez, je recommence mes voyages.

— Selon votre désir, j'amènerai ici ma famille, répondit le marquis de Steine, et je ferai de l'hôtel de notre jeune parente, notre résidence ; je veillerai à ce que vos instructions soient exactement observées.

— J'ai donné à mon jeune collègue, si intelligent et si fidèle, toutes les indications médicales pour que rien ne manque de ce que je suis capable de fournir.

Le jeune docteur serra la main du duc de Mazzio avec une chaude reconnaissance, et le marquis demanda encore :

— S'il arrivait quelque changement dans

l'état de Somia, ou si nous avions un besoin spécial de vous consulter, où pourrions-nous vous trouver ?

— M. Simons l'avoué, dont je vous laisserai l'adresse, me transmettra toutes les nouvelles que vous pourriez avoir à me communiquer. Mais, à moins que je ne rencontre l'homme qui a fait cette triste œuvre, j'ai peu d'espoir qu'un changement se produise dans l'état de la victime.

Le duc, se levant alors, serra chaleureusement les mains des deux hommes, et comme il leur faisait les adieux : « J'ai déjà dit adieu à Martza, dit-il ; prenez soin d'elle par amitié pour moi. »

Le lendemain, les journaux annoncèrent que le duc de Mazzio avait quitté Paris pour aller se joindre à une expédition vers le pôle Sud.

. . . . . .

CHAPITRE II

Dans une de ces vastes agglomérations de palais et d'usines qui sont particulières aux Iles-Britanniques, se trouve une grande usine qui occupe de nombreux ouvriers. Les habitations de ceux-ci sont disséminées à l'entour des hautes cheminées qui enfument l'atmosphère et la rendent irrespirable.

C'est le commencement du printemps ; dans une longue salle au plafond bas, de jeunes ouvrières pressées sur les bancs étroits travaillent activement à préparer les modèles pour la coulée du verre.

Tandis que le surveillant entre avec deux visiteurs, une des jeunes filles se penche vers sa voisine et lui chuchote à l'oreille :

— Le vieux contremaître est parti ce matin par le train. « Joy go with him and six pence, and then hell have money and company ! » (Que notre joie l'accompagne et douze sous avec ; alors...

l'enfer aura l'homme et l'argent.) Le nouveau contremaître est arrivé, l'avez-vous vu ?

— Non. Mais mon oncle Joé va devenir son cuisinier ; il est déjà enthousiaste de son maître, et si ce qu'il dit est vrai, il n'aura pas de peine à se choisir une compagne parmi nous.

Le surveillant, entendant du bruit, se retourna et dit sévèrement :

— Vous dérangez toujours les autres, Alice. Taisez-vous donc.

Alice retourna à sa place en murmurant : « Pourquoi le Seigneur tout-puissant m'a-t-il donné une langue, si ce n'est pas pour m'en servir ?

— Travaillez bien, mes enfants, reprit le surveillant, dans quelques instants le nouveau contremaître sera ici.

A ce moment même celui qu'on attendait entra dans l'atelier et tous les regards convergèrent vers lui ; son arrivée fit sensation et tout de suite il fut sympathique.

— Le brave homme, dit Alice à sa compagne en la poussant du coude, il a ôté son chapeau pour nous saluer, comme si nous étions de grandes dames.

Cependant le nouveau contremaître, Léon Lefèvre, s'était avancé lentement ; en considé-

rant les ouvrières, ses yeux prirent une expression de pitié.

— Je suis heureux d'être le porteur de bonnes nouvelles, dit-il. Le patron que nous servons, vous et moi, nous donne demain un jour de congé, et ceux qui le désirent pourront aller à ses frais à la Maison du peuple. J'ai d'ailleurs encore mieux à vous dire : à l'avenir, nos heures de travail seront diminuées d'une demi-heure le matin et le soir ; mais il est entendu que notre zèle devra être d'autant plus ardent pendant le temps du travail.

Une explosion d'enthousiasme accueillit ses déclarations, et dans leur joie elles entourèrent de si près le nouveau contremaître, que le surveillant en fut scandalisé et les rappela à l'ordre, l'ordre qui pour sa mentalité consistait en une attention continue à l'ouvrage et en un silence absolu.

Mais Léon Lefèvre avait remarqué que deux des ouvrières n'avaient pas pris part à l'ovation générale, et il s'informa de leur nom.

— L'aînée est Jenny Prat, lui répondit le surveillant ; le nom de la plus jeune, personne ne le sait au juste ; ici on l'appelle l'*Epave* ; on raconte que sa mère a été trouvée morte dans la neige par une nuit d'hiver, son enfant serré

dans ses bras ; cette petite n'est pas de grande valeur pour l'atelier, tant elle est timide et stupide.

Léon Lefèvre s'approcha alors de l'Épave ainsi décrite et lui dit doucement en examinant son ouvrage : — « Vous travaillez très soigneusement, mon enfant ; ne craignez rien ; j'aurai soin de vous. » Malgré ces paroles bienveillantes, la forme fragile se recula timidement, sans répondre. Emu de compassion, il posa sa main droite sur la tête penchée de l'ouvrière :

— Prenez courage, car vous en avez besoin.

Il sentit alors vibrer profondément la chétive créature, et cette vibration affecta sa main longtemps après qu'il l'eut retirée.

— Aimeriez-vous entendre chanter les ouvrières ? lui proposa le surveillant.

— Certainement, si elles le veulent.

— Si elles le veulent ! elles chantent quand on le leur commande.

— J'ignorais qu'elles fussent engagées aussi pour chanter ; combien gagnent-elles pour cela ? Et, sans attendre la réponse du surveillant étonné, Léon Lefèvre continua : — Mes enfants, voulez-vous me chanter quelque chose ? j'aime beaucoup la musique.

Alors une centaine de voix jeunes et fraîches

entonnèrent un chœur, et au milieu et au-dessus de toutes les autres voix, un timbre de soprano pur et magnifique plana et s'éleva, dominant tout féeriquement de son intensité somptueuse. C'était la voix de l'Epave.

Le lendemain, Léon Lefèvre passa la journée de congé à arranger sa demeure, une jolie maisonnette avec jardin, située un peu en dehors de la ville ; il était aidé de Joé, qui l'entretint de tous les commérages de l'usine. Léon écoutait d'une oreille distraite ; cependant son attention commença à s'éveiller lorsque le vieux serviteur expliqua :

— Ce serait dommage qu'une petite fille douce et gentille comme Alyne tombât entre les mains d'un brutal tel que Sagon, l'étireur de fil de fer.

— Quelle est cette Alyne ? interrompit Léon.

— C'est la plus jeune des ouvrières, l'enfant trouvée qu'on appelle l'Epave.

— Et pourquoi tomberait-elle dans les mains de Sagon ?

— Parce que, refusé de toutes, Sagon paraît décidé à forcer cette malheureuse enfant à le suivre, profitant de la terreur qu'il lui inspire.

— N'est-il donc personne d'assez courageux pour protéger cette jeune fille ?

— Avec Sagon, toute intervention entraîne-

rait une lutte dangereuse ; il a déjà provoqué et vaincu par sa force brutale tous ceux qui ont osé l'affronter.

— Je comprends, conclut Léon Lefèvre.

Lorsque l'installation fut terminée et Joé parti, sa journée finie, la lune s'élevait déjà au-dessus des collines lointaines. Léon Lefèvre, laissant pour plus tard le souper qui était préparé, sortit dans la campagne, se dirigeant vers un petit bois voisin.

La soirée était très douce ; les arbres bourgeonnaient ; les fougères étalaient le filigrane argenté de leur feuillage humide ; les violettes printanières et les hyacinthes sauvages embaumaient ; tandis que Léon Lefèvre promenait sa méditation à travers les taillis dénudés, il entendit un pas léger derrière lui, et comme il se retournait, il aperçut avec étonnement une fine silhouette de femme.

— Soyez mien, murmura sur un ton douloureux une voix basse et mélodieuse.

Léon regarda cette figure d'enfant amaigrie par la souffrance et dont les yeux violets frangés de longs cils étaient levés anxieusement vers les siens.

— Est-ce à moi que vous parlez ? demanda-t-il avec douceur.

— Oui, soyez mien! répéta-t-elle en tendant vers lui ses mains tremblantes, abîmées par le travail.

Et devant la belle expression pensive du doux visage, une sensation intense, jamais ressentie, pénétra le contre-maître, qui, prenant avec émotion les petites mains dans les siennes, répondit simplement : — « Puisque vous m'avez choisi, je suis vôtre. »

Alors, un peu à cause de l'éveil des souvenirs d'un passé lointain, un peu parce qu'elle frissonnait de froid, il enleva son manteau et lui en couvrit les épaules ; puis en silence ils retournèrent tous deux vers la demeure de Léon.

Lorsqu'ils entrèrent dans la petite salle à manger où le feu brûlait gaiment, Léon roula près de l'âtre un fauteuil, et débarrassant la jeune fille du manteau dont il l'avait enveloppée :

— Asseyez-vous, Alyne, lui dit-il, le souper est prêt, et je pressens que vous avez faim.

— Oh ! oui, bien faim.

Tandis qu'Alyne mangeait avidement tous les mets que Léon lui servait, la porte s'entr'ouvrit et laissa glisser un petit chien de montagne.

— César ne vous fera pas de mal, Alyne, car il comprendra bientôt que vous êtes à moi.

Après un silence, ce fut elle qui interrogea :

— Comment savez vous que je suis Alyne ?

— J'ai vu votre figure ce soir pour la première fois, mais j'ai reconnu aussitôt la musique de votre voix si délicieusement belle.

Dans les grands yeux de celle qui ne se souvenait que de dédain, de dureté et de mépris, un éclair de bonheur et de reconnaissance étincela ; confiante, réconfortée, Alyne se blottit tout auprès de lui sur le tapis de peau d'ours, et doucement, tendrement, Léon passa sa main de chevalier parmi les boucles soyeuses des longs cheveux de son amie.

Après quelques instants de cette caresse silencieuse, comme il tenait encore sa petite main dans la sienne, il s'aperçut qu'Alyne dormait.

Il crut d'abord à un sommeil naturel causé par la fatigue, et il attendit.

Mais lorsque les yeux violets s'ouvrirent, il comprit, à leur expression lointaine, que sa compagne s'était endormie et éveillée du sommeil de transe ; et tout son être tressaillit de joie. Il la souleva et la transporta sur le canapé.

— Reposez-vous, dit-il gravement, reposez-vous. Et ne vous souvenez de rien, sauf que vous êtes en sûreté et libre : en sûreté sous ma protection, et libre de me quitter, si le temps

vient où votre être entier ne pourrait plus dire : soyez mien.

— Je vous ai choisi à tout jamais.

— Alors rien, pas même la mort, ne pourra nous séparer ! Et, la serrant dans ses bras, il posa sur ses lèvres, longuement, leur premier baiser d'amour. — Ainsi, ajouta-t-il d'une voix qui trahissait sa profonde émotion, je vous consacre à moi-même à tout jamais !

CHAPITRE III

A l'aube du jour, lorsque le coup de cloche vint appeler les ouvriers au travail, Georges-Ernest-Léon, duc de Mazzio, autrement dit Léon Lefèvre, se leva et voyant qu'Alyne dormait du sommeil profond de ceux qui en ont été longtemps privés, il résolut de ne pas la réveiller jusqu'à son retour.

Après avoir fermé la porte, il siffla doucement, et aussitôt son chien fidèle César, ainsi que sa compagne Césarine, accoururent en lui faisant mille caresses ; mais, les calmant d'un geste, il revint avec eux vers Alyne endormie dont la figure heureuse reposait légèrement sur son bras replié, et la leur montrant : — Couchez-vous près d'elle et gardez-la bien, dit-il à voix basse.

Comme il se dirigeait vers les ateliers à travers une ruelle étroite bordée de masures, brusquement, à un détour, un homme surgit à sa rencontre et lui barra la route ; il était bâti en hercule, et, retroussant les manches de son jersey,

il mit à nu des bras dont les muscles saillaient comme des cordes ; d'une voix que la colère altérait :

— J'ai un compte à régler avec vous, cria-t-il, et le plus tôt sera le mieux. Je suis Sagon, à qui vous avez enlevé Alyne, et je suis ici pour vous donner une leçon et pour la reprendre !

— Laissez-moi passer, répondit Léon avec calme.

— Pas du tout ; vos belles manières ne m'intimident pas, elles peuvent plaire aux petites sottes, mais moi je ne les apprécie pas. Nous allons lutter pour en finir.

Et aussitôt il lança un terrible coup de poing vers son adversaire, qui sut se garer avec adresse.

— Encore une fois, laissez-moi passer ; il n'y a aucune raison pour lutter, car vous n'avez aucun droit sur Alyne.

Mais l'aveugle furie de Sagon ne fit que redoubler, et force fut bien au contre-maître de se mettre en garde, non sans lui avoir dit encore :

— Je ne désire pas vous faire de mal, Sagon, mais si vous m'y forcez, je vous châtierai comme vous le méritez.

Et il le fit avec l'habileté d'un professionnel dans l'art soi-disant noble de la boxe.

Déjà un gamin avait couru vers l'usine, criant à tue-tête aux ouvriers rassemblés :

— On se bat. Sagon veut rosser le contremaître, et il n'est pas le plus fort.

En quelques minutes les combattants furent entourés d'une foule d'hommes et de femmes qui d'abord s'abstinrent prudemment de manifester, mais dont la satisfaction éclata bruyamment lorsqu'ils virent Sagon par terre :

— A bas le brutal. Ne le lâchez pas. Tapez dessus !

Quand il fut définitivement vainqueur, Léon s'éloigna rapidement, fuyant l'ovation en disant simplement :

— Faites-le soigner. Je paierai les frais.

A la porte de l'usine, le directeur anxieux s'informait de la cause du tumulte. Ce fut Léon lui-même qui le rassura avec un sourire de bienvenue, car ils ne s'étaient pas encore rencontrés.

— Je suis bien aise de vous avoir parmi nous, lui dit le directeur, M. Franklin, surtout avec la recommandation du noble duc de Mazzio. Venez causer dans mon bureau.

Sur ces entrefaites, le surveillant prévint son chef que l'ouvrière Alyne manquait à l'appel.

Lorsqu'ils furent seuls, M. Franklin prit un air grave :

— Voulez-vous me dire la cause de votre combat avec Sagon ?

— Certainement, répondit Léon, et je vous dirai en même temps celle de l'absence d'Alyne. J'ai pris chez moi cette pauvre enfant qui était si malheureuse. Sagon m'a provoqué parce qu'il la voulait pour lui-même.

— Je regrette que cela soit arrivé ; mon désir est que les chefs donnent un parfait exemple de moralité. L'habitude de prendre ainsi des ouvrières et de les abandonner ensuite n'est que trop fréquente.

— Je suis de votre avis, mais le naturalisme est la plus pure moralité. En conséquence, la moralité est relative ; je ne pouvais, d'ailleurs, laisser Alyne qui est seule au monde, exposée aux violences d'une brute telle que Sagon. J'ajoute qu'elle s'est donnée à moi librement ; je soutiens que l'affinité seule consacre l'union ; mais je reconnais aussi que la femme doit être mise à l'abri de la calomnie, et que pour cela le mieux est de se conformer à la coutume qui exige une cérémonie légale. C'est pourquoi j'ai l'intention de publier notre mariage aujourd'hui même et de hâter le plus possible son accomplissement.

— C'est bien ! c'est très bien ; je n'ai pas à juger la sagesse de votre décision, mais je m'incline devant les sentiments qui l'ont dictée. Et maintenant, ajouta le directeur, parlons un peu affaires. Je sais que vous êtes ingénieur et à la recherche d'une découverte intéressante concernant l'industrie du verre. On m'a même dit que vous veniez ici afin de comprendre pratiquement notre métier.

— En effet, car c'est l'ouvrier intelligent qui peut le mieux réaliser la conception du savant.

— Que puis-je faire pour vous aider ?

— M'accorder l'usage permanent d'un petit four de puissance très intense et me prêter l'assistance d'un homme d'une discrétion absolue. Si je réussis, inutile de vous dire que nous partagerons les profits de la découverte qui seront sans doute considérables.

— Le travail de l'homme sera-t-il dur ?

— Au contraire, très facile.

— Je connais quelqu'un de toute confiance, et je n'ai pas besoin d'ajouter que si je peux vous être utile en quoi que ce soit, je le ferai volontiers.

Sur ces mots, les deux hommes se serrèrent les mains avec ce sentiment de mutuel respect

qui est naturel à ceux qui suivent le chemin de la vie par une voie droite.

* * *

Léon revint chez lui les bras chargés d'emplettes : robes, linges, parures, objets de toilette, et tandis qu'Alyne dormait encore, il installa le tout dans sa chambre, heureux de lui préparer cette surprise. Lorsqu'Alyne le rejoignit, un rayon de bonheur illuminait son doux visage, et elle s'écria avec émotion :

— Que c'est beau ! comme vous me gâtez ! Puis regardant sérieusement Léon qui s'avançait vers elle, et sentant combien il était différent de tous ceux qu'elle avait rencontrés jusque-là, elle s'arrêta un peu interdite et dit timidement :

— Bonjour, Monsieur. Léon la serra dans ses bras avec un baiser de bienvenue : — C'est vous qui êtes belle, ma bien-aimée, répondit-il ; mais ne m'appelez pas Monsieur, appelez-moi Léon.

Quand ils eurent achevé un repas savoureux qui parut à Alyne un festin royal, elle leva ses grands yeux purs vers son ami et lui dit : — Il faut que je vous raconte une chose étrange : il m'a semblé pendant mon sommeil que je m'endormais et que je me réveillais trois fois ; chaque fois je voyais une sorte de brume ou de nuage

épais d'une teinte violet foncé, et dans ce nuage une forme comme celle d'un œuf se concentrait et paraissait grandir progressivement, puis au centre est graduellement apparue la silhouette d'une jeune fille très belle, mais paraissant souffrir profondément.

— Avez-vous remarqué l'entourage de ce nuage ? interrompit vivement Léon.

— Un peu ; il était au-dessus d'une montagne au sommet de laquelle s'élevaient des arbres aux feuillages très fins, d'un vert sombre, et qui formaient une sorte de bosquet.

— Savez-vous dans quelle direction vous voyiez cette scène ?

— Oui ; et elle étendit la main vers le sud-ouest.

— Vous souvenez-vous si vous avez traversé des eaux ?

— Oui, j'ai passé à travers de l'eau qui ondulait constamment ; c'était très bleu, et je pense que ce devait être la mer, bien que je ne l'aie jamais vue.

— Pouvez-vous me décrire la dame de votre rêve ?

— Elle était mince, grande, avec un teint très pâle et des cheveux couleur de cuivre.

— Cette femme vous a t-elle vue ?

— Non, pas que je sache.

La conversation fut interrompue par l'arrivée d'une lettre de M. Franklin qui leur offrait une petite maison située sur sa propriété et munie du four et du laboratoire nécessaires aux expériences de Léon.

— M. Franklin nous offre une maison à tous deux, il sait donc que je suis avec vous ? demanda Alyne.

— Certainement, et bien que pour moi l'amour soit le seul lien légitime d'union, je lui ai annoncé notre prochain mariage. En serez-vous heureuse ?

— Heureuse de vous appartenir, oui, de tout mon être ; mais de quelle façon, qu'importe !

— Il vaut mieux que j'aie le droit légal de vous protéger, et que personne ne puisse même en pensée associer votre nom avec aucune chose qui ne soit absolument pure et immaculée.

*
* *

Quelque temps après, Léon et Alyne étaient installés dans leur nouveau home et l'inventeur avait commencé tout de suite les expériences dont il attendait de si grands résultats. L'ouvrier qui devait l'aider dans son œuvre avait un aspect si misérable et portait les traces si douloureuses

d'une usure précoce, que dès que Léon le vit, le médecin prit immédiatement en lui la place du contre-maître.

— Vous paraissez souffrant, mon pauvre garçon, dit-il, qu'avez-vous donc ?

D'une voix creuse, coupée par la toux, l'ouvrier répondit :

— Ce n'est rien, ce n'est que la chaleur des fours qui nous dévore jusqu'à ce que nous en mourions.

— Je n'ai rien vu de pareil en visitant l'usine, reprit Léon.

— J'appartiens à l'usine du fer et non à l'usine du verre, et M. Franklin, qui me connaît, m'a dit que vous pourriez m'utiliser.

Toute usine de fer demande son péage de victimes humaines.

Comme Léon manifestait sa pitié, une voix rude, à la fois très sombre et très triste, murmura :

— Qu'importe ! Nous ne sommes que de la canaille, nés pour servir, et lorsque nous ne sommes plus assez forts, on nous assigne une maison de retraite où nous pouvons à notre aise ou reprendre des forces ou bien mourir en paix.

Léon se retourna, et regardant celui qui venait d'entrer lui demanda qui il était.

— Je suis l'ami du malheureux qui vous est envoyé par celui qui est digne du nom d'homme, car il lui donne ainsi la chance de prolonger ses 22 ans.

— Je sais quelque chose de l'art de guérir et, Dieu merci, il n'est pas trop tard.

Ces mots furent prononcés si simplement et si gravement que le nouveau venu regarda Léon avec attention ; il resta un instant silencieux, puis murmura :

— Je ne comprends pas.

Ayant installé le malade dans un fauteuil et lui ayant fait prendre un cordial stimulant, Léon interrogea :

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ?

— Votre but, vos raisons. Pourquoi vous soignez Silas ainsi ?

— Parce qu'il est un homme ; j'estime que la vie est sacrée ; elle est le moyen de l'individualisation de l'intelligence. Il n'y a aucun motif personnel en cela, en voyez-vous ?

— Je peux battre et mouler les métaux en des formes belles et utiles, mais je ne comprends ni moi-même ni les autres.

— Avant que vous puissiez battre ou mouler les métaux, il faut que la chaleur les assouplisse;

ainsi, avant que vous puissiez vous mouler vous-même, il faut que vous soyez chauffé par le feu de la charité, au lieu d'être refroidi, comme vous l'êtes à présent, par la méfiance ; méfiance née, il est vrai, de siècles d'injustice dans laquelle vous avez néanmoins vos torts.

— Comment cela ?

— Parce que vous avez le moyen de votre amélioration dans vos propres mains et que vous ne vous en servez pas.

— Quel est ce moyen ?

— L'éducation et l'évolution de soi-même qui seules peuvent conduire à la liberté en nous permettant de juger par nous-mêmes, de tracer notre chemin individuel vers le succès, le bien-être et le bonheur, au lieu de suivre, comme maintenant, les agitateurs intéressés qui nous conduisent en excitant nos passions, et nous mènent par des promesses fausses et séduisantes vers des régions stériles.

L'homme se leva, tenant son chapeau de feutre dans ses mains ; l'intonation sincère et le regard franc de son interlocuteur avaient fait tomber en partie sa méfiance habituelle à l'égard de tout supérieur.

— Avant de partir, regardez, lui dit Léon ; et il lui montra le jeune Silas respirant paisiblement.

La dureté disparut alors sur le visage de celui qu'on appelait Antoine Lebrun.

— Qu'importe qui vous êtes! Guérissez-le seulement, répondit-il, et alors je verserai jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour vous, si vous en avez besoin.

— Je n'ai besoin du sang d'aucun homme, mais je cherche la sympathie et l'intelligence humaine.

— Ecoutez, répliqua Antoine ; j'ai été fiancé avec une jeune fille de mon village que j'aimais de tout mon cœur; pendant que j'étais au service elle devint ouvrière à Paris, où elle succomba sous d'épuisants labeurs, et depuis, quand je vois passer dans leurs équipages les femmes habillées en somptueuses poupées, je les maudis de tout mon être, sachant combien de jeunes vies ont payé ce luxe. Silas est le frère de cette pauvre enfant, il porte, lui aussi, son douloureux secret, et sa santé est ruinée par le travail du four. C'est pourquoi je hais les patrons...

— Vous avez tort, réfléchissez un peu et vous verrez que votre surmenage et vos misères ne sont pas toujours imputables à ceux que vous maudissez; le plus souvent la faute est en vous-mêmes.

— Comment et pourquoi ?

— Parce que, par manque d'éducation, c'est-à-dire par manque d'individualisation de notre personnalité, nous autres ouvriers qui formons une majorité énorme, nous choisissons pour représentants des hommes qui ne peuvent pas nous représenter. Ils ne comprennent ni notre situation, ni nos besoins et nos désirs légitimes. Même s'ils les comprenaient, la politique et l'arrivisme les empêcheraient d'être les vrais revendicateurs de nos droits ; nous n'avons de valeur à leurs yeux que comme électeurs.

Quant aux patrons, que ces agitateurs égoïstes nous font si noirs et auxquels ils nous poussent à réclamer des profits qui équivaudraient à leur ruine, beaucoup d'entre eux si détestés, si injuriés, sont les fils de leurs œuvres, qui par leur intelligence, leur mérite, se sont faits ce qu'ils sont. Il est facile à ceux qui n'ont jamais travaillé de leur vie, qui n'ont aucune conception de la gérance des grandes affaires, de dire des inepties. Si les ouvriers qui vendent leur liberté aux syndicats et risquent par des grèves d'affamer leurs femmes et leurs enfants, essayaient d'assumer les lourdes responsabilités qui incombent aux patrons, ils abandonneraient bientôt la partie. Pour moi, je suis socialiste du fond du cœur, mais, à mes yeux, le nom de socialiste

veut dire justice pour tout le monde. Ouvrier comme vous, j'ai le droit de parler de l'état actuel dont souffrent ceux qui travaillent pour leur pain.

L'ardeur et la sincérité avec lesquelles Léon parlait, émurent, si elles ne le convainquirent pas, son auditeur.

— Vous montrez les choses sous un nouvel aspect, camarade, mais apporterez-vous aussi un remède à nos souffrances ?

— Le meilleur remède est ce conseil : Ne demandez l'aide de personne, ne vous fiez qu'à vous-même, à votre intelligence, à votre courage. Si chacun apprenait à ne dépendre que de soi, à cultiver ses capacités, son énergie, il pourrait protéger efficacement, non seulement les premiers de son entourage dont il est responsable, mais aussi ses semblables.

— Je penserai à ce que vous venez de dire, camarade, dit Antoine en se dirigeant vers la porte ; l'important pour moi est d'abord que vous guérissiez Silas, et si vous y arrivez, puisque vous ne voulez pas que je vous donne mon sang, je vous servirai fidèlement et avec toute mon intelligence et ma bonne volonté, et cela même si, au lieu d'être un des nôtres, vous étiez un de ces aristocrates de malheur !...

— Quel est l'homme qui vient de me quitter ? demanda Léon à Joé qu'il trouva dans le vestibule, lorsqu'il reconduisit son visiteur.

— C'est Antoine, dit l'Anarchiste, un caractère dangereux, aussi suis-je resté aux écoutes tant qu'il était avec vous.

— Je vous remercie, Joé, mais Antoine et moi serons bientôt une paire d'amis.

— Excusez-moi, Monsieur Léon, mais une telle amitié n'augmentera pas votre prestige auprès du patron...

— La valeur d'un homme n'est pas toujours celle qu'on lui attribue. Ce ne sont pas ceux dont le ressort moteur est la popularité, mais ceux qui recherchent la rectitude qui, comme le tournesol, se tournent vers la lumière.

— Vous avez raison, camarade, dit la voix rude d'Antoine, qui encore sur le pas de la porte, avait entendu ces dernières paroles. Certainement nous serons des amis, continua-t-il avec une émotion mal dissimulée, et prenant dans les siennes la main de Léon, il la serra fortement, comme dans un étau, et en traversant le jardin il cueillit une feuille nouvelle de tournesol qu'il plaça avec soin dans un portefeuille de cuir, à côté d'une mèche de cheveux châtains. — Vers la Lumière !... Vers la

Lumière !... murmura-t-il. Peut-être, s'il reste quelque chose de ma fiancée Salomé, est-ce là le moyen de retrouver un jour celle qui était la lumière de ma vie. Qui sait !... »

CHAPITRE IV

Trois mois s'étaient écoulés depuis que Léon et Alyne habitaient leur nouveau home. Un soir, après le dîner, Léon dit à Alyne :

— Je suis satisfait de mon invention qui est en bonne voie, et si elle réussit, comme tout promet de l'espérer, elle nous apportera la fortune, avec l'administration de M. Franklin. Mon désir serait aussi que ma bien-aimée fût capable de prendre sa place dans le monde, comme la première en éducation, comme elle l'est en beauté et en bonté ..

— Enseignez-moi tout ce que vous voudrez, répondit-elle, je serai au moins une élève de bonne volonté. Mais surtout apprenez-moi l'art de chanter, car le maître d'école à l'usine m'apprit bien tout ce qu'il savait, mais je voudrais chanter comme une dame que j'entendis un jour chez la fille du patron. Chaque jour je m'exerce en travaillant au piano, chez M. Fran-

klin, mais je suis loin encore de ce que je voudrais.

Léon consacra désormais tous les loisirs que lui laissaient ses travaux à l'instruction de sa jeune compagne. Il l'aidait spécialement à développer cette voix magnifique qui l'avait émerveillé dans le chœur des jeunes ouvrières qui chantaient à sa venue. En toutes choses son élève lui faisait honneur, et il se réjouissait en songeant que le jour où il la conduirait au château de ses ancêtres, les belles dames dont les portraits ornaient les murailles, n'auraient point à dédaigner l'humble épouse qu'il avait choisie. Une distinction naturelle qu'il avait de tout temps observée en elle, rendait plus mystérieuse encore l'origine de celle qui était alors si tristement nommée « l'Épave ».

Une nuit, au commencement de l'été, M. Franklin traversait le parc pour se rendre à la maison de Léon et d'Alyne qui l'attendaient. Il avait pris, pour se guider, sa lanterne, car le ciel était sans lune et couvert de nuages. Les jeunes époux l'introduisirent chez eux, et Léon lui proposa de venir écouter Alyne lui chanter une romance de sa composition. Il se leva pour les suivre dans la chambre du haut, où se trouvaient un piano, une guitare et un violon, tout

en remarquant qu'on aurait pu tout aussi bien le faire venir dans la journée pour une affaire de si peu d'importance. Mais son étonnement en entrant dans la pièce vivement éclairée fut très grand.

— Je ne me rappelle pas, dit-il, avoir jamais vu un clair de lune aussi beau, on y voit comme en plein jour !...

— Cependant, dit Alyne gaiement, vous aviez eu besoin pour venir d'éclairer votre lanterne !...

— C'est vrai ! Je ne comprends pas, répétait-il, surpris.

— Cela veut dire, répliqua Léon, que ma découverte a réussi. Les vitres des fenêtres sont de ce nouveau verre qui absorbe et retient la lumière du jour, et l'émet pendant la nuit, au point de rendre toute lumière artificielle inutile.

M. Franklin félicita chaudement Léon et lui dit :

— Cette invention nous apportera non seulement le renom et l'admiration de tous, mais aussi la fortune, car elle est une des plus précieuses pour l'humanité.

— Avec votre aide, sans doute, nous acquerrons cette fortune et nous la partagerons. Mais vous savez comme moi que la réclame et la po-

pularité font plus pour répandre une découverte que sa valeur réelle. Un fragment de verre ou un remède quelconque, présentés habilement au public, ou sous un nom connu, rapportent plus à leur possesseur qu'un diamant du Klondike ou une goutte de l'Elixir de vie, à un inventeur pauvre et inconnu.

— Ce que vous dites est tristement vrai. L'audace et le talent vulgaire arrivent à l'opulence, tandis que le génie languit dans un galetas.

Alyne se dirigeait vers la fenêtre dont elle fit retomber les épais rideaux, et revenant à M. Franklin :

— Vous n'avez vu que la première découverte de Léon, dit-elle en lui désignant une table sur laquelle il vit s'éclairer lentement un globe d'environ 20 centimètres de diamètre.

— Quelle est cette nouvelle lumière ? demanda-t-il. Sa clarté phosphorescente semble concentrer plutôt que diffuser la lumière, comme le ferait une lampe.

— Le globe, dit Léon, bien qu'il ait encore besoin d'être perfectionné, réfléchit une raréfaction d'ordinaire invisible à nos sens normaux.

— Je ne comprends pas.

— Voyez et jugez. L'expérience est le meilleur instructeur.

M. Franklin s'absorba un moment dans la contemplation de la sphère lumineuse, puis s'écria :

— C'est singulier, je vois des petits nuages se mouvoir autour d'une tache claire sur la surface du globe.

— Regardez attentivement. La vision astrale ajoute à notre vue comme le ferait un télescope ou un microscope.

— Je vois la tache brillante devenir une bague curieuse, au centre de laquelle est une belle opale entourée d'œils-de-chat. C'est bizarre ! Je pourrais presque certifier que cette bague est passée au petit doigt d'une main que je discerne à peine.

— C'est à cause de l'imperfection du globe, dit Léon qui s'approcha pour suivre avec intérêt les phases de l'image, se souvenant que Martza lui avait parlé d'une bague semblable comme étant le seul bijou de prix qui manquait à l'écrin de Sonia. Alyne se tenait debout à côté de lui, regardant aussi, et elle s'écria :

— Léon, Léon, c'est la bague que je vous ai dit avoir vue plusieurs fois pendant que je dormais, au petit doigt d'un homme, dans un bosquet

d'oliviers. La main que je vois clairement sur le globe n'est plus la même : celle-ci est plus blanche, plus délicate, aux ongles plus fins ; elle est plus rafinée, plus transparente.

Son attention fut détournée par une exclamation de M Franklin. — Je vois, dit-il, une femme étendue sur le sol couvert de neige. Elle tient un enfant dans ses bras. Un homme, à l'air sinistre, s'avance dans le chemin, et sans la voir, car il fait nuit, son pied heurte la femme. Il s'arrête, se baisse, et prenant une lanterne sourde dans sa ceinture, il éclaire le corps inanimé. Alors il le fouille, et s'empare d'un petit rouleau enveloppé de toile cirée caché sous le corsage. Il s'en va rapidement. J'ai l'impression que sa forme m'est familière.

De sombres nuages, des brumes mouvantes se dessinaient à la partie inférieure du globe. Léon, devenu grave, en déduisit l'annonce de quelque trouble, de quelque agitation proche.

M. Franklin sourit :

— Vous, dit-il, qui êtes pratique et logique, vous ne devez pas croire aux présages, aux superstitions !...

— Laissez-moi vous expliquer ma conception à ce sujet, dont vous avez eu ce moment la réalisation devant les yeux. La substance ou

matière comprend toutes les gradations, de la plus dense à la plus raréfiée, et quoique quelqu'une de ces gradations puisse être imparfaite, aucune ne manque. L'expérience et la science démontrent que là où nos sens font défaut, ils peuvent être suppléés par des moyens mécaniques tels que le télégraphe, le téléphone, le microscope, etc. De même, certaines plaques, dites sensitives, comme celles qui composent ce globe, peuvent recevoir l'impression des formes du degré de raréfaction le plus proche du nôtre, qui sont à l'état ordinaire, invisibles pour nous. Il n'y a rien là de mystérieux ni d'occulte ; c'est seulement la propriété qu'ont certains constituants d'attirer, d'absorber et d'émaner les constituants du degré nerveux de la matière, comme l'aimant attire le fer, et de les réfléchir comme le fait un miroir ordinaire pour les objets visibles. Sachant que le degré de la densité nerveuse affecte normalement le degré physique, il m'est facile de déduire que cette agitation nerveuse, visible à la partie inférieure du cristal, indique une agitation physique prochaine, ainsi que la demi-obscurité de ce phénomène prouve qu'il est d'une nature inquiétante. Si Alyne était dans cet état qu'on appelle le sommeil de transe, elle verrait certainement

ces brumes ou nuages se diriger vers quelque groupement d'êtres humains surexcités et mécontents dans notre voisinage, attirés par affinité vers leurs auras troublées, au moyen desquelles ils cherchent le vêtement et la manifestation. Ceci est le résultat d'une étude logique et scientifique qui ne ressemble en rien à la superstition.

— Je comprends un peu votre raisonnement, mais ces théories sont tout à fait nouvelles pour moi, et j'aurais besoin d'autres preuves encore avant d'y ajouter plus de valeur qu'à de simples hypothèses.

— Votre prudence est juste et raisonnable. Nous ne devons croire que ce qui peut être suffisamment prouvé, sans nous refuser toutefois à l'évidence.

— L'imperfection du globe, ainsi que l'insuffisance de son aurisation et du contrôle que nous pouvons exercer sur lui, sont cause qu'il peut refléter des troubles nerveux. Dans des conditions meilleures, il ne serait affecté que par ce qui est équilibré, par conséquent calme et bienfaisant.

— Soit, dit M. Franklin ; j'ai besoin de réfléchir à ces possibilités nouvelles et à leur réalisation insoupçonnée jusqu'à présent...

— Alors Alyne va nous faire entendre sa chanson nouvelle qui vous reposera de ces pensées.

Léon se mit au piano pour accompagner la jeune femme dont la voix pure s'éleva ; mais à peine avait-elle commencé que la porte s'ouvrit brusquement,et Joé appela vivement : « Monsieur Franklin, deux surveillants désirent vous voir tout de suite, pour des choses urgentes !.. »

Celui-ci se leva rapidement, et, jetant un coup d'œil au globle de cristal, devenu obscur depuis que l'électricité avait été allumée, il quitta la chambre, suivi de Léon. Dans le vestibule ils trouvèrent les deux hommes qui leur dirent :

— Des agitateurs et des délégués du syndicat sont arrivés pour décider les ouvriers à la grève générale, si le patron n'accepte pas leurs conditions.

— Cette nouvelle est fâcheuse, dit M. Franklin, mais comme j'ai fait déjà tout ce qu'il était possible pour améliorer les conditions du travail, je ne peux faire davantage.

— Vos ouvriers demandent qu'une délégation d'entre eux soit reçue par vous demain.

— C'est bien, répondit M. Franklin, et se tournant vers Léon : Je regrette, ajouta-t-il, l'absence de mon fils. En de pareils moments,

il est nécessaire d'avoir auprès de soi quelque soutien.

— Comptez sur moi, dit celui-ci, mon devoir est d'être avec vous dans l'accomplissement de votre volonté légitime...

*
* *

Le lendemain matin, Léon attendait M. Franklin dans son bureau. Celui-ci entra pâle et bouleversé.

— J'ai reçu la députation, dit-il, mais il n'y a rien à faire. Les ordres du syndicat sont formels et mes pauvres ouvriers ne sont plus que des esclaves et des mannequins. Je ne peux subir leurs conditions, et l'on m'a déclaré formellement qu'aucun homme ne se rendrait au travail lorsque la cloche qui va sonner les y conviera à l'heure ordinaire.

En effet, ce fut en vain que le signal coutumier se fit entendre. L'usine resta déserte. Léon sortit pour se rendre compte de ce qui se passait. Sa vue fut attirée par deux grandes affiches, placées sur les piliers de la porte d'entrée. L'une proclamait la grève générale ; la seconde annonçait une grande réunion pour le matin même dans la prairie du Chêne-Vert.

Il se hâta de s'y rendre : une foule importante

y était déjà assemblée et écoutait la harangue d'un agitateur, qui d'une voix de stentor proclamait les tyrannies du capital et l'exploitation de l ouvrier.

D'autres, plus violents, lui succédèrent. Vers midi seulement, Léon put s'approcher de l'estrade. Un silence se fit à sa vue, car on le reconnaissait pour le nouveau contre-maître, qui ne s'était signalé jusqu'à présent à l'attention que par les soins dévoués qu'il prodiguait à Silas, et par son mariage avec une simple ouvrière.

— Je ne viens pas faire un long discours, déclara-t-il, mais vous dire seulement ceci : Notre désir à tous est de sortir de notre triste condition actuelle. Le but de ceux qui sont nos amis est de tirer l'homme collectif non évolué, de l'état grossier dans lequel il végète, pour l'élever, le spiritualiser, et surtout l'instruire à penser par lui-même et l'amener à utiliser ses facultés intellectuelles en lui faisant comprendre sa propre responsabilité et la part qui lui est assignée dans le Cosmos de l'Être. Hommes et ouvriers, mes camarades, dans votre propre intérêt et plus spécialement pour l'amour des femmes et des enfants qui attendent le pain de votre travail, ne vous laissez tromper par personne. Notre

émancipation viendra naturellement dans la course de la puissante roue de l'évolution. Nous avons le droit, comme hommes, de diriger la course et la rapidité de cette roue ; mais cette œuvre prééminente, nous l'accomplirons bien mieux et plus vite, non par la violence, mais par l éducation ; non par le jugement et la condamnation d'autrui, mais par notre propre évolution. Soyez libres !

Comme il descendait les planches grossières qui conduisaient à l'estrade, un caillou fut lancé par une main inconnue dans la direction de sa tête. Prompt comme l'éclair, Antoine Lebrun, l'ami et le compagnon de Silas, avait paré le coup, et son bras brutalement frappé retombait inerte le long de son corps. Il avait monté la garde, avec son camarade Silas, — maintenant vaillant et presque guéri, — au pied de l'estrade, depuis le moment où Léon y était monté. Il pressa celui-ci qui pansait son bras meurtri, de s'éloigner.

— C'est le commencement, disait-il, que sera la fin ? Pourvu que des armes plus dangereuses ne soient pas employées contre vous !

Quelques ouvriers les accompagnaient. Léon dit à ceux-ci :

— Camarades, ne laissez pas éteindre les fours-

qui sont difficiles à rallumer, car peut-être avec eux s'éteindra un feu plus précieux que vous ne serez pas capables de ranimer.

— Quel feu ? demandèrent-ils.

— Celui du pathétisme qui embrase le cœur du patron pour ceux qui sont comme ses enfants.

— Nous sommes obligés d'exécuter les ordres du syndicat dont nous sommes membres.

— Ceux qui obéissent à des lois faites par des hommes, au lieu d'obéir à la loi de leur moi supérieur, ne sont pas des hommes, mais des esclaves, des esclaves qui à tout moment peuvent devenir des criminels.

— Peut-être le patron cédera-t-il. Demain on ira encore lui proposer nos conditions.

Léon n'insista pas. Il retourna auprès de M. Franklin, qu'il trouva grave et absorbé.

— Je me suis rappelé, lui dit-il, la vision de l'homme qui avait dérobé le rouleau à la femme étendue dans la neige. Cet homme est Sagon. Ce doit être lui qui vous a lancé une pierre.

Le lendemain, lorsque la deuxième députation se présenta, ce fut Léon qui la reçut :

— M. Franklin, dit-il aux délégués, a fait toutes les concessions qu'il lui était possible de faire, et il ne pourrait en faire davantage sans

consommer sa propre ruine. Vous devez comprendre qu'il est déraisonnable de lui demander cela.

— Nous voulons le voir, répondirent-ils.

— Il est parti hier soir. La maison et l'usine sont fermées.

— Mais alors, s'exclama l'un d'eux qui était père de famille et depuis de longues années employé à l'usine, que vont devenir les écoles? Et l'hôpital ? Et la caisse d'épargne qui nous donnait le 20 pour 100 de nos économies?

— Les écoles sont fermées. La caisse d'épargne sera ouverte pendant un mois pour vous permettre de retirer vos petits capitaux avec leurs intérêts. Quant à l'hôpital, les malades en traitement actuellement continueront à y être soignés jusqu'à leur guérison, mais aucun autre n'y sera admis, car le patron l'avait fondé pour les siens, et les siens ne sont plus.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Dans une chambre nue simplement blanchie à la chaux et portant pour tout ornement, aux murs, une grande figure du Crucifié, un homme âgé d'environ quarante-cinq ans est assis devant une table de bois blanc. Il est vêtu d'un ample froc à capuchon et d'un scapulaire en laine blanche grossière, et ses pieds sont chaussés de sandales. Sa silhouette est plutôt svelte que robuste, et ses traits fins et réguliers, qu'une expression d'ironie traverse parfois, expriment l'intelligence. Sur sa tête une petite calotte de velours noir cache à peine une épaisse chevelure d'un rouge brun, que rayent quelques fils d'argent.

La chambre n'est éclairée que par une petite lampe à lueur cramoisie, lorsque s'ouvre une étroite porte à travers le mur épais. Celui qui entre est un jeune homme de taille haute et élé-

gante, d'une figure à la beauté classique avec laquelle s'harmonisent mal de longs cheveux ainsi qu'une barbe fine et une moustache tombante.

Il est vêtu d'une blouse de velours noir et d'un pantalon gris. Le religieux assis le considère un moment avec attention, et lui dit : « Voici plus d'un an que vous êtes venu dans notre humble demeure, pour vous reposer de l'agitation du monde et nous donner l'occasion de vérifier la nature et l'étendue de vos pouvoirs occultes. Il vous a été permis de continuer votre évolution artistique, en profitant des leçons de père Laurence, le célèbre artiste qui, à la suite d'un duel, dans lequel il avait malheureusement tué son adversaire, s'était réfugié au milieu de nous en expiation de ce drame, abandonnant ainsi les honneurs et la gloire si légitimement acquis. » Et comme complétant sa pensée, il ajouta à mi-voix : « Quel naïf ! »

— Plaît-il, Révérend Père ? demanda le jeune homme, qui n'avait pas compris.

— Bénie entre toutes les femmes, murmurait le religieux en faisant glisser entre ses doigts les perles du rosaire, et Jésus, le fruit de vos entrailles est béni !

— Nous sommes très satisfaits de vos progrès,

mon fils. Vous avez bien profité de votre séjour au milieu de nous, et nul maintenant ne saurait vous reconnaître dans le monde où vous allez rentrer pourvu d'une plus grande puissance et de moyens de séduction...

— Que dois-je faire à présent ?

— Vous allez quitter notre demeure. Accompagné du père Clément, qui revêtira comme vous des vêtements mondains, vous irez à Marseille et de là à Vienne. Des lettres d'introduction vous seront données pour les premiers artistes de cette capitale. Vous y passerez un mois, ensuite vous vous rendrez en Algérie, dans le château du prince et de la princesse d'Altaine, où vous serez attendu. Là vous devrez faire les portraits que l'on vous demandera et peindre des paysages de cette pittoresque région.

Le prince n'est plus très jeune. C'est un homme pieux ; la princesse n'a que 24 ans, ils sont mariés depuis six ans et n'ont pas d'enfant. L'héritier présumé de leur fortune est le jeune Albert, neveu du prince, dont le père fut tué sur un champ de bataille. C'est un garçon de dix-huit ans, intelligent, mais dépourvu d'idées religieuses et imbu d'un athéisme qu'il a puisé dans l'université allemande où il a fait ses étu-

des. Les efforts de l'aumônier de sa famille, auprès de laquelle il passe ses vacances, ont été inhabiles jusqu'ici à le ramener à de meilleurs sentiments.

Ah ! mon fils, l'Église traverse une crise douloureuse, et elle a bien besoin que de puissants appuis ne lui fassent pas défaut.

Ab insidiis diaboli, ab oblivione imperii sui, libera nos, Domine ! ajouta le moine en faisant un grand signe de croix.

Nous désirons donc vivement que le jeune prince Albert se convertisse, ou bien, continua-t-il, en regardant le jeune homme, que la princesse ait un fils !

Et sans attendre une réponse de celui-ci : « Vous êtes maintenant Ludovic Zigan, artiste hongrois. A ce propos, je vais vous annoncer une triste nouvelle : le frère Anselme, un artiste comme vous, est décédé ce matin. »

Et se mettant à genoux, il se mit à réciter des prières, pendant que le jeune homme, se sentant envahi par un découragement profond, murmurait : « Ainsi donc, adieu l'espoir de devenir jamais digne du nom d'homme ! Mon Père, reprit-il à haute voix et avec effort, s'il est possible, détournez de moi ce calice ! »

Mais comme dans le jardin symbolique où

fut versé le sang de l'Homme des douleurs, type des Adeptes victimes des Dieux personnels, aucune réponse ne lui fut donnée. En vain il attendit ; la porte s'ouvrit et le père Clément l'appela doucement :

« — Venez, lui dit-il, il est temps de préparer notre départ. Laissez le Père à ses oraisons qui appelleront sur vous la bénédiction divine...

*
* *

Une zingara avait un jour prédit au prince d'Altaine que ce serait en Algérie qu'il aurait le bonheur d'être père d'un fils.

Il avait alors acheté un vieux château, dans une région magnifique sur la pente du haut Atlas, au milieu de bois d'oliviers. Il vivait là, depuis trois ans, avec la princesse Stéphanie qui s'y ennuyait beaucoup, malgré la liberté dont elle jouissait, car elle y souffrait d'un manque complet des distractions nécessaires à son âge. Le prince avait cinquante ans, il aimait la chasse et les affaires et la laissait souvent seule.

C'était un homme aimable, aux qualités solides qui le faisaient aimer et estimer de tous, mais qui n'apportait pas dans l'intimité le charme d'un esprit original et ouvert. Il avait l'habitude, inoffensive d'ailleurs, de contredire sou-

vent, et celle de faire toujours répéter ce qu'on venait de lui dire.

Stéphanie était jeune, jolie, gracieuse. Son mariage avait été une chance inespérée pour elle, fille d'un officier sans fortune ; elle y avait consenti docilement quand sa mère le lui avait proposé. Elle était heureuse, sans doute ; le prince était bon, prêt à souscrire à toutes ses fantaisies, du reste raisonnables, et elle n'aurait pu se plaindre que de l'isolement et de l'inaction. C'est pourquoi elle avait demandé qu'on lui envoyât un peintre capable de s'intéresser avec elle aux paysages grandioses qu'elle avait sous les yeux et dont la reproduction la tentait.

Une seule de ses exigences avait paru exagérée au prince ; c'est lorsqu'elle avait demandé à conserver le secret de ses lettres et à garder la clé du meuble où elle les enfermait. Il s'y était soumis cependant d'assez bonne grâce et avait oublié cet incident.

Un matin, comme elle descendait pour déjeuner, en retard selon sa coutume, le prince lui tendit une lettre adressée à tous deux, et qu'il lui laissait la surprise d'ouvrir. Elle était du père Denis et annonçait la prochaine arrivée d'un jeune peintre hongrois de grand talent. Le

père avait appris par la marquise de Steine le désir de la princesse et s'excusait de la liberté qu'il prenait de leur adresser ce jeune homme, dont il vantait hautement les qualités morales en même temps que la valeur d'artiste.

— C'est aujourd'hui qu'il doit arriver, dit la princesse en vérifiant les dates. Je vais envoyer le landau à sa rencontre.

— Pourquoi le landau ? dit le prince par habitude de contradiction, il vaut mieux envoyer la charrette anglaise.

— Bien. Demain probablement arrivera Mlle Berthe Brête.

— Qui est Mlle Berthe Brête ?

— C'est la célèbre miniaturiste à propos de laquelle je vous ai montré une notice dans une revue anglaise.

— Je n'ai pas lu de revue anglaise, et pour cause.

— Je vous ai moi-même traduit l'article en question.

— Je ne m'en souviens pas.

— Cela n'a point d'importance.

— Pourquoi cela n'a-t-il point d'importance ? Tout en a une...

L'entrée d'un domestique dispensa la princesse de continuer la conversation. Le prince partait.

pour la pêche dans un lac situé à quelque distance, où abondaient de superbes poissons.

— J'espère, dit-il en la quittant, que les deux artistes seront à la hauteur de leur tâche.

— Et qu'ils seront intéressants, car la vie est un peu monotone ici !

Après le départ de son mari, la princesse alla se promener dans le parc. Elle s'y attarda longuement, cherchant les points de vue qu'elle désignerait à l'artiste. La route qui conduisait au château faisait de longs détours sur une grande pente couverte d'oliviers magnifiques. Le bruit d'une voiture parvint aux oreilles de la jeune femme, et, pensant que c'était la charrette qui ramenait du train le jeune peintre attendu, elle s'enfonça dans le bois pour ne pas se trouver sur son passage. Mais à peine avait-elle fait quelques pas dans un petit sentier qu'une voix inconnue, mais d'un timbre agréable, la fit se retourner.

— Pardon, Madame, voudriez-vous avoir l'obligeance de me dire si je suis bien sur la route qui mène au château du prince d'Altaine ?

Celui qui parlait ainsi était un homme d'une taille élevée, de tournure élégante, quoique vêtu d'un ample pardessus de voyage.

Il tenait son chapeau à la main et ses yeux rencontrèrent ceux de Stéphanie.

— Oui, Monsieur, cette route y conduit directement, et avec un peu d'hésitation elle ajouta : Seriez-vous M. Ludovic Zigan, dont le père Denis nous a annoncé l'arrivée pour aujourd'hui même, et que la voiture qui s'approche était allé chercher à la gare ?

— C'est bien moi, Madame. Je suis venu sur un mulet, et le conducteur m'ayant dit que le château était tout proche, je l'ai abandonné près d'ici.

Sur la demande de la princesse, le jeune peintre alla au-devant de la voiture, dans laquelle il plaça sa valise. Il se disposait à rester auprès d'elle ; mais, saisie d'un vague malaise, elle dit au cocher de conduire le voyageur au château et donna des instructions pour son installation dans les pièces voisines de l'atelier, qui depuis longtemps avait été préparé pour Endymion.

La princesse reprit sa promenade, toute pensive et vaguement troublée. Elle se dirigea vers un douar voisin, où elle savait être aimablement accueillie par les hôtes, dont elle admirait la beauté caractéristique. Elle se plut un long temps dans la société des femmes

arabes, qu'une grâce et une dignité toutes particulières embellissent quand elles appartiennent à une classe supérieure. Elle comprenait suffisamment leur langage pour être charmée des légendes merveilleuses que racontent les vieilles femmes, et elle but avec plaisir quelques tasses de petit-lait aigri, en mangeant du couscous habilement préparé.

Les ombres qui s'allongeaient l'avertirent enfin qu'il était temps de rentrer dans sa demeure. Le prince était revenu, enchanté de la capture de quelques beaux poissons qui promettaient un régal exquis. De plus, il avait conclu avec un caïd qui possédait des chevaux superbes l'achat d'un jeune couple de ses animaux. Il fit part de ces événements à la princesse et lui parla de son hôte.

— Je l'ai trouvé, dit-il, sur la terrasse. Il me plaît beaucoup; c'est un fort beau garçon, tout à fait gentleman. Malheureusement il n'aime pas la chasse ; mais je me propose de l'initier à ce noble exercice. En attendant, je l'ai prié de se considérer comme un membre de la famille.

— Je ne sais pourquoi, murmura la princesse, mais je préférerais qu'il ne fût pas venu !

— Que dites-vous, Stéphanie ?

Et comme elle se taisait et qu'il avait parfaitement entendu la remarque, il reprit :

— Ce n'était pas la peine alors de mettre vos amis en campagne pour vous trouver quelqu'un. Je pense qu'il n'en sera pas ainsi pour la miniaturiste que vous attendez aussi ?

— Non, dit-elle ; ce n'est pas la même chose. Et pensive, elle s'éloigna procéder à sa toilette pour l'heure du dîner.

Lorsqu'elle reparut, vêtue d'une simple robe de cachemire bleu pâle, un rang de perles au cou, elle trouva les deux hommes en grande conversation. Le prince, que hantait l'idée pieuse d'élever un sanctuaire en l'honneur de la Vierge Marie, s'il recevait quelque inspiration concernant un endroit propice, et dans l'espoir que le ciel exaucerait la réalisation de son ardent désir de voir naître enfin son fils et héritier, avait déjà fait part de son projet au jeune peintre. Celui-ci s'extasiait sur la beauté de ce coin d'Afrique.

— C'est singulier, racontait-il, il y a quelques mois j'ai rêvé que je me trouvais dans un magnifique bois d'oliviers, tel que je n'en avais jamais vu de pareil. Et je reconnais à présent que c'est celui-là même qui entoure votre

château. Quelque partie de mon être sans doute s'était extériorisée et était venue ici.

— Que pensez-vous de cela, Stéphanie ? s'écria le prince. Moi, reprit-il, je suis un homme terre à terre et je ne comprends pas grand'chose à toute cette littérature à la mode qui parle d'apparitions, de matérialisations, de télépathie, de la voyance, l'audience, etc. Mais la princesse raffole du merveilleux et elle s'est fait enseigner l'arabe par un taleb, afin de pouvoir écouter les légendes des indigènes et connaître leurs charmes et leurs incantations.

— Mme la princesse n'est pas seule à s'intéresser à de pareils sujets, que je range parmi les plus passionnants.

Le prince se mit à rire : — Ah ! si vous êtes en mesure de nous raconter des histoires de revenants, vous êtes sur le chemin de la faveur. Voilà qui vous distraira quelque peu de l'ennui que parfois vous ressentez, n'est-ce pas, Stéphanie ?

A sa grande surprise, la jeune femme répondit froidement : — J'aime, il est vrai, écouter les étranges histoires que racontent les femmes dans les douars, mais je ne me soucie guère des prétendus phénomènes psychiques connus par les Européens, lesquels ne sont souvent que

fort banaux et peu originaux. D'ailleurs M. Zigan aura trop à s'occuper à découvrir les merveilles de notre pays, à les reproduire, pour songer à ces petites choses.

La conversation, dont le prince seul faisait à peu près les frais, aborda d'autres sujets. Aussitôt le dîner terminé, Ludovic demanda la permission de se retirer. Il fit à la princesse un salut profond, mais glacé ; le prince lui tendit la main.

— Quand il eut disparu : — Vous avez été peu aimable pour notre hôte, dit-il, vous d'ordinaire si accueillante pour tous.

— Je ne peux être que naturelle. Je vous l'ai dit, je regrette sa venue.

— Il m'a dit vous avoir rencontrée dans le bois. Vous aurait-il offensée ?

— Il ne m'a pas offensée, dit-elle en se levant. Allons, si vous le voulez bien, faire une partie de billard.

— Je croyais que vous détestiez le billard.

— A l'ordinaire, oui, mais on peut changer de goût, et il faut bien faire quelque chose, ajouta-t-elle impatientée.

CHAPITRE II

Le prince devait partir le lendemain de bonne heure pour se rendre chez le caïd avec lequel il venait de conclure l'achat des jeunes chevaux. Lorsqu'il fut prêt à monter à cheval pour cette course, il fut surpris de voir le palefrenier amener deux montures, dont l'une portait une selle d'amazone. Au même moment, Stéphanie le rejoignait, et sans explications, mettant son petit pied dans la main que tendait le domestique, sautait légèrement en selle.

— Je vous accompagne, dit-elle. La femme du caïd m'a engagée à aller la voir pour me montrer ses boucles d'oreilles en perles et ses belles chèvres blanches.

— Si vous m'aviez prévenu, je vous aurais fait préparer une monture plus confortable. Une selle espagnole sur le dos d'un âne ou d'un mulet vous aurait été plus agréable, car la course est longue et le chemin ressemble à un escalier rocheux.

— Peu importe, je suis assez bonne amazone. D'ailleurs, ajouta-t-elle vivement en se retournant vers lui, je suis lasse, voyez-vous, de rester sans vous dans ce sombre château.

L'expression de son visage, en prononçant ces paroles, était si profondément bouleversée que le prince en fut ému et ne répliqua pas. Il devint songeur, mais bientôt, la pensée dominante de sa vie lui faisant entrevoir la réalisation d'un cher espoir, il pensa devoir attribuer le changement d'humeur de la princesse à quelque heureux événement, et il sourit.

*
* *

Ce matin-là, Ludovic Zigan avait pris possession de l'atelier qu'on lui avait destiné, il préparait ses toiles et disposait des tentures en vue du portrait du prince qu'il devait commencer, le lendemain. Il entendit la porte s'ouvrir, et, surpris, sachant qu'il n'y avait personne au château, vit entrer une jeune fille vêtue d'une longue blouse d'artiste. Sans être régulièrement belle, elle était vraiment jolie ; ses grands yeux foncés éclairaient un visage charmant qu'encadraient des boucles flottantes d'une chevelure brune et coupée court. Elle avait l'allure à la fois gracieuse et décidée. Ce

fut elle qui la première prit la parole et, s'excusant : — Je ne croyais pas, dit-elle, trouver quelqu'un ici. Je viens d'arriver et je me rends compte des lieux en attendant de faire la connaissance des maîtres de la maison qui sont absents. Sans doute, Monsieur, vous êtes le peintre Ludovic Zigan, dont l'homme qui m'a conduite au château m'a parlé ?

Le peintre s'inclina en signe d'assentiment.

— Je suis, continua-t-elle, Berthe Brête, et je m'occupe de miniatures.

— Votre nom m'est connu, Mademoiselle, ainsi que votre talent, et je suis heureux de faire votre connaissance.

— Voilà, dit-elle, avisant une toile sur laquelle se détachait une tête inachevée, qui est l'œuvre d'un maître, et je suis surprise de n'avoir pas encore entendu parler de vous, en voyant une œuvre comme celle-ci, vraiment admirable. Où avez-vous pris un pareil modèle ?

— Au pays des rêves, répondit-il d'une voix troublée. C'est pourquoi je l'appelle « la Voyante » (c'était la figure d'Alyne).

Berthe Brête quitta l'atelier pour continuer sa promenade, et comme elle aimait beaucoup les bêtes, elle se dirigea tout naturellement vers les écuries, dont elle passa l'inspection, flattant

tour à tour chacun des beaux animaux qu'elle voyait.

Elle aperçut dans une stalle tout à fait séparée des autres, un jeune alezan superbe qui lui parut attaché de très près à sa mangeoire. Le garçon d'écurie voulut la dissuader de s'approcher de cette jeune bête indomptée et méchante.

— Vous recevriez, lui dit-il, quelque coup de pied ou quelque coup de dent. Jasper ne peut souffrir personne, et le prince Albert, auquel il appartient, décidera, lors de son arrivée, ce que l'on doit en faire.

Il n'en fallait pas davantage pour décider l'intrépide jeune fille. Priant le domestique de s'éloigner et de ne point faire entendre sa voix, sûre qu'elle était d'amadouer le bel animal si elle parvenait à rencontrer son regard, elle longea le mur jusqu'à ce qu'elle se trouvât en face de lui et l'appela par son nom avec douceur. Celui-ci bondit, rua, et, pendant un moment, donna libre cours à sa colère ; mais Berthe l'appela de nouveau, lui parla doucement, lui offrit une belle pomme qu'elle avait ramassée dans le verger.

Le prisonnier, plus habitué aux bourrades de ses gardiens qu'aux flatteries, mit quelque temps à se décider, et, cependant, à la fin il prit con-

fiance, et après avoir mangé le fruit, se laissa caresser par la main de la jeune fille. Encouragée, celle-ci appela le gardien et lui demanda de seller l'animal pour qu'elle fît un essai. L'homme s'y refusa en déclarant que c'était risquer la vie et qu'il ne prendrait pas une telle responsabilité. Ses camarades furent de son avis ; mais Berthe ne se tint pas pour battue : elle alla elle-même chercher une selle et une bride, et avec une longue patience, parvint à les faire accepter à l'animal, sur lequel elle sauta légèrement.

A peine dehors, Jasper prit un galop fou, et Berthe, uniquement occupée à conserver son équilibre, ne chercha point à le maîtriser et le laissa courir à sa guise. Le pur-sang, qu'un long séjour en prison avait exaspéré, était ivre de vitesse et de grand air. Après une longue course dans le terrain, heureusement sans obstacles, formé par une ancienne route romaine, recouverte de gazon, qui s'étendait au loin, il se calma enfin, et peu à peu la jeune femme lui fit sentir sa direction. Elle le ramenait vers le château en traversant le bois d'oliviers, lorsque le bruit des sabots d'un cheval, dans un étroit sentier, fit de nouveau bondir et se cabrer l'alezan. Elle cria au cavalier qui la suivait de se détourner, et celui-ci, qui la voyait en péril,

se décidant à contre-cœur à lui obéir, elle se rendit maîtresse du cheval.

Ce cavalier n'était autre que le prince Albert qui venait d'arriver inopinément et, ayant vu passer l'animal emporté et celui qui le montait, qu'il prenait pour un jeune homme, s'était mis à la poursuite de ce téméraire.

Lorsqu'il vit le fougueux animal décidément calmé, il revint l'aborder en face en l'appelant par son nom. A cette voix connue, l'alezan dompté releva sa tête intelligente et fine et ne bougea plus. Le prince commença par féliciter le jeune cavalier, dont il admirait le courage. Berthe l'interrompit brusquement :

— Je ne suis pas un garçon, et j'ai eu pitié de la réclusion de ce pauvre cheval, qu'il est honteux de tenir enchaîné comme on le fait !

— J'avais donné l'ordre qu'il fût laissé en liberté, répondit Albert, et je suis fort mécontent de la façon dont il a été traité. Mais m'expliquerez-vous, Mademoiselle, comment je vous trouve en train de faire cette promenade dangereuse ? Je n'avais pas l'honneur de vous connaître.

— Je suis au château depuis ce matin seulement. J'y suis venue sur la demande de la prin-

cesse Stéphanie qui m'a priée de faire quelques miniatures.

— Je suis enchanté de cet événement, déclara Albert, heureux de rencontrer dans la jeune artiste une camarade aussi simple et aussi courageuse.

La connaissance était faite. Les jeunes gens cheminèrent ensemble en causant. Berthe parla du peintre Ludovic Zigan, qu'Albert ne connaissait pas encore, et déplora qu'il eût laissé pousser de si longs cheveux et une si grande moustache qui déparaient totalement sa superbe tête de statue antique. Albert lui demanda si elle avait entendu parler de l'apparition, et sur sa réponse négative lui lut un entrefilet de journal ainsi conçu :

« Signalons à ceux de nos lecteurs que le fait intéresse le bruit qu'une apparition de la Vierge Marie se serait produite cette nuit, vers dix heures du soir, au-dessus du bois d'oliviers dépendant des domaines du prince d'Altaine, situés sur les pentes du haut Atlas. Elle était vêtue d'une longue robe blanche, retenue par une ceinture bleue. Nous donnons, bien entendu, cette nouvelle, sous les plus expresses réserves. »

Les jeunes gens arrivaient près du château. Berthe s'avança la première. Maîtres et domes-

tiques, rassemblés sur la terrasse, commentaient sa témérité et en redoutaient les conséquences. Elle amena sa monture jusque devant les marches du perron où se tenaient le prince et la princesse, et les saluant gracieusement, sauta lestement à terre. Le prince se portait vivement à sa rencontre pour la féliciter de son courage, et la princesse, émue, l'accueillait avec une vive sympathie.

Le prince Albert fut également reçu avec joie. On se sépara bientôt, car l'heure du dîner était proche. Stéphanie offrit à Berthe les services de sa femme de chambre ; mais celle-ci les refusa, demandant la permission de ne point paraître au dîner, car ses habitudes de travail et de simplicité ne lui avaient point laissé le temps de s'occuper de toilettes et de soins de coquetterie. La princesse y consentit à regret, mais elle n'osait prendre sur elle d'enfreindre les règles de l'étiquette que son mari avait imposées et auxquelles il tenait beaucoup. Lui-même, quoique conquis par la grâce et l'originalité de la jeune miniaturiste, ne le proposa point. Il fut donc convenu que Berthe serait servie avec le peintre dans une salle à part. Albert demanda aussitôt la permission de se joindre à eux, prétextant qu'il n'avait pas eu le temps encore de défaire

ses malles et qu'il était un peu fatigué du voyage.

Le prince et la princesse se trouvèrent donc seuls en présence, comme à l'ordinaire. Celui-là, qui prévoyait en la venue de ses nouveaux hôtes, quelques compagnons de plaisir ou de sport, demanda à la jeune femme si le peintre jouait au billard.

— Comment le saurais-je ? répondit-elle ; je m'inquiète peu de ses faits et gestes. Et pour changer la conversation, elle raconta à son mari la surprise qu'elle avait eue la veille au soir de voir une lumière étrange au-dessus du bois d'oliviers.

— Quelle lumière ? questionna le prince intéressé.

— On aurait dit un nuage ovale, légèrement phosphorescent. Et pourtant il n'y avait aucun nuage au ciel. La lune et les étoiles brillaient d'un vif éclat, et, malgré cela, la lueur phosphorescente était visible.

— Ce que vous dites, ma chère amie, ne tient pas debout ! Voyons, si l'endroit de notre prochaine fondation devait être indiqué par une apparition, ce n'est pas aux yeux de profanes tels que vous ou moi, mais à ceux plutôt de quelque saint religieux qu'elle se ferait voir tout d'abord.

Puis apercevant un porte-carte et une coupure de journal sur la table, il ajouta :

— Comme cet Albert est négligent. Il laisse traîner ses affaires partout.

— Peut-être la coupure est-elle intéressante, dit la princesse d'un air ennuyé. Et, s'approchant de la fenêtre, elle la parcourut à la clarté indécise du jour tombant. Puis, la tendant à son mari : — C'est vraiment bien étrange, murmura-t-elle.

— Les articles de journaux ne me persuadent pas plus que les récits fantastiques de votre imagination, grommela le prince avec son habituel esprit de contradiction, tout en s'emparant de la découpure en question.

— Tiens, tiens, murmura-t-il après avoir lu, je veillerai...

* * *

Le lendemain au soir tous se trouvaient réunis autour de la table de billard. Berthe jouait bien, et le prince se montrait enchanté.

— La plupart des femmes ne savent que frapper les billes les unes contre les autres, sans la moindre méthode, dit-il. Vous, Mademoiselle, vous êtes une magnifique exception à la règle.

— C'est fort naturel, répliqua Berthe. Je suis membre d'un cercle pour lequel j'ai gagné la coupe. Aussi suis-je prête à accepter n'importe quel défi.

L'un après l'autre, le prince Albert et un ami de la famille acceptèrent le défi lancé par la jeune fille. Tous furent aisément vaincus. Seul Albert se maintint pendant assez longtemps, mais dut finalement s'avouer vaincu.

— Tous mes compliments, dit-il, en serrant la main de sa jolie adversaire. Vous êtes le champion de la soirée.

— Pas encore, répondit Berthe. Il y a un absent.

— Qui donc ?

— L'artiste au profil grec entouré de longs cheveux dont je vous ai parlé, Ludovic Zigan.

— C'est vrai. J'avais oublié sa présence au château. Je vais le chercher.

Il revint au bout de dix minutes, suivi de Ludovic : — Voici le dernier de vos adversaires, Mademoiselle, dit-il en s'adressant à Berthe. Il ne se trouvait pas chez lui lorsque je m'y rendis ; j'ai dû aller le chercher dans le bosquet d'oliviers d'où il contemplait la lune.

— Enfin, vous l'avez rencontré, dit le prince, c'est l'essentiel, et s'adressant à Berthe :

— Allons, ne l'épargnez pas, Mademoiselle, à son tour d'être battu, lui aussi.

Berthe jeta un rapide coup d'œil sur le nouvel arrivant et se mit à jouer un jeu net, vigoureux, marquant un nombre de points supérieur à celui qu'elle avait réalisé précédemment.

A la fin de cette première partie, pourtant, Ludovic marquait un nombre de points légèrement supérieur à Berthe. La seconde partie lui conservait sa position avantageuse.

— Jamais je n'ai vu une jeune fille jouer aussi serré, s'exclama le prince; nous voici à la partie finale, c'est tout à fait intéressant !

— Comment donc ! Mais je parie tout contre un pour M^lle^ Berthe, s'écria Albert avec enthousiasme.

— Alors il faut que je soutienne Ludovic, répliqua le prince.

Berthe reprit son jeu, plus correct, plus serré encore qu'auparavant. Les billes semblaient se caser d'elles-mêmes à leur place, et bientôt elle avait dépassé de beaucoup son adversaire.

— Vous avez perdu, mon ami, dit le prince à Ludovic avec bonhomie. Je ne regrette pas l'enjeu, car c'est un véritable plaisir de voir une jeune fille aussi habile au jeu de billard.

— J'ai fait de mon mieux, dit Berthe simplement, en remettant la jaquette de velours qu'elle avait enlevée. C'est la partie décisive, et je désire beaucoup l'emporter quoiqu'il n'y ait aucune coupe à gagner ou à perdre.

Ludovic, sur ces entrefaites, avait commencé à jouer. Calculant chacun de ses mouvements, ne se risquant qu'à bon escient, il ne détournait pas les yeux du tapis vert et des boules d'ivoire qui paraissaient aller et venir frapper les bandes et rebondir d'après sa volonté !

Tous les yeux étaient fixés sur lui. Un profond silence régnait dans la grande salle, interrompu seulement par le bruit sec des billes se choquant l'une contre l'autre. Il y avait dans le jeu de Ludovic une mesure si exacte, un coup d'œil si précis, un si parfait contrôle de ses muscles et de ses nerfs, que tous les assistants en restaient comme figés d'admiration. Emue, enthousiasmée, non sans une petite pointe d'envie, Berthe se retenait à grand'peine d'applaudir. Finalement il amena deux billes à côté l'une de l'autre et les maintint adroitement dans cette position.

— Ce n'est pas de jeu, chuchota Albert à Berthe ; il pourrait de cette façon continuer à marquer des points jusqu'à minuit. Mais

Berthe mit son doigt sur ses lèvres en signe de silence et continua à observer. Alors, d'un coup sec le joueur frappa adroitement les deux billes avec la troisième et les éparpilla de long en large. Il les rassembla de nouveau et les dispersa encore, répétant ce jeu plusieurs fois, comme s'il avait eu le billard sous son contrôle.

— C'est fort joli, tout cela, dit l'aumônier, mais ce n'est pas vraiment lutter.

— Peut être ne désire-t-il pas lutter avec une jeune fille, répondit Albert.

— Je ne suis pas seulement une jeune fille, dit Berthe très doucement ; je suis aussi Berthe Brête, du collège...

Le choc des billes fit taire de nouveau les assistants. Ludovic jouait maintenant avec une habileté consommée. Chaque coup marquait un point. Il ne tarda pas à gagner cette dernière partie, et Berthe fut la première à applaudir à sa propre défaite :

— Je n'ai jamais vu pareil jeu, dit-elle à Ludovic en lui tendant la main à travers la table verte. Enseignez-le-moi, je vous prie, et je serai à même de lancer un défi à tous les grands cercles. Ce sera une nouvelle preuve de la puissance de la femme ; j'aiderai ainsi mes sœurs à réclamer leurs droits.

— Votre droit est d'être aimée et protégée, dit Albert doucement en la regardant.

— Oui, à la façon de Jasper, n'est-ce pas ? répliqua-t-elle, avec un sourire moqueur.

Quant à Ludovic, il se prêtait avec indifférence aux félicitations et aux poignées de mains.

— Initiez-moi donc aux finesses de votre jeu, lui dit Albert en plaisantant Je serais heureux de l'enseigner à M^lle^ Berthe.

— J'ai perdu l'habitude du jeu, répondit Ludovic, mais je m'y remettrai bientôt et me ferai alors un plaisir de vous en démontrer la théorie.

— Et pourquoi la théorie seulement ? pourquoi pas la pratique ?

— Parce que les billes étant de matière animale sont réceptives à la force animale et y répondent. Ainsi se meuvent-elles sous certaines conditions selon ma volonté.

Puis, sous prétexte d'un travail à terminer, il s'excusa auprès du prince et disparut.

— C'est sans doute son tableau *la Voyante* qui le réclame, dit Berthe. Je n'ai jamais vu une figure aussi spirituellement et intellectuellement belle. D'après l'artiste, il en verrait le modèle dans ses rêves...

Ici la causerie fut brusquement interrompue

par la princesse, qui entrait en coup de vent en s'écriant : — Mon Dieu, le nuage est de nouveau visible ! ...

— Mais vous êtes toute pâle, lui dit Albert ; on dirait que vous venez de rencontrer un revenant. Qu'y a-t-il donc?

— Il y a que le nuage lumineux que j'aperçus il y a deux nuits a reparu, mais plus clairement, et je crois avoir vu une forme humaine à l'intérieur.

— Quelle absurdité ! dit le prince. Ne vous ai-je pas dit, et je tiens à le répéter devant notre bon et digne aumônier, que si la sainte Vierge condescendait à nous indiquer elle-même un emplacement pour célébrer son culte, elle le ferait sans aucun doute par l'intermédiaire de quelque saint religieux ou tout au moins de quelque croyant dévot.

— A quoi bon discuter, dit Albert ; allons voir ce qu'il en est.

Ils se dirigèrent tous vers le bosquet d'oliviers qu'éclairait un superbe clair de lune, tandis que, colportée de bouche en bouche, l'étrange nouvelle ne tarda pas à passer du salon des maîtres à l'office ; de là aux écuries où se tenaient quelques Arabes qui la rapportèrent à leur douar, de sorte qu'en peu de temps un nombre considé-

rable de curieux était rassemblé autour de la clairière.

Tous purent voir alors, suspendue plutôt que flottant dans le ciel sans nuage, une forme fluidique, ovale, se tenant droite et immobile. Tandis qu'appuyée contre le tronc d'un olivier, Berthe réfléchissait à ce phénomène, essayant d'en trouver l'explication scientifique, quelque chose d'humide et de froid effleura sa main. Abaissant vivement son regard, elle aperçut un beau chien au poil fauve dont la compagne était couchée à quelques pas en arrière.

— Oh ! le beau chien, fit Berthe en caressant doucement sa belle tête aux yeux intelligents. Est-il à vous ? continua-t-elle en s'adressant à Albert.

— Non, répondit celui-ci ; je n'ai jamais vu ce chien jusqu'ici. Peut-être appartient-il au contre-maître qui étudie le plan général des constructions projetées. Mon oncle m'a envoyé il y a quelques jours à sa maison arabe située au milieu des tentes préparées pour les ouvriers. J'eus la bonne fortune d'apercevoir sa femme, qui est d'une rare beauté.

— Regardez, s'écria la princesse : voici la forme d'une femme dans le nuage !

Un frisson d'émotion passa sur les specta-

teurs. Puis, visible pour tous, se dessina lentement le contour un peu vague d'une forme féminine. Tandis que tous regardaient, ahuris, ce phénomène inexplicable, le silence fut rompu subitement par l'aboiement bruyant de plusieurs chiens.

Une forte voix d'homme, venant de la maison arabe, lui imposa aussitôt silence : — César, Césarine, couchez ! et, peu d'instants après, un homme et une femme sortirent de la cour intérieure et se dirigèrent vers l'olivier gigantesque au tronc creux, devant lequel les deux chiens se tenaient en arrêt.

— Voyez, dit Alyne à son compagnon, la forme visible dans le nuage est absolument identique à celle que je vis dans le globe de cristal la nuit où M. Franklin vint pour voir vos découvertes.

Léon leva les yeux et poussa un cri de surprise : dans la forme aux légers contours il avait reconnu Somia.

— Appelez les chiens, fit entendre une voix d'homme parlant du creux de l'arbre.

Dociles à la parole de leur maître, les chiens se retirèrent en grondant. Alors du creux de l'arbre apparut Ludovic. Il n'était pas un inconnu pour Léon. Les jeunes gens avaient eu

la veille une longue et intéressante conversation au sujet de l'édifice à construire. Ludovic avait montré à Léon les plans qu'à la demande du prince il avait préparés. Ils se saluèrent donc courtoisement et Léon ajouta :

— Je regrette beaucoup que mes chiens vous aient dérangé, Monsieur.

— Cela n'a aucune importance, répliqua Ludovic. Je m'étais retiré dans le creux de l'arbre parce que de ce coin obscur j'étais mieux à même d'observer cet étrange et mystérieux phénomène.

Comme Ludovic s'éloignait, ses yeux croisèrent ceux d'Alyne.

— Voilà le visage qui me surveille dans mes rêves, se dit-il : c'est « la Voyante »...

Alyne, de son côté, avait saisi le bras de Léon.

— Avez-vous vu ? avez-vous vu ? questionna-t-elle tout émue.

— Vu quoi, ma chérie ?

— La bague ! la bague d'opale à l'œil-de-chat que j'ai vue dans mon sommeil ! Je l'ai reconnue au doigt de l'homme découvert dans le creux de l'arbre par nos chiens !

— Curieuse coïncidence, pensa Léon. Cette bague était la seule manquante parmi les bijoux de famille dont Martza a pris la garde lorsque

Somia tomba dans cet état de mort vivante. Mais tout haut il répondit à Alyne :

— Peut-être n'y a-t-il en ceci qu'une simple ressemblance. Ludovic Zigan est un artiste qui séjourne en ce moment au château.

— Non, non, répliqua Alyne avec animation ; ce n'est pas seulement la bague, c'est aussi sa main, c'est son aura qui sont les mêmes que dans mon rêve.

Léon demeura pensif et silencieux pendant un moment. Puis, passant son bras sous celui d'Alyne :

— Venez, lui dit-il. La forme du nuage s'évanouit et les spectateurs s'en retournent chez eux. Faisons-en autant. Le mystère reste impénétrable pour le moment. Nous le dévoilerons ensemble par la suite.

Mais Léon ne put fermer les yeux de toute la nuit, obsédé qu'il était par une unique pensée.

— Comment se fait-il que la forme de ma patiente apparaisse dans le nuage ? Qui est ce Ludovic Zigan et pourquoi sa main et sa bague sont-elles visibles pour une voyante ?

Mais à ces questions obsédantes il ne trouvait aucune réponse, et sa mentalité restait inquiète.

CHAPITRE III

Nul sujet, pas même celui, pourtant bien passionnant, des questions financières n'a le don d'émouvoir aussi puissamment les foules que celui des phénomènes désignés comme « surnaturels », c'est-à-dire se produisant dans des conditions ignorées de ceux qui les perçoivent. C'est ce qui se passa au sujet de « l'apparition ».

Les journaux du pays, puis ceux du monde entier rapportèrent le phénomène du bosquet des oliviers. Les mondes théologiques, psychologiques et scientifiques s'en émurent. Les visiteurs affluèrent. Et le prince ne se tenait pas d'aise. N'était-ce pas au-dessus de *son* bosquet d'oliviers que se produisait chaque soir l'apparition ? N'était-ce pas *son* église, *son* couvent dont l'élégante construction s'élevait rapidement sur le lieu consacré ? Et très naïvement il arrivait à dire en toute sincérité non seulement « *mon* bosquet d'oliviers, *mes* constructions », mais encore « *mon* apparition ».

Parmi les hôtes de distinction reçus au château se trouvait un évêque, délégué de Rome pour confirmer l'apparition de la Vierge Marie, et le père Denis qui pour la première fois depuis bien des années et par permission spéciale avait quitté le couvent dont il était le supérieur pour constater de ses propres yeux le miracle de l'immaculée Reine des cieux. Ludovic et lui se rencontrèrent comme de parfaits étrangers.

Peu après l'arrivée de ces deux ecclésiastiques de marque, la princesse Stéphanie, qu'impressionnait profondément l'apparition du bosquet, eut un rêve étrange. Elle venait de se mettre au lit lorsqu'il lui sembla voir entrer dans sa chambre un homme ressemblant en tous points à Ludovic, sauf qu'il ne portait point de barbe et avait les cheveux courts. Il lui parut aussi plus grand et plus vaporeux qu'en réalité, et était revêtu du froc du religieux.

Tandis que la princesse le regardait, plongée dans une sorte de torpeur voisine de l'indifférence, elle ne distinguait que les traits du visage, les mains et les pieds de l'apparition. A la place du corps elle ne percevait qu'une brume rougeâtre demi lumineuse, voilant complètement la forme. De plus, elle devenait consciente de l'influence exercée sur sa propre

aura, par l'aura composée d'une foule surexcitée et impressionnée comme elle l'était elle-même chaque soir par la miraculeuse apparition.

Lentement la forme s'approcha, pénétra dans cette aura et devint de plus en plus dense. Se penchant ensuite sur Stéphanie, elle lui serra la main, et la jeune femme s'aperçut que cette main qui serrait la sienne portait au troisième doigt une bague d'opale avec un œil-de-chat.

Puis toujours dans le même état de torpeur pareil à celui qu'aurait produit un narcotique, elle sentit les deux bras de la forme serrés autour d'elle et le souffle de sa bouche sur ses lèvres.

Sa torpeur devint alors plus profonde et elle perdit connaissance.

Lorsque la princesse descendit le lendemain matin, tous remarquèrent l'expression de douce sérénité répandue sur son visage.

— Vous êtes charmante ce matin, Stéphanie, s'exclama le prince en s'approchant de sa femme et en l'embrassant sur les deux joues. C'est ainsi que j'aurais voulu avoir votre portrait. Pourquoi ne poseriez-vous pas devant Ludovic ?

Puis s'adressant à Albert :

M. Zigan est vraiment un grand artiste. Avez-vous vu mon portrait en Nemrod ? Je ne me serais jamais douté que le costume de chasseur m'allait si bien. Si vous consentiez à poser en Circé, Stéphanie, vous seriez à ravir.

— Je n'y vois aucun inconvénient, répondit la princesse. M. Zigan peut se mettre à l'œuvre tout de suite.

— Voilà qui est parfait, s'écria le prince Albert, faites moi le plaisir de dénicher Zigan et demandez-lui son heure pour la première pose.

D'autres invités entrèrent en ce moment, et la conversation ne tarda pas à rouler sur le sujet qui passionnait toutes les opinions : la fameuse apparition. Les deux ecclésiastiques déclarèrent leur conviction que la forme esquissée lumineusement dans le nuage n'était autre que la Vierge Marie ; quelques savants, au contraire, affirmèrent qu'il n'y avait jamais eu d'apparition, que le phénomène observé n'était que l'effet d'une suggestion exercée sur les mentalités des personnes réunies en un même endroit.

D'autres, moins matérialistes, expliquaient que quelle que fût la cause donnant l'impression initiale d'une soi-disant apparition, cette impression n'était maintenant que l'effet de la pensée

collective concentrée sur un même sujet, revêtue et manifestée dans l'aura de l'assemblée ainsi impressionnée. Et ils donnaient comme preuve de ce qu'ils avançaient, qu'à mesure que croissaient le nombre et l'enthousiasme des spectateurs, la forme observée dans le nuage devenait de plus en plus nette.

Un docteur célèbre par ses travaux de physiologie déclara qu'une apparition dans le sens attaché à ce mot ne pouvait pas exister, l'homme n'étant qu'une machine qui reçoit de l'énergie de la nature ambiante, énergie qui constitue sa force vitale ; que lorsque, par un concours de circonstances, la force vitale n'est plus reçue par cette machine qui est l'homme, il ne reste qu'un cadavre...

Un philosophe exprima l'avis que le phénomène pourrait être dû à l'extériorisation du degré nerveux de quelque sensitive en transe, extériorisation vêtue et manifestée par la matière atomique dans l'aura des spectateurs assemblés.

Un positiviste enfin déclara que cette prétendue merveille était tout simplement un nuage qui, sous certaines conditions absolument naturelles quoique inconnues, devenait visible à un moment donné.

Tandis qu'ils discutaient ainsi, Albert revint

disant qu'il avait trouvé Ludovic couché et se plaignant d'une prostration générale.

Il se déclarait incapable de se lever et encore moins de se mettre au travail.

— Mais je vais aller voir le malade, s'écria le grand docteur, un tonique le remettra promptement sur pied.

— J'en doute, répondit Albert. Notre médecin l'a déjà vu, paraît-il. Il attribue cette défaillance non pas à une fatigue physique, mais à un épuisement nerveux. Il a recommandé de ne le déranger sous aucun prétexte, afin de laisser agir le calmant qu'il lui a administré.

— Je sais ce qui l'a bouleversé, dit Berthe qui entrait en ce moment. Pour mieux voir l'apparition il était descendu dans le tronc creux d'un olivier où César et Césarine l'ont dépisté.

— César et Césarine ? interrogea le prince. Je n'ai jamais entendu parler d'eux.

— Ce sont tout simplement deux superbes chiens qui appartiennent au contre-maître des travaux. J'ai fait leur connaissance cette nuit dans le bosquet.

— Peut-être M. Zigan souffre-t-il moralement, prononça le père Denis d'un air onctueux. Si cela était, un remède spirituel plutôt qu'un

remède physique et matériel lui rendrait le calme, et se tournant vers le prince :

— Si vous voulez bien m'y autoriser, je serais heureux d'offrir mes services au malade.

— Mais certainement, certainement, s'exclama le prince, heureux de voir le saint homme s'intéresser à son protégé.

Ni Ludovic ni le père Denis ne reparurent de la journée. Le soir, les spectateurs attendirent vainement sous les majestueux oliviers, interrogeant les cieux parsemés d'étoiles. Aucune apparition ne s'y fit voir.

Le lendemain, par contre, tandis que la foule attendait frémissante et anxieuse l'apparition espérée, le nuage phosphorescent se forma subitement, laissant voir en s'entr'ouvrant la forme d'une femme vêtue de blanc, la taille ceinte d'une large écharpe bleue. Ses longs cheveux dénoués flottaient sur sa robe blanche et l'enveloppaient comme d'un manteau. Ses yeux étaient fermés, ses mains croisées sur la poitrine, et tellement navrante était l'expression de douleur et d'angoisse empreinte sur son pâle visage que les assistants se sentirent émus d'une immense pitié.

Tous eurent le même cri : — C'est Notre-Dame des Sept Douleurs ! C'est la Reine des Martyrs ! C'est la Mère du Crucifié !

A ce moment apparut le père Denis, son rosaire à la main.

— Mes enfants, dit-il, exprimons notre adoration et notre reconnaissance en chantant les litanies de la sainte Vierge.

Et d'une claire voix de baryton il entonna le *Kyrie eleison*, puis les stances des litanies, auxquelles la foule agenouillée répondit d'une seule voix : *Ora pro nobis.*

Un groupe de chantres vint se joindre aux fidèles, sous les grands oliviers, et aussitôt la litanie achevée, un chœur d'une grande beauté s'éleva dans le silence de la nuit.

Le *Kyrie eleison*, qu'immortalisa un maître, empruntait un caractère plus grandiose encore à la scène mystérieuse qui l'accompagnait, et lorsqu'au moment où expirait la dernière note, le gazouillis doux et mélodieux d'un rossignol se fit entendre, la forme lumineuse sembla tressaillir d'émotion. Les mains croisées sur sa poitrine se détendirent, et comme dans un geste bénisseur ou suppliant elle les tendit vers la foule, douloureusement.

La vapeur argentine qui voilait légèrement son visage disparut et à cet instant Léon reconnut distinctement le visage de Somia, le regard angoissé de ses yeux suppliants fixé sur lui.

De jour en jour l'affluence des visiteurs augmentait vers le lieu auquel les journaux catholiques avaient déjà donné le nom de « Bosquet de la sainte Vision ». Le prince, enchanté de la célébrité faite à son nom et à sa propriété, n'épargna aucune peine, aucune dépense, pour rendre le pèlerinage aussi attrayant que possible. Il se décida même, sur l'avis des deux ecclésiastiques et du prince Albert, à faire construire un chemin de fer à voie étroite, reliant le bosquet sacré à la plus prochaine station de chemin de fer.

Un soir que Léon et Alyne se trouvaient, selon leur habitude, auprès du grand olivier dans le tronc creux duquel Ludovic avait été découvert par les deux chiens du contre-maître, une main se posa familièrement sur l'épaule de celui-ci.

Se retournant vivement, il rencontra le regard affectueux d'Antoine Lebrun.

— Que je suis heureux de vous rencontrer, mon ami, s'écria-t-il joyeusement. Arrivé un des premiers envoyés par la compagnie de chemins de fer pour la construction de la nouvelle voie, je n'ai pas eu encore le temps de venir contempler cette merveilleuse farce ou, si vous préférez, cette mystification...

— Enchanté de vous revoir, répliqua Léon

en serrant la main que lui tendait Antoine. Mais quant à ce que vous appelez une farce, je ne vois pas trop comment un phénomène qui est visible chaque nuit pour des centaines de personnes pourrait être rangé dans cette catégorie... Regardez et observez soigneusement, vous jugerez par vous-même.

— Ce n'est peut-être pas une farce, je le veux bien, mais il n'y a pas davantage d'apparition, croyez-moi. Il doit y avoir là-dessous quelque illusion d'optique, une image réfléchie dans un miroir, par exemple, et projetée sur une masse fluidique imitant un nuage. Tout cela se découvrira tôt ou tard.

En attendant, l'attente du phénomène me vaut le plaisir de vous rencontrer. Je n'avais pas réussi à me procurer votre adresse, ce dont j'avais le plus grand désir, car il me tardait de vous annoncer mon mariage.

Et le jeune homme continua à mettre son ami au courant du changement survenu dans sa vie, changement qui lui avait apporté la paix et le bonheur.

Le jour suivant, tandis que Léon surveillait les travaux des ouvriers, une femme s'approcha furtivement :

— Pourrais-je vous entretenir quelques instants

sans témoins, Monsieur le Duc ? interrogea-t-elle anxieusement.

Surpris de s'entendre interpellé ainsi, Léon se retourna et ne fut pas peu étonné de reconnaître Aurélie, la femme de chambre de Somia.

— Vous avez donc quitté votre place ? lui demanda-t-il.

— Oui, Monsieur le Duc ; ma pauvre maîtresse est tombée dans un état qui m'est par trop pénible à soigner. C'est une morte vivante, qui n'a plus besoin de mes services malheureusement.

— Et vous avez maintenant épousé Antoine ?

— Oui, Monsieur le Duc, et si Monsieur le Duc veut me permettre de le lui dire : Ce que j'aime surtout en Antoine, c'est qu'il ne croit ni à Dieu, ni à diable. Il n'a peur de rien. Alors je me suis attachée à lui. Cela vaut mieux, ajouta-t-elle en baissant la voix, que les pompiers, les militaires et les agents de police !...

Léon écoutait en souriant les confidences de la femme de chambre. Puis se dirigeant vers le tronc creux de l'olivier géant :

— Là, dit-il, nous pourrons causer sans être dérangés.

Dès qu'ils furent installés dans l'intérieur de l'arbre, de la grandeur d'une petite chambre,

Aurélie se baissa, et ramassant par terre un gant de peau, elle le tendit à Léon.

Celui-ci le prit machinalement et le mit dans sa poche.

— C'est un gant d'homme, dit la rusée commère. Mais il n'est pas plus grand que celui d'une femme...

— Cela n'a pas d'importance, répondit Léon froidement.

— Ne perdons pas de temps, dites-moi ce que vous désiriez m'apprendre.

Alors, avec une grande volubilité, la femme de chambre expliqua à Léon que pendant son séjour au château elle avait eu l'occasion de visiter la galerie des tableaux, ainsi que les miniatures contenues dans l'atelier de la miniaturiste, Mlle Brête, et que parmi ces dernières elle avait reconnu avec stupéfaction le portrait du jeune religieux qui était demeuré seul avec sa maîtresse après le départ du curé.

— Oui, Monsieur le Duc, resté seul avec la princesse Somia pendant des heures, il la laissait dans un tel état d'agitation qu'elle ne voulut même pas descendre pour dîner et qu'elle me congédia pour la nuit en me disant qu'elle n'avait pas besoin de mes services. Depuis ce jour elle ne se remit plus. Elle continua à lan-

guir comme si elle avait reçu une grande secousse.

— Vous auriez dû me mettre au courant !

— Monsieur le Duc n'y pense pas ! Je n'aurais jamais osé trahir un religieux ! J'aurais cru offenser Dieu. A présent que je n'ai plus de fausses croyances, je dis la simple vérité. Mais ce n'est pas tout : lorsque je revins avec l'automobile, nous rencontrâmes cet homme vêtu en batelier ou en pêcheur. Je le reconnaîtrai partout... Mais je ne fis semblant de rien. Je dis seulement à haute voix à mes compagnes : Comme la miniature du jeune moine est belle, — quelle tête admirable ! La miniature est à peine séchée, ce doit donc être un des hôtes du château venu pour observer le phénomène de l'apparition.

— Pas du tout, me répondit-on, le portrait est celui de M. Zigan, l'artiste peintre. Seulement, M^lle^ Brête a préféré le faire poser en habit de religieux, sans ses longs cheveux ni sa belle barbe.

Léon tressaillit, mais affectant un air d'indifférence :

— Pourriez-vous me montrer cette miniature ?

— Non, dit Aurélie, pas la miniature même,

mais une ébauche que j'en ai trouvée dans l'atelier où M. Zigan était en train de faire le portrait de la princesse Stéphanie. La voici ; j'ai pensé qu'elle pourrait vous être utile.

Et, retirant de sa poche un carnet, elle tendit à Léon la miniature du frère Anselme.

— C'est bien, dit celui-ci, vous avez fait votre devoir, et tout devoir mérite une récompense. Puis, lui remettant un billet de cent francs : — Vous ne m'avez pas trahi auprès d'Antoine, j'espère ?

— Oh, Monsieur le Duc ! aurais-je été pendant six ans une domestique de confiance si je n'étais pas capable de garder un secret ? Monsieur le Duc n'oubliera pas que je lui ai remis un gant ?

— Je comprends, dit Léon, en ajoutant cinq francs à la somme qu'il lui avait donnée ; voici pour le gant, quoique celui que vous avez ramassé n'aurait pu vous servir à rien.

Ils sortirent alors du creux de l'olivier, et Aurélie en se retirant murmura en se penchant vers Léon :

— J'ai observé que les mains de M. Zigan sont fines et délicates comme celles d'une femme. Peut-être est-ce lui qui a laissé ce gant dans le tronc de l'olivier ?...

***

Ce soir-là Léon et Alyne ne se rendirent pas comme d'habitude « au saint lieu de la vision », mais s'assirent ensemble dans la cour de leur maison arabe.

Interrompant le long silence qui régnait entre eux, Léon dit à Alyne en l'attirant doucement vers lui :

— Vous sentez-vous disposée à « voir » ce qui pourrait être pour moi du plus haut intérêt ?

— Toujours, mon ami, je suis heureuse de vous être utile. Je ne demande pas mieux que de travailler avec vous et pour vous.

Léon prit alors dans sa poche une écharpe de femme en soie vert pâle et dans une autre le gant ramassé par Aurélie dans le creux de l'olivier. Puis il sortit et revint au bout d'un instant avec la sphère de cristal qu'il avait montrée à M. Franklin la veille de la grève.

— Reposez-vous, dit-il à Alyne, prenez le gant et cette écharpe et avec ou sans l'aide du cristal voyez si vous le pouvez les événements qui eurent lieu la dernière fois que les propriétaires des objets se rencontrèrent. Si vous n'y réussissez pas, n'en soyez nullement troublée ;

nous chercherons un autre moyen pour nous renseigner.

Ils demeurèrent silencieux pendant quelques instants, puis il posa sa main gauche sur l'épaule d'Alyne ; elle tenait le gant dans sa main droite, l'écharpe dans sa main gauche.

— Je traverse la mer, dit-elle, mais elle est calme ; c'est une bonne traversée. Je suis arrivée auprès d'un fleuve qui coule au milieu d'une cité que je ne connais pas. L'eau est impure, j'en respire l'odeur désagréable.

— Mais les maisons, les arbres, les jardins, sont beaux ?

— Non, je ne vois ni beaux arbres ni jardins, rien que des maisons vieilles, sales, à plusieurs étages. Je voudrais entrer dans l'une d'elles. Je vois la ligne bleue que j'ai suivie jusqu'ici traverser la porte, l'endroit m'est pourtant antipathique.

— N'importe ! mon aura de pathétisme et de puissance vous entoure.

— C'est vrai. Je suis entrée. Je descends quelques marches humides, glissantes. Je me trouve dans une cave spacieuse à plafond bas, au milieu de laquelle se tient une forme de haute taille, enveloppée dans un long châle de couleur grise, le visage en partie dissimulé par

un foulard. Maintenant la forme s'accroupit devant un brasier. Voyez ! Voyez !

— Quoi ?

— La scène est reflétée dans le cristal.

— C'est bien. Reposez-vous. Si j'ai encore besoin de votre aide, je vous le dirai.

Il éteignit alors la lampe et concentra toute son attention sur le cristal avec un intérêt intense et une anxiété croissante à mesure que la scène de la cave se déroulait dans le cristal comme les tableaux d'un cinématographe, depuis le moment où Somia était entrée jusqu'à celui où elle était tombée pâmée aux pieds de la sorcière.

Aucun doute ne pouvait plus subsister sur la prétendue sorcière qui avait enlevé sa perruque de cheveux blancs et son foulard et dont le visage apparaissait ainsi le fac-similé frappant de l'ébauche qu'Aurélie avait soustraite, sauf que les traits représentés par l'ébauche étaient plus amaigris, plus ravagés par les soucis, tandis que le visage aperçu dans le cristal n'exprimait que le triomphe.

Léon se leva avec la certitude de posséder enfin la clef du mystère. Ludovic Zigan et le dominateur de sa malheureuse patiente ne faisaient qu'un.

— Je n'ai saisi aucune parole, murmura-t-il, quoique j'aie vu remuer les lèvres. Mais j'en sais assez pour arriver à la vérité entière.

Et s'adressant à Alyne.

— Réveillez-vous, ma chérie. Allons au jardin; nous y cueillerons des amandes, des oranges et des citrons...

— Je suis bien aise que vous m'ayez réveillée, dit Alyne ; je pressentais pour vous un danger mal défini, un nuage de couleur rougeâtre s'amoncelait au-dessus de votre tête...

— Ne craignez rien. Un homme averti en vaut deux; et gais et heureux les jeunes époux s'en allèrent au jardin, qui sous la blanche clarté de la lune et des radieuses stellaires leur parut plus féeriquement beau que jamais.

CHAPITRE IV

Le matin suivant, Léon se rendit au château et fit demander une entrevue à Ludovic. Il lui fut répondu que celui-ci jusqu'à midi était occupé avec le portrait de la princesse Stéphanie, mais qu'après déjeuner il serait heureux de le recevoir.

A deux heures, Léon revint au château, où il fut aussitôt reçu par Ludovic.

Avec les yeux exercés du médecin, Léon remarqua immédiatement qu'il paraissait fatigué et harassé, ce qui ne l'empêcha pas de l'accueillir avec son habituelle quoique un peu froide courtoisie :

— J'ai regretté de ne pouvoir vous voir ce matin, dit-il à son visiteur, mais c'est l'heure qui m'est accordée par la princesse pour son portrait. Vous êtes venu sans doute au sujet de mes plans ?

— Non, répondit Léon ; je suis venu pour vous parler d'un sujet autrement grave concernant

une personne vis-à-vis de laquelle vous jouez un rôle aussi terrible que puissant Je parle de la princesse Somia.

— Veuillez m'expliquer, je vous prie, la signification de vos paroles énigmatiques.

— C'est pour cela que je suis ici.

Et Léon décrivit minutieusement la scène de la cave.

— Est-ce tout ? prononça Ludovic, impassible. Quelle preuve avez-vous de ce que vous avancez ?

— J'ai un témoin oculaire de ce qui s'est passé ; de plus, votre pâleur, votre agitation, que votre maîtrise de vous-même ne parvient pas à dissimuler, en confirment l'exactitude. D'ailleurs, croyez-moi, je ne viens pas à vous comme votre accusateur ou votre juge. Je viens seulement vous demander de réparer votre acte effroyable, si ce n'est pas trop tard, et de rendre à votre victime son état normal.

— En admettant que vos suppositions soient vraies, que ferez-vous si je refuse ?

— J'ignore encore de quelle manière je pourrai me servir de ce que j'ai appris. Je suis venu pour vous prier de réparer le tort que vous avez causé plutôt que pour le venger.

Ludovic se leva, et, fixant Léon d'un regard calme et froid, il lui dit posément :

— Comme tout le monde, j'ai entendu parler de la maladie de la princesse Somia ; mais la faiblesse et l'agitation passagère que vous avez cru remarquer proviennent d'une cause toute différente. Quant à être à votre merci pour cela, vous me permettrez d'en douter. Car si même votre témoin oculaire était entendu, son témoignage ne serait accepté devant aucun tribunal.

— De qui parlez-vous ?

— Venez voir.

Et soulevant la toile qui recouvrait un portrait posé sur un chevalet, il découvrit le charmant visage d'Alyne.

— Voici votre voyante, dit-il. Il y a une précaution que ne devraient pas négliger les pathétiseurs à l'égard de la pathétisée qui leur est précieuse, c'est de veiller à ce que, lorsqu'elle voit, elle reste elle-même invisible.

— Vous avez raison. Le conseil est bon, mais vous vous trompez quand à l'identité du témoin. Après que la princesse Somia eut perdu connaissance, vous l'avez transportée de grand matin dans un bateau, aussi près de sa résidence que vous le pouviez. Là votre complice, ne se croyant pas vu, l'a déposée sur les marches

de son hôtel. Vous portiez à ce moment le costume d'un batelier.

Ludovic demeura silencieux. Seule une légère rougeur colora son pâle visage témoignant de son émotion.

— Vous comprendrez maintenant, poursuivit Léon, que le témoin dont je vous parle n'est pas la « Voyante » dont vous fîtes un si beau portrait. Vous comprendrez également que je suis ici non pour menacer, mais pour supplier, afin que vous répariez, autant que faire se peut, le tort que vous avez causé. Quant aux preuves de votre identité, voici, je pense, qui est plus que suffisant.

Et Léon, ouvrant son portefeuille, en produisit deux portraits de Ludovic : celui fait d'après l'ébauche qu'avait dérobée Aurélie, et l'autre sur lequel le jeune homme était représenté avec ses longs cheveux et portant la barbe et la moustache.

Vaguement, à ce moment, Ludovic se rappela avoir rencontré récemment au château une domestique dont la voix et le visage lui paraissaient familiers. Et il se souvint d'Aurélie.

... Rêveur, il s'approcha de la fenêtre en jetant un coup d'œil distrait sur le jardin. Un individu de mauvaise mine se tenait auprès de

la porte. Apercevant Ludovic qui s'était avancé au balcon, il tendit son chapeau d'un geste suppliant, attendant l'aumône. Simultanément Ludovic et Léon reconnurent, l'un le complice payé par lui, l'autre son brutal assaillant. C'était Sagon.

Ludovic jeta une pièce blanche dans le feutre graisseux et déchiré tendu vers lui et l'homme quitta le jardin sans même l'avoir reconnu.

Mais il sembla à Ludovic que les mailles du filet se resserraient autour de lui, et une sensation de découragement l'accabla.

— A quoi bon, dit-il froidement, prolonger cette étrange entrevue ; je désire être seul.

— Ainsi vous refusez de faire aucune réparation ? Vous ne craignez pas une juste rétribution ?

D'un geste silencieux, le regard hautain, Ludovic indiqua la porte...

— Soit, dit Léon, mais j'aurais voulu que vous en eussiez décidé autrement.

Et il sortit sans ajouter un mot.

Comme le bruit de ses pas s'éloignait, une lourde portière se souleva au fond de la pièce et laissa passer le père Denis.

— Mon très cher fils, dit-il en s'adressant à Ludovic, la sainte Église a besoin de vos ser-

vices. Il se pourrait que la mère de Dieu daignât bénir d'autres localités encore et les choisir pour son culte comme elle le fit pour le bosquet de la sainte Vision. Il y a moyen de concilier ceci avec les exigences de Léon, qui n'est pas un simple contre-maître comme vous le croyez, mais un maître maçon, le duc de Mazzio, célèbre spécialiste qui pendant un an veilla avec un infatigable dévouement sur celle que vous aviez plongée en léthargie.

— Quel est ce moyen ? interrogea Ludovic.

— Simplement ceci : de rappeler à la vie celle qui dort, et d'en faire votre femme légalement, quitte à la replonger après dans sa léthargie.

— Et si je refuse de commettre cette lâcheté ?

— Alors vous perdrez toute valeur à nos yeux, mon fils, et nous nous verrions forcés de vous faire disparaître à jamais dans une des oubliettes de notre ordre. Vous pâlissez ? Pourquoi ? N'est-il pas écrit : œil pour œil, dent pour dent ? N'est-il pas juste qu'après avoir condamné une de vos semblables à une mort vivante vous soyez condamné à votre tour ? Adieu, mon fils, je vous laisse à vos réflexions. Recevez ma paternelle bénédiction.

A peine le père Denis avait-il disparu, que Léon rentra vivement dans la chambre où il

avait laissé Ludovic. Il le trouva accoudé à sa table, la bague d'opale à l'œil-de-chat entre les doigts. Son visage était pâle jusqu'aux lèvres, mais sa main ne tremblait pas.

— Je suis revenu, dit Léon. Je désire ajouter quelques mots à notre récent entretien au cours duquel votre voix, vos gestes, éveillèrent en moi un souvenir confus qui vient de se préciser en ma mémoire. Vous êtes le fils de Martza, je vous reconnais, jamais je ne vous ferai du mal, vous n'avez rien à craindre de moi, et se penchant sur Ludovic il baisa ce beau front où rayonnait l'intelligence en prononçant :

— Pour l'amour de votre mère !...

Il sortit ensuite rapidement, et le fils de Martza, remettant la bague à son doigt, murmura avec accablement :

— Trop tard, il est trop tard ! La bague empoisonnée fera son œuvre, lentement, mais aussi impitoyablement que la morsure de Javal. Je n'avais que ce moyen d'échapper à une nouvelle infamie : la mort ou l'oubliette. J'ai choisi la mort. Ah, père Denis, vous pouvez me traîner aux plus basses profondeurs du crime, vous pouvez me condamner à une mort vivante, mais là s'arrête votre puissance. Mazzio, qui est de ceux dont rien n'égare le clair jugement, avant

que de savoir qui fut ma mère, m'offrit la restitution ou l'expiation. Je les accepte toutes deux. Pour le reste, il est trop tard, trop tard !

Et il laissa errer son regard autour de lui, se poser longuement sur chaque objet familier, comme s'il avait voulu en graver le souvenir d'une manière indélébile dans sa mémoire.

— Prêtez-moi donc la bague ancienne que vous tenez à la main, fit tout à coup entendre la voix du père Denis. Je désire la faire voir à Monseigneur qui en a une belle collection. Vous paraissez bien absorbé, mon ami. A quoi pensiez-vous ? Je vous ai appelé plusieurs fois sans être parvenu à attirer votre attention.

— Mes pensées sont à moi seul, répondit Ludovic.

— Non pas, un religieux ne possède rien en propre : depuis le froc qui le couvre jusqu'aux plus intimes de ses conceptions, rien n'est à lui.

Ludovic se leva alors, et tandis que froidement il soutenait le regard scrutateur du père Denis, il répliqua lentement :

— Lorsque vous me fîtes sortir du cloître, m'envoyant en mission en ce château, vous me disiez que le frère Anselme était mort. C'est

donc Ludovic Zigan, le fils de Martza, qui vit ici aujourd'hui, le fils de Martza qui ne vous craint pas. Vous pouvez me tuer, me faire disparaître, mais là s'arrête votre pouvoir.

Sans relever ces paroles, auxquelles il était loin de s'attendre, le père Denis prit la bague que Ludovic avait posée sur le rebord de la fenêtre :

— Monseigneur prend le plus grand intérêt aux bijoux anciens. Il sera enchanté de voir celui-ci. Je vous le rapporterai demain, n'en doutez pas.

Et prestement, sans attendre de réponse, le père s'esquiva, emportant la bague.

Un léger coup frappé à la porte tira Ludovic de la rêverie dans laquelle il était retombé après le départ du prêtre.

— Entrez, prononça-t-il sourdement.

La charmante tête de la princesse Stéphanie apparut dans la porte entrebâillée.

— Je viens chercher auprès de vous un peu de calme et de tranquillité d'esprit, lui dit-elle avec un sourire attristé; je me sens inquiète et troublée ces derniers temps. Il n'y a que votre présence qui me fasse du bien.

— Vos paroles me rendent heureux et triste à la fois. Heureux, car donner de la consolation

et de la force à ceux qui en manquent est ma plus haute ambition. Triste parce que je vais vous quitter sous peu pour un long voyage. . Avant de m'éloigner toutefois, vous me permettrez, j'espère, de vous offrir un tableau en souvenir de moi. J'y ai mis le meilleur de mon effort.

— Vous partez ? interrogea la princesse soudain pâlie.

— Il le faut... Mais voulez-vous que je vous dise comment je fus amené à entreprendre ce tableau ?

Et sur un acquiescement muet de la jeune femme, Ludovic continua :

— Ce fut à la suite d'un rêve.

Je rêvais que m'étant extériorisé pendant mon sommeil, je regardais tout d'abord avec intérêt mon corps étendu immobile sur le lit. Puis je m'aperçus que « le moi », dégagé de son enveloppement le plus dense, était emporté par un fort courant. J'étais entouré d'une puissante aura qui m'amena jusqu'auprès de vous. Vous reposiez en un profond sommeil.

En pénétrant dans votre aura j'acquis la perception très nette que si jusqu'ici vous paraissiez m'éviter, ce n'était pas par un sentiment d'antipathie, mais parce que vous aviez le pressenti-

ment de l'immense attraction que vous exerciez sur tout mon être...

Et comme la princesse se tenait devant lui émue et rougissante, le jeune homme l'attira violemment à lui et posa un brûlant baiser sur ses lèvres tremblantes.

— Venez, lui dit-il alors, venez voir le tableau.

La princesse hésita un instant avant que de répondre. Son intuition de femme aimante l'avertissait que, malgré les paroles passionnées de Ludovic, les profondeurs de son être n'étaient pas touchées par elle.

Ce qui en Ludovic s'était ému à son approche n'était que cette partie inférieure de l'être, cette tendance inquiète et superficielle partagée par les hommes les plus intellectuels, de rechercher dans des satisfactions trop souvent grossières l'apaisement de la fièvre sensuelle qui les mine, sans que pour cela leur être supérieur en soit troublé ou altéré.

Une autre, elle ne le sentait que trop, devait faire vibrer en lui la note secrète et divine, une autre qu'elle devinait exquise, idéale, bien supérieure à elle-même.

Et elle se sentait des trésors d'indulgence pour celui dont les désirs inférieurs avaient osé s'élever jusqu'à elle.

— Venez, répéta Ludovic.

Elle le suivit alors dans l'atelier. Ayant enlevé l'étoffe qui recouvrait le tableau posé sur un chevalet, la princesse aperçut un enfant d'une beauté idéale aurisée d'une radiance prismatique qui rehaussait encore sa beauté délicate.

— Voilà mon idéal, dit-il ; à vous de le matérialiser...

*
* *

Le père Denis était ce soir-là plus gai que de coutume. Jamais sa conversation n'avait été plus intéressante, plus brillante même.

— Je ne pourrai pas assister à la vision du saint lieu ce soir, dit-il en se retirant. Je me sens appelé à prier tout particulièrement aujourd'hui pour la conversion de tous les infidèles et hérétiques, et esquissant de la main droite un geste bénisseur le saint homme se déroba à l'admiration de ses fidèles amis.

Pénétrant dans l'ancienne kouba transformée en oratoire, le père Denis alluma les cierges de l'autel.

Puis débarrassant une table des saintes images et des fleurs qui s'y trouvaient, il tira de son habit blanc un paquet de lettres, du papier, de l'encre et des plumes. Et tandis que les fidèles,

apercevant de la lumière dans l'oratoire, se figuraient le père Denis plongé dans la prière et la contemplation, le rusé compère se préparait à une besogne d'un genre bien différent.

Plaçant une des lettres devant lui, il étudia la signature longuement et attentivement, puis trempant sa plume dans l'encrier, il copia et recopia la signature jusqu'à parfaite reproduction de celle du prince d'Altaine.

— Bien, très bien, murmura-t-il en se frottant les mains ; on ne peut mieux faire. Cela réjouirait le cœur d'un faussaire de profession, car on ne peut distinguer la copie de l'original.

Au moment où, le sourire aux lèvres, le prêtre se félicitait de son habileté, une forme glissa derrière le maître autel et s'avança sans bruit vers lui.

C'était le chemineau auquel Ludovic avait jeté l'aumône. Immobile derrière le père Denis, il observait.

— Et maintenant, au tour de cette bonne Stéphanie, continua celui-ci en brûlant la lettre du prince dans un encensoir d'argent. Et, s'accoudant à la table, il s'absorba de nouveau dans l'étude de la signature de la princesse.

— Ah ! je vous y reprends ! gronda soudain une grosse voix à côté de lui. L'habitude, hein, mon vieux camarade ?

Le père Denis sursauta et fixa l'intrus d'un regard égaré ; mais, se ressaisissant aussitôt :

— Vous ici ? Que signifie cette intrusion dans mon oratoire ?

Le chemineau se mit à rire d'un air narquois :

— Toujours le même, paraît-il. Vous n'avez rien perdu de vos anciennes allures, quoiqu'il y ait bien des années depuis le jour où nous parvînmes à nous évader du bagne. Quel comédien vous faites !

— Je ne vous comprends pas, répliqua le père avec dignité. Veuillez cesser ce jeu, sans quoi je me verrai forcé d'appeler...

— Ne vous dérangez pas, ricana le chemineau en lui montrant la clef qu'il avait retirée de la porte et en s'asseyant sur la table entre les cierges.

Voyons, ne perdons pas notre temps à débiter des sornettes. Vos beaux discours peuvent impressionner vos admirateurs et vos pénitentes ; mais ils sont perdus pour votre ancien compagnon. Les marques ineffaçables de la chaîne et de la boucle dont vous portez les traces confirmeraient au besoin le témoignage du pauvre chemineau. Mon crime était léger en comparaison du vôtre, sans compter que comme dénoncia-

teur d'un célèbre faussaire je serai traité avec indulgence, peut-être mis en liberté tout de suite. Tandis que vous, vous avez encore à répondre du meurtre du gardien...

Le père Denis plia lentement la lettre dont il étudiait la signature au moment où il fut si brusquement interrompu par l'arrivée de Sagon et, fixant un regard calme sur ce dernier, il articula nettement :

— Combien désirez-vous ?

— Un demi-million de francs me suffira pour commencer. S'il m'en faut davantage, je saurai où vous trouver.

— Vous comprenez que je ne voyage pas avec un demi-million dans ma poche. Vous aurez à attendre.

— Je le comprends parfaitement. Seulement n'essayez pas de me jouer quelque tour de votre façon. Je vous préviens que je vous garderai à vue jusqu'à ce que j'aie touché le demi-million.

A propos, pourriez-vous me dire l'heure ?

Le père Denis tira son massif chronomètre à chaîne d'or.

Le chemineau y jeta à peine les yeux, mais d'un geste rapide il fit disparaître les deux objets dans sa vaste poche.

— Vous portez une bien belle croix ornée de

pierres précieuses, reprit-il au bout d'un moment. Elle possède sans doute des vertus spéciales, — permettez que je la regarde de plus près.

Le père Denis détacha la chaîne à laquelle était suspendue la croix.

Le chemineau se les appropria aussitôt en disant :

— Je sens déjà son influence bienfaisante. Je commence à me mieux porter, — et cette bague que je vois briller à votre doigt ?...

— Elle ne serait d'aucune utilité pour vous, répliqua le père, parce que cette bague portant le sceau du couvent, ne se vendrait pas sans éveiller des soupçons. Prenez plutôt celle-ci. Elle a une grande valeur.

En parlant ainsi il prit dans son petit écrin la bague d'opale à œil-de-chat qu'il avait empruntée à Ludovic. Le chemineau s'en saisit avidement.

— Voilà que vous devenez généreux, dit-il ; cette noble opale est d'une grande valeur, et la bague est bien authentiquement ancienne. Je sens que la fortune me favorise. Si d'ici quelque temps et par hasard nous nous rencontrons, vous n'aurez pas à rougir de me présenter comme votre ami. Qui pourra se douter jamais que notre amitié commença au bagne ? Vous

êtes sûr que vous n'avez plus rien comme objet de valeur ?

— Sur ma personne non ; mais sous une pièce de marbre gris derrière l'autel se trouve tout ce qu'il faut pour fabriquer la monnaie de l'État. Je vous confie ce secret qui n'a pas d'utilité pour moi-même, parce que j'aurai peut-être à quitter le lieu de la sainte Vision plutôt que je ne pensais.

— Merci, camarade, au revoir.

Et se serrant chaleureusement la main, les deux compères se séparèrent.

Et tandis que le chemineau disparaissait, le père Denis murmurait :

— J'ai fait de mon mieux pour me débarrasser du personnage ; mais je crains bien que la puissance de la bague soit nulle pour le moment ?

Il replaça les images de saint Joseph et les fleurs comme auparavant et se mit à chanter d'une voix sonore :

Chaste époux d'une Vierge Mère
Qui nous adopta pour enfants,
Vous êtes aussi notre père,
Vous en avez les sentiments.

Les fidèles qui, massés devant la porte de l'oratoire, attendaient sa sortie, continuèrent le cantique du dehors.

Au son de leurs voix, il poussa un soupir de soulagement et courut en toute hâte vers le lieu par où le chemineau avait disparu. Il fit jouer la pierre à bascule, et prenant un des cierges allumés après avoir éteint les autres, il passa par l'ouverture et s'avança rapidement le long de la crypte.

En arrivant à la sortie, il jeta le cierge dans un silo et se glissa sous l'ombre des oliviers jusqu'à quelques pas de la porte de l'oratoire.

Là il se joignit aux fidèles pour chanter avec eux le dernier couplet :

> Et qu'entre Jésus et Marie
> Comme vous nous puissions mourir.

L'effet sur les fidèles qui l'attendaient depuis longtemps fut indescriptible. Le père Denis, disait-on, avait passé la nuit en prière dans l'oratoire du saint bosquet et était apparu ensuite au milieu de ceux qui l'attendaient, la porte étant restée fermée. Il avait renouvelé le miracle de son divin Maître lorsque celui-ci était apparu à ses disciples après sa résurrection.

Et de nouveau les curieux et les fidèles affluèrent de tous côtés pour contempler le nouveau saint et des pèlerinages furent organisés en son nom.

— La sainte Vierge lui était apparue, confia-t-il au prince en toute humilité, elle avait daigné même prendre sur l'autel un cierge !

Le prince en fut ému jusqu'aux larmes, et quoique le père Denis lui eût conseillé de ne jamais révéler cette marque de la faveur divine, il s'empressa de publier la bonne nouvelle.

Lorsque lui et ses hôtes constatèrent qu'en effet un des cierges de l oratoire avait disparu, leur enthousiasme ne connut plus de bornes.

CHAPITRE V

Le lendemain, le P. Denis se leva dès l'aurore et se rendit à l'oratoire par le même chemin détourné, afin de faire disparaître toute trace des lettres brûlées la veille dans l'encensoir.

A son retour, il monta à la chambre de Ludovic ; trouvant la porte fermée, il dit à voix basse : « Ouvrez, c'est moi, le P. Denis. » Ne recevant pas de réponse, il se mit à cogner, d'abord doucement, puis de plus fort en plus fort, jusqu'à ce qu'Aurélia, qui passait avec son panier de dentelles au bras lui dit : « C'est inutile de frapper à la porte, mon Père. M. Zigan est parti cette nuit, peu de temps après votre venue à l'oratoire ».

Un éclair de colère flamba dans les yeux du prêtre, mais il se contint et répondit doucement :

— J'ai reçu ce matin l'offre d'une situation fort avantageuse pour mon jeune ami. Savez-vous où il est allé ?

— Non, mon Père. Tout le monde est même

un peu inquiet à son sujet, car on a aperçu des chemineaux de mauvaise mine dans les environs.

Tandis qu'Aurélia parlait, des pas légers montèrent rapidement l'escalier, et le P. Denis se trouva en face de Berthe, les cheveux ébouriffés et les joues toutes roses par l'exercice au grand air :

— Jasper et moi venons de faire notre promenade matinale, dit-elle avec animation. Mais que veut dire ceci? J'apprends que Ludovic a disparu et que sa porte est fermée à clef? Mais, au fait, la clef de l'atelier s'adapte parfaitement à la porte de cette chambre, nous allons être renseignés.

Et disparaissant vivement, elle revint bientôt avec la clef.

Elle ouvrit la porte et entra. Tout dans le petit salon et la chambre attenante se trouvait dans l'ordre habituel, presque méticuleux. On n'apercevait pas trace de préparatifs de départ.

— Tu vois, dit Berthe, soudainement attristée, à Aurélia, il ne semble pas avoir eu l'intention de s'absenter. Je crains bien qu'il n'ait été victime de quelque rôdeur.

— Oui, répondit Aurélia ; les pèlerins sont toujours guettés par les rôdeurs ; nous finirons

encore tous par être assassinés ! Ah ! quel malheur ! quel malheur ! Et elle s'en allait, son panier de dentelles au bras, en hochant la tête d'un air lugubre et répétant : Bien sûr que nous finirons tous par être assassinés ! Quel malheur, tout de même ! quel malheur !

Berthe se disposait à quitter l'appartement de Ludovic pour se rendre à l'atelier, lorsqu'elle se trouva en face du Père Denis.

— Depuis longtemps, mon enfant, je désirais vous rencontrer seule, lui dit-il. J'ai à vous entretenir d'une question grave qui vous concerne tout particulièrement.

Mais on dirait que vous m'évitez. Il est pourtant urgent que vous appreniez ce que j'ai à vous communiquer.

— Apprenez-le-moi donc bien vite, Père Denis. Je dois aller surveiller le repas et la litière de Jasper.

— Il est vraiment regrettable qu'une jeune fille comme vous prenne des allures garçonnières et vise à jouer le rôle d'un jeune homme.

— Regrettable ? et pour qui ?

— Pour vous-même d'abord.

— Si c'est pour me convertir à vos idées que vous désirez me parler, Père Denis, je vous avertis que c'est du temps perdu. Je suis libre ..

comme l'air et je compte bien rester telle. En tous cas, ce n'est pas aux arguments d'un étranger et à l'autorité d'un prêtre que je céderai.

— Un prêtre, oui, dit-il d'une voix insinuante ; un étranger, non.

— Ensuite, laissez-moi vous dire que je ne crois absolument pas à votre passage par la porte fermée de l'oratoire. Il serait plus honnête d'avouer, père Denis !

Vous m'avez donné un conseil que je ne vous demandais pas, je vous le rends.

— Il est évident que vous ignorez les notions les plus élémentaires du respect, de la déférence...

Mais passons... Peut-être le sentiment de la curiosité sera-t-il plus développé en vous. Ne vous êtes-vous jamais demandé : Qui suis-je ? Qui sont mes parents ? Quelle patrie est la mienne ? Quel est le protecteur généreux par la volonté duquel je reçois, tous les trois mois, une certaine somme, suffisante pour mes besoins ? Qui paya mon éducation ? Eh bien, à ces questions, je puis vous répondre.

Berthe hésita un moment. Vaguement la pensée d'Albert vint se mêler aux réflexions que les paroles du prêtre faisaient surgir en elle.

— Soit, dit-elle au bout d'un instant, je vous

écoute ; mais veuillez abréger le plus possible, j'ai peu de temps à moi.

— Je serai bref, reprit le Père Denis, écoutez-moi attentivement. Un an environ avant que vous n'aperçûtes la lumière du jour, un jeune homme pourvu d'une certaine dose d'intelligence, d'ambition et de persévérance, se trouva passer ses vacances avec un sien ami dans un château situé dans les Hautes-Pyrénées ; le propriétaire du château était un parent éloigné de cet ami. Le hasard des rencontres le mit plusieurs fois en présence d'une jeune brodeuse qui habitait également le château. Elle était très jolie, très douce, simple et confiante avec tout le monde. Il l'aima et réussit à s'en faire aimer.

Ils quittèrent le château ensemble, secrètement, et aussitôt arrivés dans une des villes principales, ils firent les démarches pour régulariser leur situation. Malheureusement, la jeune fille était mineure. Ce furent des difficultés sans fin.

Force leur fut de passer en Angleterre, où ils purent enfin être légalement unis. Un an après, la jeune femme mit au monde une petite fille. Des circonstances dont il est inutile de parler ici obligèrent le jeune homme, peu de temps après, à s'absenter pour un long voyage. Lorsqu'il

revint, ce ne fut que pour trouver une tombe : — la femme tant aimée n'était plus ! Disparue aussi l'enfant. Tous les efforts pour en obtenir des nouvelles restèrent sans résultat.

Dans sa douleur et son isolement, il résolut de fuir un monde désormais sans attrait pour lui. Il se fit recevoir comme novice dans un des ordres les plus sévères. Environ un an après qu'il eut prononcé les vœux perpétuels — était-ce le jeu de la destinée ou l'intervention de la Providence ? — il reçut des nouvelles de son enfant.

On lui apprenait qu'elle se trouvait à Londres et qu'il pouvait venir la réclamer. Muni de la permission de son supérieur, il put se rendre à Londres. Son bonheur fut grand en retrouvant la fille qu'il avait pleurée comme perdue.

Tout ce qui dépendait de lui pour assurer le bien-être de l'enfant, il le fit. Il la confia à un tuteur connu pour sa piété et son honorabilité. Il mit à la disposition de celui-ci une certaine somme destinée à l'éducation de la fillette, en l'autorisant, en cas de décès ou de tout autre empêchement qui le mit dans l'impossibilité de remplir ses fonctions, à désigner un remplaçant.

Ce tuteur mourut après une courte maladie.

Malheureusement, le nouveau tuteur, quoique

parfaitement honorable, ne possédait pas le précieux don de la Foi ! et tandis que toutes les occasions de développer sa vive intelligence étaient mises à portée de l'enfant, il ne prenait aucun souci d'assurer le salut de son âme immortelle.

— Et c'est ce qui prouve son grand bon sens et son esprit pratique, interrompit Berthe. Puisqu'un dieu s'est incarné sur terre, et sacrifia sa vie pour le salut des âmes, il y a deux mille ans, l'intervention d'un homme du XIX^e^ siècle eût été superflue, je dirais presque impertinente ! Deux mille ans, songez donc ! C'est une ancienneté respectable et qui centuple comme telle la grandeur du sacrifice...

Le Père Denis ne releva pas ce que les réflexions de la jeune fille avaient d'insolite et de froissant pour son caractère de prêtre.

Il la contempla un instant en silence, puis, s'avançant vers elle les bras ouverts, il dit simplement :

— Vous êtes cette enfant, Berthe, embrassez votre père !

— Pas encore, Père Denis, dit Berthe en se reculant vivement.

— Pourquoi pas ?

— Parce que mon cœur ne me porte pas vers...

vous. Je ne crois pas plus à votre paternité qu'au soi-disant phénomène de votre passage par une porte fermée. Et pourtant, que de fois, depuis mon enfance, j'ai désiré passionnément être entourée d'une affection ! Que de larmes amères j'ai versées lorsque je voyais mes petites compagnes serrées dans les bras de leurs parents, recevant leurs affectueuses félicitations de quelques succès, ou plaintes avec tendresse dans leurs chagrins !

— Et maintenant que je vous offre l'appui et l'affection qu'il est en mon pouvoir de vous donner, vous les repoussez. Pourquoi vous détournez-vous de moi, dites ?

Et comme accablé de douleur, le P. Denis se laissa tomber sur un siège en se cachant le visage dans ses deux mains.

— Lorsque vous serez maître de votre émotion, lui dit la jeune fille gravement, je vous prierai de bien vouloir répondre à une question.

Le prêtre leva sur elle des yeux rouges, douloureusement meurtris, dont pourtant toute trace de larmes était absente.

« Et d'abord vous avez tort de vous frotter ainsi les yeux avec vos manches de serge, continua-t-elle, non sans quelque ironie. Cela pourrait vous occasionner une méchante blé-

pharite qui est souvent fort longue à guérir. Tenez, répondez plutôt à ma question : lorsque la sainte Vierge prit le cierge allumé, prit-elle en même temps la clef de l'oratoire? Il paraît que la clef a disparu on ne sait où. Par bonheur, il s'est trouvé une autre clef, sans quoi il aurait fallu, pour l'ouvrir, endommager cette admirable porte sculptée, dont la serrure est d'un travail très spécial.

En songeant de quelle immense utilité cette intelligence si déliée pourrait être au service de l'Eglise, le P. Denis ne put s'empêcher d'un sentiment d'admiration. Il voyait déjà, en imagination, Berthe supérieure d'une riche et puissante communauté religieuse, à la place de l'humble épouse d'un ancien forçat.

— Vouloir convaincre des incrédules est toujours une perte de temps, dit-il au bout d'un moment.

— Ce n'est pas une réponse cela, Père Denis. Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil ?

— Certainement, mon enfant. N'est-il pas écrit : « De la bouche des enfants et des nourrissons, tu as perfectionné la louange ; » — et encore : « un petit enfant les conduira » ?

— « Je ne suis ni un nourrisson au sein de sa...

mère, ni un petit enfant. Je suis une isolée, seule au monde, en face des hommes et des choses. Je m'y suis faite, il l'a bien fallu. D'ailleurs qu'importe ?

— Et votre conseil ?

— Le voici : la prochaine fois que vous verrez la sainte Vierge ou toute autre apparition suffisamment matérialisée pour enlever un cierge, conseillez-lui donc, dans l'intérêt du miracle, de ne pas laisser tomber des gouttes de cire en le transportant. Soyez d'ailleurs sans inquiétude ; il n'y a que le prince Albert et moi qui en ayons connaissance, et nous avons convenu de n'en rien dire, à moins que cela ne soit urgent ; s'il s'agissait par exemple de se défendre soi-même. Les gens croyants, crédules, sont toujours dupes de quelqu'un ou de quelque chose ; autant qu'ils croient à de saints pères qui traversent des portes fermées, à des cierges emportés dans les espaces, qu'à une fortune gagnée à Monte-Carlo ou au gros lot d'une loterie, toutes choses peut-être possibles, mais certainement fort rares.

Le P. Denis demeura un moment silencieux, puis il reprit :

— Je voudrais vous parler encore d'une chose à laquelle vous n'avez sans doute pas songé. Voulez-vous m'accorder un instant ?

— Pas à présent, Jasper attend son orge. Au revoir, Père Denis.

— Un moment, — et le cierge ?

— Il est en sûreté. Le prince Albert a fait également placer deux hommes à l'entrée de la crypte. Il paraît qu'un certain chemineau a été vu la nuit dernière dans cette direction. Il ne faut pas oublier que les candélabres de l'oratoire sont en or et que les pierreries de l'autel sont véritables. Au revoir, Père Denis.

Et avec un sourire mutin sur les lèvres, Berthe quitta la chambre, dont le P. Denis ferma soigneusement la porte derrière elle.

— Quel délicieux spécimen du sexe féminin ! dit-il en riant, puis, gravement, il ajouta : Il ne faut pas qu'elle soit perdue pour la sainte Eglise. Il est vrai que la puissance mondaine des abbesses n'est plus, mais le soleil temporairement voilé n'en brille pas moins derrière les nuages qu'il dore. Attendons. Il ne faut pas que cette brillante lumière rayonne inutilement au firmament mondain. Elle n'est pas seulement la chair de ma chair, le sang de mon sang, elle est l'intelligence de mon intelligence. Je ne m'arrêterai pas dans mes efforts jusqu'à ce que je puisse chanter avec le barde royal du temps passé : « J'ai mis ma reine sur la sainte colline de Sion » !

Ma sainte colline ! ma sainte colline, c'est le Saint-Siège de Rome, Rome dont je me sens capable de faire la capitale du monde religieux !

Une fois maître de la chaire de saint Pierre, je saurai bien manier mes filets. Il viendra le jour où, à l'exemple du grand Bonaparte parlant de la France, je pourrai dire : Rome, c'est moi ! Ah ! nous verrons bien, nous verrons !...

CHAPITRE VI

L'état de la malade restait stationnaire. Celle qui à peine vingt mois auparavant, était une des femmes les plus séduisantes, était couchée inerte, pâle, les yeux clos entourés de larges cercles bleuâtres, ces beaux yeux qui, depuis la visite fatale à l'antre de la sorcière, ne s'étaient plus ouverts. Tout dans son entourage, depuis le docteur et Martza qui la soignait avec un dévouement inlassable, jusqu'à l'atmosphère de la chambre plongée dans une demi-obscurité, semblait enveloppé d'un voile de deuil (*attuneds to sadness.*)

C'était le matin. Quelques rayons de soleil filtraient à travers les persiennes closes, mettant une apparence de vie dans la morne tristesse de l'appartement où Somia gisait dans une mort vivante. Assise sur le tapis à la mode orientale, Martza enfilait de menues perles qu'elle avait trouvées dans un des tiroirs de Somia. Soigneusement, comme si sa chère maî-

tresse devait se réveiller d'un moment à l'autre et l'appeler pour l'aider à sa toilette, elle rangeait et entretenait les innombrables objets dont celle-ci avait coutume de se servir. Souvent même elle choisissait une robe, un costume qu'elle étalait, prêt à être mis par Somia. Elle cherchait ainsi à tromper sa grande douleur.

Aujourd'hui Martza donnait des signes d'inquiétude. Au moindre bruit elle interrompait son travail et jetait vers l'antichambre des regards inquiets.

La porte s'ouvrit enfin, livrant passage au médecin.

— Martza, dit-il, celui dont le duc de Mazzio a annoncé la venue est ici. Retirez-vous. Le duc désire qu'il soit seul avec la malade. Aussitôt que je l'aurai fait entrer, je me rendrai dans le cabinet de travail, où vous me trouverez, en cas de besoin.

Martza prit sa boîte de perles et quitta l'appartement. Peu d'instants après, la porte s'ouvrit de nouveau : l'homme qui avait si fatalement influencé la vie de la jeune femme s'approcha lentement. Très pâle, une expression d'indicible tristesse dans ses yeux sombres, il la contempla longuement. Puis, toujours du même pas mesuré il s'approcha de la croisée dont il tira

les rideaux, laissant ainsi la chambre dans une demi-obscurité. Se tenant alors debout auprès du lit sur lequel était étendue sa victime, il sembla concentrer toute son énergie et sa puissance de volonté vers elle. Et l'effort de cette concentration était si intense que de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front et ruisselaient sur son visage comme des larmes.

Graduellement son aura de puissance enveloppa la malade d'une clarté violacée, graduellement apparut à l'extrémité de cette clarté une forme ovale semblable à un nuage légèrement lumineux de la couleur du corail rose. Cette forme en pénétrant dans l'aura de puissance prit une teinte plus foncée.

A ce moment le soleil se voila d'un sombre nuage qui plongea l'appartement dans une plus grande obscurité. Alors dans l'ovale parut la forme qui planait jadis au-dessus du bosquet d'oliviers, consacrant ainsi le *lieu de la Sainte vision*. Immobile, les lèvres serrées, continuant à concentrer sa volonté sur la malade, de plus en plus pâle, les gouttes de sueur s'amassaient plus lourdement sur son front. Dans son immobilité, il semblait une statue vivante.

La forme dans le nuage ovale, légèrement lumineux, s'approchait toujours du corps

livide, inerte, qui avait été son habitation. Elle s'en approchait, comme attirée par une affinité irrésistible, jusqu'à ce qu'elle y disparut, absorbée, telle de l'eau dans une matière poreuse.

Alors très las, il se dirigea lentement vers une chaise placée à la tête du lit. Et de ses lèvres jaillirent les premières paroles qu'il ait prononcées depuis son entrée dans la chambre de la malade.

— *Somia, Somia, éveillez-vous.*

A son quatrième appel, les yeux cerclés de bistre s'ouvrirent lentement. Ils se fixèrent un instant sur ceux au regard magnétique et comme un écho des dernières paroles qu'elle avait prononcées, elle murmura :

— *Je t'aime, je t'aime !*

Une expression de douleur encore plus intense assombrit les yeux de l'occultiste. « Trop tard, murmura-t-il à voix basse, hélas ! trop tard ! »

Somia ne parut pas entendre ces paroles. Très tranquille, les yeux clos, elle semblait attendre, dans une sorte de bien-être inconscient, de recevoir la force que, par suite de son épuisement, il était incapable de lui donner.

Il avait pourtant posé la main sur le cœur de la jeune femme, s'efforçant de toute la puissance de sa volonté de lui infiltrer la force nécessaire

à l'accomplissement de l'œuvre de restitution. Les lourdes paupières frangées d'or se soulevèrent encore. Apercevant la main posée sur son oreiller, Somia appuya d'un mouvement caressant sa joue contre elle, en murmurant d'une voix vibrante de tendresse : « Je t'aime ! je t'aime ! »

Peu à peu la douce sérénité de son visage fit place à une expression de bonheur intense, et même, lorsque la main de l'occultiste fut devenue froide sous sa caresse silencieuse, elle murmura encore : « Je t'aime ! je t'aime ! »

Le lourd silence qui régnait dans l'appartement n'était interrompu que par le tic tac monotone de la pendule. Trois heures sonnèrent enfin. Impuissante à maîtriser plus longtemps son inquiétude, Martza ouvrit la porte qui séparait sa chambre de celle de Somia. Le duc de Mazzio avait défendu que qui que ce fût pénétrât dans l'appartement de Somia. Aussi, perplexe et troublée, elle hésitait, l'oreille tendue vers le lit de la malade, épiant un son, guettant un signe de vie. Mais quoique son ouïe fût développée bien au delà de ce que soupçonnent les soi-disant civilisés, elle ne put saisir le plus vague frémissement. Alors elle se décida à entrer. Très doucement, craignant de faire

le moindre bruit, elle s'approcha de l'occultiste assis à la tête du lit. Peu à peu ses yeux s'accoutumèrent à l'obscurité, et elle constata avec un frisson de joie que Somia avait changé de position, et que sa joue reposait sur la main de celui qui la soignait. Puis, sa vue se faisant de plus en plus précise, elle fut frappée de la pâleur livide de celui-ci. Blanc jusqu'aux lèvres, il semblait figé dans une immobilité cadavérique. Elle se glissa jusqu'à lui et pressa sa main. Déjà elle était glacée, de ce froid terrible qui porte l'épouvante dans les cœurs, car il indique, hélas, la dissolution de l'être !

Un désir immense de posséder enfin à elle seule l'enfant cherché depuis si longtemps lui coule dans les veines. D'une puissance de volonté que décuplait l'intensité de son émotion : « Venez, lui dit-elle, venez ; j'ai besoin de vous, vous êtes à moi, à moi seule ! »

Il se leva, comme aimanté par le désir qui vibrait dans la voix de Martza. Moitié guidé, moitié porté par elle, il alla vers sa chambre et s'étendit sur son lit.

Avec une tendresse douloureuse, une pitié infinie, elle posa ses lèvres sur le front déjà moite. Au contact de ce baiser dont la douceur le pénétra, il tressaillit : « Mater Caritas, ora pro

nobis », murmurèrent ses lèvres pâlies. Et alors, au son de cette voix défaillante, un indéfinissable émoi s'empara d'elle.

Tremblante, elle encercla la tête chérie de ses deux bras, et, l'attirant sur sa poitrine, elle murmura, comme aux jours lointains : « Mon enfant, mon fils ! »

Mais la tête qui s'appuyait sur son cœur devenait lourde de plus en plus...

« Mater Caritas, ora pro nobis », furent les dernières paroles prononcées par le fils de Martza.

* * *

Debout, les bras croisés, à trois pas de l'endormie, les yeux rivés sur elle, un homme jeune, à la taille élancée, se tenait immobile et songeur.

— Quelque chose de votre être s'attarde encore dans son enveloppe séduisante, dit-il. N'êtes-vous pas mon Idéal, l'inspiratrice de mon art, celle qui d'un pur rayon de son âme éclaire mon génie ? Art et Génie, flambeaux immortels ! Ils t'immortaliseront, ma bien-aimée, toi qui fis de mes songes une réalité !

Ce qui un jour fut touché par l'aile du Génie, glorifié et immortalisé par lui, n'aura pas vécu...

en vain, car « *A thing of beauty is a joy for evers* » (1). C'était Endymion.

***

Quelques jours après, Léon reçut deux lettres. L'une était d'Endymion, l'autre de Martza. La première en contenait une autre de l'écriture de Somia. Il l'ouvrit le cœur étreint d'une émotion indéfinissable. Voici ce qu'il lut :

« Un grand changement s'opère dans ma vie. La secousse a été rude, j'en suis encore comme étourdie. Tel un tremblement de terre changeant l'aspect du pays qu'il a dévasté. Ainsi la nouvelle reçue tantôt, et que je ne puis mettre en doute à cause des mille souvenirs qu'elle évoque, change mon existence, en la bouleversant. Oui, je suis la fille d'un criminel et d'une paysanne, une enfant substituée, qui a inconsciemment usurpé la place d'une autre. Je sens que je ne survivrai pas longtemps à cette honte. D'ici quelques jours mes yeux se seront fermés à jamais sur terre. Tant mieux. Nul ne pourra plus me désigner d'un doigt de mépris en me flétrissant des mots de « bâtarde d'un faussaire ». Ecoutez donc, mon ami, ma dernière

(1) Une œuvre de beauté est une joie pour toujours.

volonté, mon suprême désir. Rien ne m'appartient plus, en dehors de ma propre personne. Or, moins nous possédons, plus ce peu nous est précieux, et c'est pour cette raison que je m'adresse à vous. Vous êtes juste, vous êtes loyal, vous veillerez à ce que ma volonté soit exécutée.

« A l'extrémité du petit cimetière du village où j'ai passé mon enfance, une aubépine rose étend vers l'est ses branches fleuries ; de fines fougères l'entourent et des touffes de pâles violettes remplissent l'air de leur parfum.

« C'est là que je voudrais reposer.

« Que de fois, écrasée par mon isolement, je quittais le château où personne ne m'aimait, pour venir m'asseoir sous cette aubépine jusqu'au soir! Que de larmes amères j'y ai versées! Je voudrais que ce qui fut l'enveloppe extérieure de Somia, reposât dans ce cadre à l'aspect triste et doux.

« Que le lieu de ma tombe ne soit marqué d'aucune pierre, d'aucun nom. Comme une goutte d'eau dans l'océan pour l'indifférent qui passe, nous sommes pour nous-mêmes l'univers.

« Parfois, lorsque, au déclin du jour, vous verrez le soleil cramoisi pointer dans une nuée d'or, pensez à Somia, vous souvenant non pas de ce...

que je suis, mais de ce que j'aurais pu être, si la naissance, la destinée, ou le grand mystère dans le creuset duquel se moule notre vie, m'avait mise en rapport, avant qu'il ne fût trop tard, avec un homme dont la main sûre m'eût guidée « vers la lumière ». Adieu, je voudrais pouvoir vous dire « Au revoir », au lieu « d'adieu », mais le puis-je, hélas ! *Ceux qui marchent vers la lumière* et ceux qui se dirigent vers les *ténèbres*, peuvent-ils se rencontrer dans *l'au-delà* ?

« SOMIA. »

La seconde lettre contenait peu de lignes. Elle était ainsi conçue :

« D'après l'usage de notre peuple, j'ai embaumé le corps de mon fils. Au premier jour de sa vie terrestre, j'ai marqué son cou d'un tatouage, d'un petit signe, semblable à celui que je fis sur la fille de mon Asnia, afin que toujours je puisse, à l'aide de ce signe, le réclamer comme mère. Voulez-vous m'indiquer un endroit où je puisse transporter mon fils ? un lieu où il puisse reposer sans être dérangé, sans être molesté ?

« MARTZA. »

CHAPITRE VII

Quatre mois s'étaient écoulés depuis que Somia avait été déposée sous l'aubépine, entre les racines de laquelle croissaient des fougères et des violettes, et que le fils de Martza dormait du dernier sommeil sur une pente boisée du Jura, non loin du caveau des ducs de Mazzio.

Le prince d'Altaine, debout à la fenêtre de sa véranda, laissait errer ses regards inquiets vers l'entrée du château. Nerveusement il allait et venait, sifflant par saccades, s'arrêtant, recommençant.

Heureusement pour lui, au moment où il s'interrompait à bout de souffle, Berthe et Albert parurent à cheval au bout de l'avenue qui conduisait au château. En quelques instants ils furent au bas de la terrasse, et aussitôt après Albert rejoignit son oncle dans la véranda.

— Je regrette de vous avoir fait attendre, mon oncle. J'étais sorti de bonne heure ; ce n'est

qu'en rentrant que j'appris votre désir de me parler.

Plus agité que jamais, le prince s'embrouillait dans une suite de phrases décousues :

— Vous regrettez ? Vous êtes sorti de bonne heure ? Pourquoi ne vous a-t-on pas prévenu que j'avais à vous parler ? Mais répondez donc, Albert ! Il n'y a rien d'aussi irritant que de ne pas recevoir de réponse à ses observations. Ah ! les jeunes gens d'aujourd'hui n'ont pas pour leurs aînés la déférence que nous avions dans notre temps !

Puis, changeant soudainement de ton, il s'empara de la main de son neveu qu'il serra avec véhémence :

— Ah ! mon pauvre ami, je suis désolé pour vous ; j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre. Stéphanie est enceinte et elle est convaincue que l'enfant qu'elle porte dans son sein est un fils. J'en ai un véritable chagrin pour vous, mais je n'ai pas pu l'empêcher.

— Mais mon oncle, veuillez croire que je suis enchanté de la nouvelle que vous m'annoncez, répondit Albert en souriant.

— Enchanté ? et pourquoi cela ? Oubliez-vous qu'ainsi vous ne serez plus mon héritier ?

— Je n'oublie rien, mais il est des biens plus

précieux que de grands domaines et beaucoup d'or.

— De quels biens parlez-vous ?

— Je parle de la femme que l'on aime. Lorsque j'étais l'héritier d'une fortune princière, Berthe refusa mon amour. J'espère qu'elle changera d'avis maintenant que je n'aurai qu'un maigre revenu et ma profession d'ingénieur.

— Un mariage avec M^lle^ Brête ? Il ne faut pas y songer, mon ami. Il n'y a pas eu jusqu'ici de mésalliance dans notre famille. Songez au respect que vous devez à l'arbre généalogique !

— L'arbre généalogique ? Non, mon oncle. Je pense tout d'abord au bonheur que je me dois à moi-même et à l'amour que je dois à Berthe. Quant au titre que me légua mon père après avoir gaspillé notre fortune et plus encore, je l'abandonnerai volontiers. Un titre, sans les moyens pour le soutenir dignement, est un poids trop lourd.

Comme il parlait encore, Stéphanie entra. Il s'empressa de lui offrir ses affectueuses félicitations. Il fut surpris de l'air morne avec lequel elle les accueillit.

— J'ai un grand regret à cause de vous, Albert, dit-elle, beaucoup de regrets, mais je n'ai pas pu l'empêcher.

Et comme Albert riait d'un rire un peu embarrassé, elle répéta solennellement, d'une voix étouffée :

Dieu m'est témoin que je ne pouvais pas l'empêcher.

— L'empêcher ! s'écria Albert en lui prenant affectueusement les mains, pourquoi ? Cet enfant arrivera dans votre vie comme un clair rayon de soleil au cœur de l'hiver, et vous ne trouverez plus le château triste et désert, même si l'on cessait de venir en pèlerinage au lieu de « la sainte vision », ce qui n'est guère probable. A propos, depuis que Zigan a disparu si mystérieusement, l'apparition n'a plus été vue, quoique le P. Denis, l'évêque et les fidèles ne cessent de l'évoquer. La disparition simultanée de la Vierge et de Zigan est tout au moins bizarre, et pour des sceptiques tels que Berthe et moi, cela donne à réfléchir.

A ce moment un domestique vint avertir le prince que Léon désirait le consulter au sujet du plan laissé par Ludovic. A peine avaient-ils commencé à discuter sur la question de détail, qu'ils furent interrompus par la nouvelle qu'un étranger était mourant dans le bosquet et demandait à voir Léon d'urgence, ayant à lui confier un secret avant de mourir.

— Mourir ! s'écria Léon, mais j'espère bien le sauver, c'est de mon métier, cela ; et s'excusant auprès du prince, il accompagna l'homme qui était venu le chercher auprès du malade.

Léon, en entrant dans la tente, reconnut aussitôt dans l'homme couché par terre sur une natte d'alfa son ancien adversaire, Sagon.

— Merci d'être venu, dit celui-ci d'une voix affaiblie, — peut-être pourrez-vous me sauver... Mon secret m'étouffe..., laissez-moi vous parler seul ; et se tournant vers son camarade : Laissez-nous un moment, je veux être seul avec Léon Lefèvre.

Aussitôt qu'il eut quitté la tente, Sagon reprit :

— Vous n'avez rien à craindre de moi, voyez l'état dans lequel je me trouve !

— Vous craindre ! dit Léon en souriant ; si vous étiez bien portant, je vous ferais peut-être passer un mauvais quart d'heure ; mais aujourd'hui je ne désire qu'une chose, vous guérir. De quoi souffrez-vous ?

Sagon tendit sa main gauche à Léon.

Au petit doigt brillait la bague opale et œil-de-chat.

— Vous voyez cette bague ancienne ?

— Certainement, elle appartenait à Ludovic Zigau. Comment est-elle venue entre vos mains?..

— Je vous le dirai plus tard. Allons au plus pressé.

Il y a trois jours, je trouvais acheteur pour la bague. Tandis que l'ayant passée au doigt je la faisais miroiter sous la lumière de la lampe, pour qu'il reconnût la belle qualité de l'opale, je ressentis une légère piqûre, semblable à une piqûre d'épingle. Je n'y fis pas attention. La nuit dernière, cela m'a empêché de dormir. Dès que je m'assoupissais, j'étais réveillé en sursaut par la sensation d'un serpent me mordant les doigts. Vers le matin, mon état était des plus graves. Si quelque chose ne vient pas à mon secours, je suis un homme perdu. Depuis tantôt mon doigt continue à enfler, mes membres sont lourds comme du plomb. Ce bijou doit être une de ces anciennes bagues empoisonnées.

— En ce cas, je possède l'antidote, si le serpent toutefois est de l'espèce que je présume.

Cet antidote est très cher, — que m'en donnerez-vous ?

L'homme poussa un juron à voix basse, puis :

— Ce que je vous en donnerais ? Ai-je l'air d'un avare ? Puis, prenant aussitôt le ton dolent, commun à une certaine classe de miséreux, il continua : « Mais, n'est-ce pas, vous oublierez le passé ? Vous me guérirez pour l'amour du bon

Dieu qui fait briller le soleil et tomber la pluie sur le juste et sur l'injuste également.

— Si vous invoquez le nom de Dieu en vain et commencez à débiter des inepties, je vous abandonnerai à votre Dieu, afin qu'il vous guérisse ou non, selon sa volonté ; et... eh bien ! vous savez quel en sera le résultat.

L'expression rusée du chemineau fit place à celle d'une peur abjecte.

— Lorsque je suis fort et bien portant, dit-il, je me moque de l'enfer et j'irais braver le diable jusque dans son royaume. Mais aujourd'hui, je suis malade, à bout de forces ; qui sait si ma fin n'est pas proche ? et alors, voyez-vous, tout change d'aspect. Ma conscience me tourmente comme un vrai diable, chaque mauvaise action se dresse devant moi comme un juge. Ah ! je suis bien malheureux ! Sans compter que je ne possède que cinq francs et aucun objet de valeur, sauf cette bague. Prenez l'un et l'autre et guérissez-moi !

— Si vous guérissez, je vous achèterai la bague. Ce n'est pas de l'argent que je vous demande.

Sagon se souleva à moitié. Son regard anxieux et soupçonneux fouillait le visage impassible de Léon.

— Qu'exigez-vous de moi ?

— Vous allez le savoir. Il y a beaucoup d'années de cela, une femme portant dans ses bras un petit enfant se perdit dans la neige en voulant se rendre à la ville dont elle apercevait les lumières dans le lointain. Epuisée de fatigue, elle tomba et n'eut pas la force de se relever. Un peu avant la nuit, un passant attardé se heurta à un corps étendu sur le sol, c'était la femme évanouie et à moitié gelée par son long séjour dans la neige et la boue. Sans s'arrêter à des réflexions d'ordre sentimental, l'individu se baissa et fouilla rapidement les poches et les vêtements de la malheureuse. Dans sa bourse il ne trouva que quelques menues monnaies, mais en continuant ses recherches, *il découvrit, dans un pli intérieur, un paquet soigneusement enveloppé et cacheté.* A ce moment il perçut des pas qui semblaient venir dans sa direction. Vite il fit disparaître le paquet dans les profondeurs de son pardessus usé et se dirigea vers la ville. Mais, changeant d'idée, il accourut à la rencontre des personnes qui approchaient :

— Hâtez-vous, leur cria-t-il ; il y a ici une femme morte de froid avec son enfant.

— Eh bien ?

— Cet homme c'est vous, et le paiement que j'exige de vous est le paquet cacheté.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Je n'ai jamais rencontré de femmes plus ou moins gelées, ni trouvé de paquets soigneusement cachetés.

— Ne discutons pas, interrompit Léon froidement, ce serait la perte d'un temps qui m'est précieux et qui devrait l'être également pour vous. Si je ne me trompe, abandonné à la merci du Dieu que vous avez invoqué, il n'en restera guère à votre disposition.

En parlant ainsi, Léon se leva et se dirigea vers l'entrée de la tente. Sagon essaya de l'arrêter, mais sa main était comme engourdie et le doigt encerclé par la bague, déjà paralysé.

— Ne me laissez pas mourir comme un chien, supplia-t-il d'une voix rauque, je vous jure que je n'ai jamais vu le paquet cacheté, jamais, jamais.

— Comme vous voudrez, répliqua Léon d'un air détaché. Gardez le paquet, je garderai l'antidote.

Les circonstances dont Léon parlait avec tant d'assurance lui avaient été décrites par la voyance d'Alyne, voyance en laquelle il avait une absolue confiance. Lorsque franchement et loyalement, il répondit à l'appel d'Alyne, il résolut d'être pour elle tout ce qu'un pathétiseur peut être à l'égard d'une pathétisée.

Il savait que plus la sensitive se sent entourée de confiance et de sympathie, plus son courage grandit, plus elle voit juste, plus elle discerne clairement. Le doute inspire la crainte et la timidité ; or, *de tous les habitants du seuil, qui barrent l'entrée du monde invisible, la crainte est le plus redoutable.*

C'est pourquoi Léon parlait, selon son habitude, avec la même assurance que s'il eût assisté comme témoin à la scène qu'il dépeignait :

Sagon le regarda en souriant furtivement :

— C'est votre dernier mot ? demanda-t-il.

— Pourquoi céderais-je ? Ma vie ne dépend pas de votre science, tandis que la vôtre, si je ne me trompe, aurait grandement besoin du secours de la mienne.

— Si vous voulez soulever le coin de la natte, vous y trouverez une valise, dit Sagon qui semblait revenir à des sentiments de prudence. La clef se trouve dans la poche de mon paletot. Mais de quelle utilité peut être pour vous le vieux paquet de lettres trouvé il y a dix-huit ans ?

— Oubliez-vous que l'enfant que vous aviez l'intention de laisser périr est devenue mienne, et que la femme à qui vous dérobâtes les papiers était sa mère ?

Le premier objet qui frappa la vue de Léon en ouvrant la valise fut la clef de l'oratoire que l'on avait tant cherchée en vain.

— Vous trouverez le paquet au fond de la valise à gauche ; mais faites vite, mes pieds s'alourdissent ; tout à l'heure, il sera trop tard.

Léon mit le paquet dans sa poche et referma la valise.

— Emportez la valise, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, continua Sagon. Elle contient beaucoup de choses que je ne voudrais pas voir tomber entre les mains des ouvriers et encore moins de la police.

Léon appela l'ouvrier qu'il avait trouvé auprès de Sagon :

— Je sauverai votre camarade, lui dit-il comme j'ai sauvé celui qui fut mordu par le scorpion blanc. Ne le quittez pas jusqu'à mon retour, et surtout ne le laissez pas dormir. » Et se tournant vers Sagon : — Tenez-vous éveillé par tous les moyens possibles, je ne serai pas long.

En effet, peu de temps après, Léon était de retour dans la tente. Après avoir administré au patient une cuillerée d'un sirop épais, aigre-doux et légèrement aromatisé, il lui dit :

— Vous prendrez ceci tous les quarts d'heures

et d'ici trois heures les symptômes d'intoxica tion auront diminué et disparaîtront bientôt complètement. Mais il faut que vous m'aidiez en usant de toute votre volonté pour rester éveillé. Voyons, secouez-vous, sans quoi je ne réponds de rien.

Et d'abord, dites-moi donc, comment ceci est-il venu en votre possession ? Et tout en parlant, il lui montrait la clef de l'oratoire trouvée dans la valise.

— Promettez-moi de n'en pas faire usage contre moi, si je vous le dis.

— Je vous le promets. Je suis ici comme médecin, non comme juge.

— Eh bien, je l'ai prise de la serrure pour empêcher un ancien camarade avec qui j'ai passé deux ans au bagne avant que nous ayons réussi à nous échapper de...

— Je ne vous comprend pas. La personne qui perdit la clef est le P. Denis.

— Précisément ; c'est lui.

Léon qui, en engageant cette conversation, n'avait eu qu'un but, éloigner le sommeil des paupières du malade, se trouvait tout à coup puissamment intéressé, d'autant plus qu'il se souvenait qu'Alyne, de disposition très douce et bienveillante, avait toujours témoigné, surtout

lorsqu'elle était endormie, une antipathie prononcée pour le P. Denis.

— Allons donc ! vous plaisantez pour vous tenir éveillé. C'est parfait, même je vous admire.

— Moi, plaisanter ? Mais pas le moins du monde.

La chaîne qui nous rivait ensemble comme deux chiens de chasse, en laissa imprimée sa marque en caractères ineffaçables. Elle prouverait facilement si je plaisante ou non.

Abasourdi par cette révélation inattendue à laquelle il n'attachait pourtant encore aucune créance, Léon examina le malade avec une nouvelle attention. Peut-être divaguait-il ; ces propos sans doute n'étaient que du délire, conséquence fatale du poison absorbé par lui...

Il lui prit la main et tâta son pouls. Pas de fièvre, — l'état général se maintenait satisfaisant; c'était à n'y rien comprendre.

— Ne vous donnez pas de peine inutilement, docteur, dit Sagon ; je n'ai pas le délire. Ce que je vous ai dit est la simple vérité.

Antoine La Grange fut condamné à vingt années de travaux forcés pour faux et fabrication de fausse monnaie. Un an environ avant son arrestation, il avait épousé une jolie paysanne des Hautes-Pyrénées. Il ne tarda pas

à lui avouer que sa première femme étant encore vivante, leur mariage était illégitime. Alors elle voulut retourner chez sa mère, mais il paraît que celle-ci refusa de la recevoir, et la pauvre femme revint à Paris avec son enfant.

— Et ensuite ?

— Eh bien, je fus arrêté, moi, à mon tour. Après deux ans, nous réussîmes à nous évader.

Il fut impossible de retrouver les traces de la femme et de l'enfant d'Antoine. Lui-même, d'ailleurs, disparut complètement, à mon grand regret, car j'aurais bien voulu essayer quelque nouvelle affaire avec lui. Grande fut ma surprise en retrouvant ici, sous la soutane du saint P. Denis, mon ancien compagnon de bagne !

— Pouvez-vous me donner les preuves de tout ceci ?

— Sans doute, je le puis. Si vous voulez vous donner la peine d'entrer à l'oratoire dont vous avez la clef, et de soulever la plaque de marbre derrière le maître-autel, vous découvrirez une excavation dans laquelle sont dissimulés les outils pour la fabrication des fausses pièces et des faux billets de banque. Voilà à quoi le bon P. Denis passe les heures pendant lesquelles les naïfs fidèles le croient absorbé dans la

prière et la méditation. Ah ! le farceur ! » Et Sagon ricana tout bas.

— Je ne vois pas trop de quelle utilité pourrait lui être son art, répliqua Léon, puisqu'il doit retourner prochainement à son couvent.

— Oui, mais il a retrouvé sa fille et il désire la doter le plus richement possible. Cette fille, vous ne vous en douteriez pas, n'est-ce pas? eh bien, c'est Berthe Brête. Mais, au fait, puisque le prince Albert semble très attaché à la jeune fille, il ferait bien de veiller sur elle... Pour des raisons que je n'ai pas su deviner jusqu'ici, le P. Denis guette tous ses mouvements, il la couve, vous dis-je. Cela ne présage rien de bon.

— N'oublions pas la potion, il est temps.

Et mettant ses doigts sur le pouls du malade, Léon s'exclama :

— Mais cela va déjà beaucoup mieux ! Les effets du poison diminuent sensiblement ; — il n'y a plus de crainte à avoir.

— En effet, je le sens, dit Sagon, cet antidote est merveilleux !

— Ce qui est surtout merveilleux, pensa Léon, c'est la puissance et l'efficacité de l'antidote appelé : *suggestion, l'antidote qui affecte directement le degré nerveux.* S'il agit ainsi sur

cette nature de brute, quel serait son pouvoir sur des sensitifs ?

Un quart d'heure encore s'écoula, pendant lequel Léon encouragea par tous les moyens Sagon à parler de soi-même et de ce qui le concernait personnellement, sachant que pour le malade comme pour la plupart des causeurs, aucun sujet ne vaut celui-ci en intérêt Lui tendant de nouveau la potion :

— Voyez, lui dit Léon, décidément l'effet du toxique est neutralisé, plus rapidement même que je ne le pensais. Vous venez de prendre le verre avec la main qui était engourdie. Essayez donc de vous lever ; je vous crois parfaitement capable de vous promener dans la tente en vous appuyant sur mon bras. Venez.

S'appuyant d'abord sur le bras de Léon, puis sans être soutenu, Sagon marcha lentement dans la tente.

— Très bien, dit Léon ; maintenant reposez-vous ; je vais jusqu'à la source ici tout près, car je me sens le gosier desséché. Je reviendrai tout de suite.

Se rendant à la source, il transvasa l'antidote dans une autre bouteille semblable à la première ; puis il remplit celle-ci d'eau pure, dans laquelle il exprima le jus de quelques feuilles de

menthe qui croissaient tout près du ruisseau.

A son retour auprès de Sagon, il trouva celui-ci assis sur sa natte d'alfa :

— Vous n'avez plus besoin de prendre de l'antidote, lui dit-il ; buvez ceci, vous dormirez et vous vous réveillerez fort et bien portant.

Sagon vida le flacon d'eau pure légèrement aromatisée de menthe, et comme Léon posait ses doigts sur son pouls, en quelques secondes il s'endormit.

Se levant alors, le médecin quitta la tente. A la porte il rencontra deux ouvriers qui lui demandèrent :

— Vivra-t-il ?

— Oui ; il dort en ce moment, il est déjà presque guéri. Veillez sur lui jusqu'à ce qu'il se réveille. S'il survenait quelque complication, venez me chercher ; mais je n'en prévois aucune.

Puis donnant quelque monnaie aux deux hommes, il ajouta :

— Le prince désire que le chemineau se remette le plus tôt possible ; il serait désolé qu'un accident arrivât au pieux pèlerin se rendant au *Bosquet-Bénit*. Vous achèverez sa guérison.

CHAPITRE VIII

Peu de personnes ont le caractère suffisamment trempé pour supporter stoïquement les coups de fortune adverse. Quoique ce fût très sincèrement qu'Albert eût offert ses félicitations à la princesse au sujet de la naissance probable d'un héritier, il n'en éprouvait pas moins le besoin de se recueillir, de rassembler en un dernier adieu tous ses rêves d'avenir, pour envisager calmement les réalités actuelles.

Appuyé à la balustrade d'onyx de la large terrasse, il s'efforçait de trouver un plan définitif, de mettre de l'ordre dans ses idées :

— Impossible, murmura-t-il enfin avec une certaine impatience, je ne puis décider de rien, tout dépend de Berthe.

— Qu'est-ce qui dépend de Berthe ? prononça une voix enjouée à côté de lui. Elle est ici depuis deux bonnes minutes sans que sa présence soit soupçonnée le moins du monde !.

— Berthe, dit Albert en prenant entre les

siennes ses deux petites mains brunes. Je ne suis plus l'héritier de mon oncle, mais un simple mortel sans fortune, qui cherche comment il pourra le mieux gagner honnêtement sa vie. Dites, voulez-vous de moi dans ces conditions ?

Pour toute réponse Berthe mit ses bras autour du cou du jeune homme :

— Je vous ai toujours aimé, Albert, seulement vous étiez au sommet, moi au bas de l'échelle sociale. Maintenant nous en gravirons les échelons la main dans la main.

* * *

En revenant de la tente, Léon rencontra Alyne et Berthe qui se promenaient lentement dans le bosquet d'oliviers.

— J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre, lui dit Alyne. Berthe va partager le sort du prince Albert, qui se dispose à prendre une place d'ingénieur afin de pouvoir lui offrir un *home* le plus tôt possible.

— En effet, voilà une bonne nouvelle, répondit Léon Mais comment cela se fait-il, ajoute-t-il, en regardant Berthe, que vous soyez si sérieuse, je dirais presque si triste ? Qu'y a-t-il ? Est-ce le chagrin de voir votre fiancé vous quitter pour quelque temps ?

— Non, ce n'est ni cela, ni autre chose. Je ne saurais exprimer ce qui m'oppresse. J'ai comme le pressentiment d'un malheur. Je n'ai jamais connu cette sensation, et pour la première fois je me sens nerveuse.

— Et vous venez auprès d'Alyne pour chercher une protection ?

Berthe sourit tristement :

— Peut-être suis-je venue auprès d'Alyne parce qu'elle est une avec vous. Depuis notre première rencontre, Monsieur Léon, vous m'avez inspiré une confiance, une sympathie rarement éprouvées auparavant. Oui, j'ai confiance en votre sympathie et surtout en votre puissance.

— Merci, dit-il simplement. Si jamais vous avez besoin de moi je ne trahirai pas votre confiance.

— Je le sais, répondit Berthe. Maintenant, voulez-vous me prêter Alyne pour quelques heures ? Albert me quitte par le prochain train, et je redoute la longue soirée solitaire. Je fais des efforts pour surmonter l'étrange sensation qui m'oppresse, je n'y réussis pas.

— Alyne est absolument libre, cela va sans dire.

Puis, s'adressant à celle-ci, Léon ajouta :

— Si vous accompagnez Mlle Berthe au châ-

teau, je ne manquerai pas d'aller vous chercher vers neuf heures. Certains changements au plan laissé par M. Zigan m'occuperont jusque-là. Quelques documents d'importance me restent également à déchiffrer.

Aussitôt son travail terminé Léon courut s'enfermer dans la vieille maison arabe qui lui servait de logement. Fermant soigneusement la porte de son cabinet de travail, il défit le paquet de lettres que renfermait la valise de Sagon.

Il y trouva tout d'abord trois lettres qui, à en juger par les nombreux timbres qui les couvraient, avaient dû être renvoyées à l'expéditeur.

Les ouvrant par ordre de date, il lut ce qui suit :

« Mon père, pour la première fois de ma vie, j'ai désobéi à votre volonté en épousant la femme que j'aime. Quoique sincèrement peiné de votre désapprobation, j'estime n'avoir agi que selon le droit que possède tout homme de suivre l'impulsion de son cœur. Ce lien consacré par l'amour je le bénis, je m'en fais gloire, malgré que vous m'ayez chassé de votre présence, moi votre unique enfant ! Vous accablez de votre mépris une noble femme que dédaigneusement vous appelez « l'actrice » ; votre étroit préjugé ne vous fait voir dans ce mot que frivolité,

légèreté, pire peut-être ! Vous oubliez que les dignes interprètes d'un Shakespeare, d'un Schiller, de bien d'autres encore dont le génie a laissé dans l histoire de l'humanité un sillon lumineux et ineffaçable, sont les bienfaiteurs des masses qu'ils élèvent et auxquelles ils parlent avec les grandes voix du passé.

« Il est vrai qu'Alyne est trop jeune pour avoir atteint la perfection dans son art. Elle y a d'ailleurs renoncé depuis notre mariage.

« Veuillez donc nous recevoir, mon père ; je vous demande cette faveur au nom de ma mère.

« Votre fils respectueux. »

La signature manquait. Elle avait été soigneusement effacée.

La deuxième lettre contenait l'annonce d'un premier enfant et la nouvelle prière d'être accueillis.

La troisième lettre parlait du rapide affaiblissement de la santé de celui qui signait : Votre fils respectueux.

Il priait son père de recevoir Alyne et l'enfant.

Il terminait en disant : « Alyne restera sans ressource, à moins qu'elle ne retourne au théâtre, ce que je redoute par-dessus tout pour elle. »

La signature était biffée avec un trait à l'encre

violette. S'approchant de la fenêtre, Léon tint la lettre contre le jour, ce qui lui permit de déchiffrer le nom.

Avec une sourde exclamation de surprise, il se recula. Une violente émotion l'étreignait et faisait battre son cœur à coups redoublés :

« Mazzio ! Marcus Mazzio ! » répétait-il machinalement. C'était le nom de son cousin, le fils unique de son oncle. Croyant son fils mort sans enfant, celui-ci avait fait de Léon son légataire conjointement avec la fille de l'unique femme qu'il eût jamais aimée, ne mettant à ceci qu'une condition : leur mariage. Et l'enfant c'était Alyne, qu'un jeu bizarre de la destinée lui avait fait rencontrer.

La valise contenait encore quelques lettres du jeune homme à sa fiancée, leur acte de mariage, l'acte de naissance de leur fille, et celui du décès de son père.

Pendant que Léon examinait ainsi le paquet de lettres venu entre ses mains *grâce à la bague antique*, Alyne et Berthe étaient assises ensemble dans l'atelier, aujourd'hui abandonné. Leur conversation fut interrompue brusquement par l'entrée de Stéphanie.

— Une étrangère vous demande, dit-elle en s'adressant à Alyne. Elle dit être venue de

France pour voir M. et Mme Lefèvre. Ne les trouvant pas chez eux, elle s'est adressée ici, espérant les rencontrer.

— Comment est-elle ? interrogea Alyne. Attendez, je vais vous faire son portrait : grande, brune, entre les deux âges, parlant français avec un fort accent étranger et vêtue d'un costume aux couleurs voyantes, est-ce cela ?

La princesse répondit affirmativement, et Alyne s'éloigna aussitôt, leur jetant en partant :

— Je vais prévenir Léon, c'est Martza qui nous cherche.

Restée seule, Berthe se retrouva en proie aux funestes pressentiments qui avaient à peine cessé de la hanter. Elle essaya de se distraire en parcourant un roman que la princesse avait laissé sur la table.

Il lui parut fade et ennuyeux. Alors elle retoucha légèrement une miniature d'Albert, s'y attarda un moment, mais, vite fatiguée, résolut de sortir.

— Au fait, si j'allais voir cette étrangère, se dit-elle. J'ai fait des portraits de toute espèce de peuplades, mais pas encore d'une indigène de la Louisiane.

Elle entra doucement dans la bibliothèque, et vit une femme en vêtements bariolés assise

sur le tapis devant la fenêtre. Les yeux fixés sur les marches du perron, elle semblait attendre anxieusement, et si absorbée était-elle dans son attente, qu'elle ne s'aperçut pas de la présence de la jeune fille, qui ainsi eut le temps de prendre un croquis du profil de Martza.

S'approchant enfin d'elle, elle prononça doucement son nom : « Martza, Martza ! »

Au son de cette voix, la forme grande et maigre se leva brusquement ; les yeux démesurément ouverts, elle fixa un moment la jeune fille, puis avec un « Al-hu-al » étrange et sinistre, elle s'abattit sur le plancher.

Terrifiée de ce spectacle, la pauvre Berthe s'enfuit et ne s'arrêta que lorsqu'elle eut donné deux tours de clef à la porte de sa chambre. Alors, se jetant sur son lit, elle sanglota éperdument.

Lorsqu'un peu après sept heures Léon et Alyne entrèrent dans la bibliothèque, ils trouvèrent Martza gisant inanimée auprès de la fenêtre.

S'agenouillant auprès d'elle, Léon mit tout en œuvre pour la rappeler à la vie. Elle ouvrit enfin les yeux. En rencontrant le regard de Léon, l'expression de frayeur qu'avait gardé son visage se changea en un sourire de soulagement.

— Qu'est-il arrivé ? interrogea Léon, qu'avez-vous ? Etes-vous épuisée, malade ?

— Non, non.

— Enfin, quoi ? Je dois le savoir pour être à même de vous aider.

— Voici. Je m'étais assise auprès de la fenêtre, regardant vers le perron où je pensais vous voir venir d'un moment à l'autre, lorsque tout à coup j'entendis la voix de mon Asnia m'appelant par mon nom, comme elle le faisait dans notre home des îles, aux jours d'autrefois !

En regardant dans la direction d'où venait la voix de ma chérie, je vis debout, entre moi et la porte, son mari, non pas tel que je le vis en dernier lieu, mais semblable au portrait fait de lui lorsqu'il était tout jeune. « Al-hu-al », prononçai-je, bouleversée. La forme s'évanouit et je perdis connaissance.

Maintes fois j'ai demandé : ceux qui ont quitté la terre peuvent ils revenir ? Aujourd'hui, je sais, je sais ! Car j'ai entendu la voix de mon Asnia, j'ai vu la forme de son mari, et je suis pourtant moi-même parmi les vivants !

Rendu très pensif par ce qu'il avait entendu, Léon s'en retournait chez lui à travers le bosquet d'oliviers, Martza s'appuyant à son bras gauche, tandis que de sa main droite il tenait

celle d'Alyne. César et Césarine suivaient à quelque distance.

Quoique Léon sût que la connaissance psychique des habitants des îles était très grande et trop désintéressée pour être obscurcie par la superstition, cependant le récit de Martza lui demeurait incompréhensible. En vain essayait-il de trouver un rapport entre cette étrange circonstance et les noirs pressentiments de Berthe.

Après s'être entretenus pendant un moment avec la fidèle Martza, celle-ci toujours, selon son habitude, accroupie sur le tapis, ils se séparèrent, et Léon mit Alyne au courant de sa découverte.

— J'ai reçu la confidence de Sagon en ma qualité de médecin, dit Léon, mais vis-à-vis de vous, chère bien-aimée, je n'ai aucun secret.

Alyne ne répondit rien, et Léon fut surpris de voir que son joli visage ne trahissait aucune émotion.

— Ma pauvre mère n'a pas été heureuse, dit-elle songeuse. Quelle dure destinée a été la sienne ! Si, dans l'état où elle se trouve actuellement, elle a conscience de ce qui concerne son enfant, combien elle doit être heureuse de la savoir aimée et protégée !

— Vous ne paraissez pas avoir saisi le grand changement qui s'est opéré dans votre position sociale, ma chérie, lui dit Léon en lui prenant les mains dans les siennes. Ne comprenez-vous pas la grande distance qui sépare la petite épave d'hier avec la duchesse d'aujourd'hui, héritière de plusieurs millions ?

Pour toute réponse Alyne laissa fuser un rire perlé ; puis redevenant sérieuse :

— Le rang et les richesses m'importent peu, dit-elle ; mon être entier est concentré vers le seul trésor de ma vie, vers celui que j'aime.

Profondément ému, Léon serra la jeune femme sur son cœur :

— Combien elles sont vraies les paroles du poète ! dit-il :

Man's love is of man's life a thing apart
Tis woman's whole existence ! (1)

(1) L'amour de l'homme est une chose à part de sa vie ; il est l'existence entière de la femme !

CHAPITRE IX

Levant les yeux du courrier qu'il était occupé à dépouiller, le prince, tout en buvant son café au lait à petites gorgées :

— Stéphanie, dit-il, il faut que vous arrangiez cela.

— Quoi, mon ami ? interrogea-t-elle tranquillement.

Le fait était que jamais jusqu'ici le prince n'avait paru se douter que la jeune femme pût arranger quoi que ce soit.

— Je serai enchantée de vous être utile.

— Je ne vois pas en quoi cela pourrait vous rendre heureuse...

Un temps de silence.

— Eh bien, qu'en dites-vous, chère amie ? répondez-moi !

— Je n'ai rien à dire avant de savoir de quoi il s'agit ?

— Il s'agit de faire comprendre à M^lle^ Brête qu'elle ait à cesser ces promenades à cheval, à

moins qu'elle ne se fasse accompagner par un groom. J'ai toléré sa manière de faire tant qu'elle n'était qu'une miniaturiste payée et ici de passage seulement. Mais maintenant que le jeune têtu, mon neveu, paraît résolu à en faire *une des nôtres*, cela doit changer. Elle est dehors avec Jasper depuis le lever du soleil. Il vient de sonner neuf heures et elle n'est pas encore rentrée.

— Il n'y a rien à craindre avec Jasper, Berthe est tout à fait en sûreté avec lui. Cela n'empêche que je lui ferai part de vos observations.

Pourquoi appelez-vous Albert têtu ?

— Parce que hier, avant son départ pour Paris, je lui ai offert une rente convenable, le mettant à même de vivre honorablement, sans dépendre pour cela de sa profession d'ingénieur. Il a refusé, prétendant *travailler* pour se faire un avenir ; — c'est absolument indigne de quelqu'un appartenant à notre monde ! Comprenez-vous cela ! Il trouve que j'ai fait assez en payant les dettes de son père, et maintenant il est décidé à fonder un home pour Berthe par son propre effort !

Je lui disais...

A ce moment le galop précipité d'un cheval

se fit entendre. Tous deux coururent à la fenêtre, et virent avec un douloureux étonnement Jasper couvert d'écume, qu'un palefrenier venait d'arrêter dans sa course.

— Mon Dieu, où est Berthe ? Jasper revient seul ! s'écria le prince ; et bientôt toute la maison, depuis le Père Denis jusqu'au dernier garçon d'écurie, apprenait l'inquiétant accident, tant il est vrai qu'une mauvaise nouvelle se répand comme une traînée de poudre.

Autour du cheval encore tout frémissant, les langues allaient leur train.

Qu'était-il arrivé ? Où était restée la jeune amazone ? où la retrouver ?

— Que tout le monde, s'éloigne ordonna Léon en s'adressant aux assistants.

Je m'y connais un peu en chevaux depuis mon séjour au Mexique. Les hennissements répétés de Jasper ont la même signification que les aboiements écourtés de nos chiens de chasse.

Il désire que quelqu'un l'accompagne à l'endroit d'où il vient.

— Faites attention, dit le prince. Quand ses oreilles sont couchées en arrière et que ses yeux jettent de furtifs regards de côté, il ne veut se laisser monter par personne.

— C'est ce que nous allons voir, répliqua Léon

en flattant doucement le cou arqué du bel animal ; et s'élançant en selle d'un bond rapide, il ne tarda pas à disparaître aux yeux ébahis du groupe.

Au bout d'un certain temps, il arriva à un endroit écarté, exposé au midi et parsemé de fleurs ; on l'eût dit recouvert d'un tapis de Perse. Sautant à terre, Léon s'aperçut que le cheval tremblait ; le laissant libre, il le vit se diriger vers un endroit où l'herbe foulée, les fleurs piétinées indiquaient qu'une lutte devait avoir eu lieu. De nouveau son clair hennissement se fit entendre, une fois, deux fois ; on l'eût dit content d'avoir amené son cavalier à cet endroit. Examinant attentivement le terrain, Léon arriva à la conviction que Berthe n'avait pas été désarçonnée. Un crime s'était commis là ; la pauvre enfant avait été prise à l'improviste et enlevée, il ne pouvait en douter.

Il se rappela les pressentiments de malheur qui avaient troublé Berthe. Pauvre jeune fille ! enlevée ! mais pourquoi? par qui ?

Il ne communiqua ses soupçons à personne en rentrant au château. Mais, ainsi qu'il en avait l'habitude, il raconta à Alyne tout ce qu'il avait vu, et les conclusions qu'il en avait tirées.

— Je n'aurai pas à tâtonner longtemps dans

l'obscurité ni à perdre mon temps et mes forces en de vaines recherches, lui dit-il, car très certainement, ma bien-aimée retrouvera la trace de la disparue. Regardez : voici le fil conducteur dans le labyrinthe. C'est le dernier *dessin de Berthe, et le sujet l'en a surtout vivement impressionnée.*

Et Léon mit dans la main d'Alyne l'esquisse que Berthe avait prise de Martza la veille.

* * *

Le P. Denis n'avait pas son expression habituelle ; très troublé par la mystérieuse disparition de Berthe, il confiait à tous son souci.

— Nul mieux qu'un père ne peut comprendre la douleur d'un père, murmura-t-il à l'oreille du prince. Je n'ai pas de secret pour vous...

— Père ! Je ne le suis pas encore, répondit le prince.

— N'en doutez pas, fit le P. Denis, d'une voix suave ; un fils vous naîtra assurément !

Vers neuf heures, le P. Denis demanda la permission de se retirer. Il éprouvait le besoin, disait-il, de passer la nuit en prières dans l'oratoire. Le ciel ne serait peut-être pas sourd à ses supplications et lui rendrait sa fille.

En lui remettant la clef de l'oratoire, la prin-

cesse lui recommanda instamment d'en avoir le plus grand soin.

— Vous savez, Père Denis, si cette clef était perdue, nous aurions beaucoup de difficultés à en faire faire une autre.

— Soyez tranquille, Princesse, je ne la perdrai pas de vue.

Et s'inclinant respectueusement devant ses hôtes, « le saint homme » disparut.

— Que Dieu et tous les Saints du paradis soient loués, marmotta-t-il en se coulant le long du corridor éclairé par la lune ; grâce à la surveillance exercée sur le sentier qui mène à l'ancien silo sec où a été trouvé le malheureux cierge, ni Sagon, ni aucun autre misérable ne pourra apparaître par la crypte cette nuit.

Il y avait environ deux heures que le P. Denis était entré à l'oratoire.

Après avoir, pour obéir aux instructions de la princesse, soigneusement mis la clef dans sa poche, il avait repris ses études sur la meilleure manière d'imiter les signatures, et sur les dernières améliorations apportées à la fabrication des faux billets de banque.

Onze heures sonnèrent à la vieille horloge du château. Très méthodiquement le P. Denis commença à ranger dans son bréviaire enluminé

les différents spécimens de billets, aussi parfaitement imités que possible, et pieusement il alla les déposer sur l'autel de saint Joseph.

Puis, soulevant la dalle carrée, il plongea le bras dans l'ouverture ainsi mise à jour et en tira divers outils et instruments nécessaires à son travail, muni desquels il descendit à la crypte où il avait installé son laboratoire.

Après avoir allumé un petit fourneau, dernier modèle perfectionné, il prit quelques très minces plaques d'aluminium et, tout en maniant habilement ses ustensiles, il s'entretenait à haute voix, ainsi que le font fréquemment les personnes qui vivent solitaires et privées des moyens de conversation avec leurs semblables :

— Si tout va bien, comme j'ai tout lieu de m'y attendre, je serai bientôt un homme riche, très riche, puissamment riche ! Non pas que j'apprécie l'or pour lui-même : trop grande abondance de richesses nuit *aux imbéciles*, mais l'or qui *auréole une intelligence telle que la mienne, vers quelles altitudes n'ouvre-t-il pas la voie* ?

— Parfaitement. » Se retournant brusquement au son de cette voix, il se trouva en face de Léon, derrière lequel se tenait Césarine ; décontenancé un instant par cette présence inopinée, le P. Denis se ressaisit promptement.

— A quoi dois-je l'honneur de cette visite inattendue de M. Lefèvre ? prononça-t-il avec calme.

Il avait ôté son froc et sa calotte, et c'était d'une voix tellement changée qu'il s'adressait à Léon que celui-ci se demanda un moment s'il était bien en présence de l'homme qu'il cherchait. Se souvenant toutefois que Sagon lui avait parlé d'une cicatrice qu'Antoine La Grange devait porter au-dessus du sourcil gauche, il jeta un coup d'œil scrutateur sur son interlocuteur.

Justement la lumière du fourneau l'éclairait d'une vive lumière. Pas d'erreur ! Une profonde cicatrice rougeâtre se dessinait au-dessus de l'arcade sourcilière du bon Père, cicatrice remportée dans une lutte contre les gardiens du bagne, au dire de Sagon.

— Je suis venu pour constater des actes, Père Denis, qui vous couvrent d'une marque d'infamie, comme l'a fait la chaîne du galérien.

Sans se laisser démonter, froidement, de sa voix habituelle, le Père, regardant Léon, dit ironiquement ?

— Que désirez-vous de moi ?

— Je désire être nommé médecin attitré de l'abbaye de... où vous remplissez l'office de confesseur extraordinaire et qui se trouve sous votre direction ; cette abbaye dans laquelle

vous avez fait séquestrer Berthe Brêtc, afin que, de gré ou de force, elle prenne le voile.

— Vous faites complètement erreur, Monsieur. Je ne connais que de nom le couvent dont vous parlez, mais je sais que, d'après les règles de cet ordre, chaque religieuse a le droit de choisir son propre confesseur. L'office de confesseur extraordinaire existe ; confesseurs et pénitentes sont libres d'avoir recours à lui en cas de nécessité ; mais *cet office est une simple sinécure*. Vous comprendrez par là qu'il ne m'est pas possible d'accorder votre requête, même pour le cas où je détiendrais l'office de confesseur extraordinaire.

— Votre impuissance est fort regrettable.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'elle vous privera très certainement de votre liberté et peut-être de votre vie.

— Veuillez mettre fin à cet entretien. Vous parlez en énigme.

— Je ne mettrai fin à cet entretien que lorsque vous m'aurez donné par écrit l'autorisation formelle, dûment signée. Sinon je me verrai obligé d'avoir recours aux moyens extrêmes.

— Qui seraient ?

— D'aller à Rome, tout simplement.

— Et vous vous imaginez que le témoignage du contre-maître Léon Lefèvre serait pris en considération plutôt que celui du P. Denis? demanda celui-ci d'un air dédaigneux.

— Assurément non.

— Vous demandez d'ailleurs une chose impossible, car cette situation ne sera accordée qu'à un médecin diplômé : Léon Lefèvre, contremaître et... charlatan ne peut guère y prétendre.

— Vous avez encore raison. Le pouvoir de soulager la souffrance est entravé de mille manières, celui de l'augmenter est libre.

— Alors ?

— Ce que ni Rome, ni la Faculté n'accorderaient à Léon Lefèvre, le contre-maître charlatan, sera accordé à Léon de Mazzio, le spécialiste.

— Léon de Mazzio ?

— C'est moi.

Un rire sardonique plissa les lèvres de l'exforçat :

— Allons, il faut savoir reconnaître quand on est vaincu dans la lutte, fit-il sèchement. Suivez-moi à l'oratoire, je vous remettrai la nomination que vous exigez.

— Et vous ne me demanderez aucune preuve d'identité, aucune preuve ?

— C'est inutile. Il y a beau jour que j'avais

deviné que vous n'étiez pas le simple ouvrier que vous paraissiez aux yeux du vulgaire. Votre maintien et bien d'autres indices vous trahissaient.

Tout en parlant, il gravissait les marches devant Léon ; la chienne suivait sur les talons de son maître, en faisant entendre de temps en temps un sourd grognement.

Arrivé devant la porte dissimulée dans le mur, le P. Denis se retourna :

— Je ne puis pas permettre à des animaux immondes d'entrer dans un lieu consacré.

— Ce n'est pas la forme extérieure, mais les sentiments intérieurs qui rendent l'être pur ou impur.

Je comprends votre désir de vous débarrasser de ma chienne, mais dans les conditions présentes je préfère la garder avec moi.

Installé devant une table dans l'oratoire, la plume à la main, le P. Denis semblait, du regard, chercher quelque chose.

— Voici bien la plume et l'encre, dit-il enfin, mais je n'ai ni papier, ni cire à cacheter...

— Qu'à cela ne tienne, répondit Léon en mettant devant lui les objets nommés, je n'ai rien oublié.

— J'ai désiré depuis longtemps rencontrer le

duc de Mazzio, reprit le P. Denis ; — ses tendances de libre-pensée, d'athéisme même, en font un adversaire redoutable pour l'Église.

— La liberté de pensées n'implique pas nécessairement l'athéisme, dit Léon ; au contraire, car l'intelligence de ceux qui cherchent la vérité doit être libre, puisqu'elle manifeste l'Intelligence divine, ce foyer de lumière qui rayonne en tout être désireux de le recevoir, une avec la Vérité suprême, la Vérité unique et immortelle.

D'ailleurs je ne suis l'ennemi de personne. Je respecte profondément toutes les phases de la pensée humaine en quête de progrès et d'évolution.

— Je m'aperçois que vous êtes philosophe plutôt qu'athée, ce qui est infiniment plus dangereux pour notre sainte foi. A propos, voulez-vous me dire maintenant le motif de votre désir? cette nomination au poste de médecin ?

— Certainement. Vous avez enfermé dans ce couvent la jeune femme que vous prétendez être votre fille. Elle m'a toujours témoigné une grande confiance ; je tiens à la mériter. De plus, mes fonctions de médecin me permettront de me livrer à certaines expériences psychiques, que je désire faire depuis longtemps.

Maintenant que j'ai répondu à vos questions,

veuillez m'écrire la nomination et l'adresser à qui de droit. Inutile d'hésiter, — vous n'avez pas d'autre alternative.

Peu d'instants après, Léon tenait en main le précieux document fait en double et adressé l'un à l'aumônier, l'autre à la supérieure de l'ancienne abbaye.

A son retour chez lui, Alyne le reçut joyeusement.

— Quel bonheur de vous revoir, mon ami ! sans vous le temps me paraît long.

— Heureux l'homme qu'accueillent d'aussi douces paroles ! Ma chérie, depuis que, grâce à vous, j'ai connu le bonheur, toujours vos lèvres caressantes m'ont dit des mots qui, venant de votre cœur, vont droit au mien. Soyez bénie ! — Je vais maintenant vous annoncer une grande nouvelle. Il est probable que nous retournerons en France aussitôt que je serai remplacé ici. J'ai déjà télégraphié au patron de me trouver un remplaçant au plus tôt.

— Combien vous nous manquerez, camarade, dit Lebrun qui s'était tenu à l'écart jusque-là ! Même ceux qui parmi nous faisaient la sourde oreille à vos paroles et traitaient vos théories d'utopies, vous admiraient et, au fond, l'*idée* de l'*évolution* du *moi* et de la *réalisation* de *possibi-*

lités jusqu'ici inconnues, les attirait et les charmait. Ils mènent des vies plus droites et meilleures, depuis qu'ils vous ont entendu.

— Vous m'avez très loyalement soutenu, mon cher Lebrun. Votre exemple a été d'une aide efficace. Je compte sur vous pour développer ces plantes si fragiles encore...

— Vous nous écrirez quelquefois, n'est-ce pas ?

L'absence, en nous privant de vos précieux conseils, vous fera regretter tous les jours davantage.

— Je vous écrirai, n'en doutez pas.

— Ecrire? dit Martza en entrant ; — quelqu'un va donc partir ?

— Oui, dit Léon, nous devons retourner en France le plus tôt possible ; ainsi, ma pauvre Martza, votre traversée aura été presque inutile.

— Pas tout à fait. Depuis que je vis la princesse Stéphanie, son image ne me quitte ni jour ni nuit. Elle m'a priée de rester avec elle jusqu'à la naissance de l'enfant, et toujours si je veux.

— Et vous avez l'intention de rester ici ?

— Je crois bien ! Je ne voudrais pas la quitter, elle et l'enfant, pas pour toutes les richesses de l'Afrique.

C'est étrange, si étrange, mais il me tarde de tenir cet enfant dans mes bras, de le bercer sur mon cœur, comme il me tarda jadis de tenir dans mes bras mon fils unique qui n'est plus. Dès que l'enfant sera né, je le marquerai des signes sacrés.

— Quels signes ? demanda Alyne.

— Un sur le cœur, un sur l'estomac, un à la base du cerveau. Les deux premiers ne sont pas plus grands qu'un pois, le dernier de la dimension d'une petite perle. Aucun être nerveux hostile ne peut prévaloir contre ceux qui sont ainsi marqués.

Vous n'avez plus besoin de la vieille Martza, vous êtes tout l'un pour l'autre, et la princesse Stéphanie a besoin de moi, car elle est seule, comme moi !

— Seule, dit Lebrun, et son mari ?

— Oh ! lui, il ne compte pas !

— Comment, il ne compte pas, un prince?

Martza ne répondit pas.

Alyne, alors, attirant Léon à part sous un figuier, à quelque distance des assistants, murmura à son oreille : « Léon, Léon, Berthe a un petit signe tatoué sur la nuque ; c'est elle qui est la vraie Somia ! »

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'ancienne abbaye de*** dresse ses tourelles mystérieuses au cœur d'une immense forêt de pins, entourée de hautes montagnes que les neiges éternelles couronnent de leur éclat grandiose.

Naguère, lorsque la puissance de l'Église était à son apogée, ses abbesses vivaient dans une grandeur presque royale. Les douze religieuses qui partageaient avec elles la solitude du cloître étaient choisies parmi les plus nobles familles, toujours honorées de l'entrée d'une femme de leur race dans cet ordre hiérarchique d'un beau symbole.

Tenues en haute estime par les fidèles et par l'État ; également respectées des humbles et des

puissants, ce n'était pas seulement le culte qui ployait devant les fières recluses, mais encore le code et la coutume, et quand, une fois par an, l'abbesse quittait l'enceinte cloîtrée, personne ne passait par les rues qu'elle devait traverser. Il était d'usage aussi que toute requête présentée par elle fût immédiatement accordée.

Bien qu'avec le temps le prestige se soit amoindri et que les coutumes eussent changé, une déférence spéciale nimbait encore les religieuses de l'ancienne abbaye, et des légendes, des histoires étranges concernant leur richesse, leur puissance psychique et sociale, en entretenaient l'habitude.

Le jour qui suivit l'installation de Léon et d'Alyne dans une vieille maison située au bout du village, à la lisière de la forêt, Léon se présentait à la porte de l'abbaye, non sans se demander quelle réception l'y attendait.

Une sœur converse d'un âge respectable le conduisit jusqu'à la grille du parloir et l'informa qu'en l'absence de l'aumônier, il allait être reçu par l'abbesse, à laquelle on avait remis la lettre du P. Denis.

Les pensées de Léon se concentraient à la fois sur le passé, le présent et l'avenir et, tout en attendant, il voyait déjà l'entrée majestueuse de

la vénérable abbesse gardant l'attitude hautaine de celles qui sont nées pour gouverner. Le cours de ses réflexions fut interrompu par les notes graves d'un orgue, auxquelles se mêlaient les voix suaves des femmes chantant les vêpres, et un regard jeté vers les voûtes lui fit découvrir, le long de la galerie serpentant sous la toiture ciselée, toute une procession de formes voilées et revêtues de pourpre tyrienne, sur laquelle se détachait le large scapulaire cramoisi.

Bientôt le chant cessa et seuls les accents de l'orgue peuplaient encore le silence, lorsque le volet de la grille s'ouvrit lentement. Encadrée dans l'ouverture, Léon vit avec surprise, au lieu de l'abbesse de ses pensées, une tête de femme du plus beau type de la noblesse sicilienne. Relevant comme à regret ses lourdes paupières, elle enveloppa Léon du regard scrutateur de ses yeux bruns foncés dans lesquels semblait dormir une lueur passionnée, puis, ses longs cils recourbés, de nouveau abaissés sur ses joues, elle attendit qu'il parlât.

— C'est bien à Madame l'abbesse, dont la réputation de bonté et de charité s'étend si loin, que j'ai l'honneur de parler ? disait Léon.

— Je suis la sœur Annunciata, répondit une voix musicale, au léger accent italien ; notre

abbesse, souffrante elle-même, est auprès d'une jeune postulante malade ; elle attend anxieusement la venue du docteur nouvellement nommé dont on lui a vanté la science. Si vous voulez bien suivre la tourière que vous trouverez en tournant dans le premier cloître à droite, elle vous conduira vers l'abbesse, qui est prête à vous recevoir.

Ayant obéi aux indications qui lui étaient données, Léon ne tarda pas à se trouver dans une pièce étroite et longue, où le crépuscule commençant, tamisé par les vitraux aux riches coloris, laissait tomber ces lueurs discrètes, si bien décrites par un poète comme : « The disir religion light » (L'obscure lumière religieuse.)

L'ameublement sobre et sévère et déjà fané par un long usage, était rehaussé par l'éclat du riche tapis oriental qui couvrait le parquet, et sur les murs lambrissés de chêne, vibraient de superbes toiles des maîtres anciens. Vivement intéressé par ces œuvres magistrales, Léon les examinait en amateur, et toute son attention était portée sur un tableau représentant la Mère des douleurs protégeant dans la sombre nuit le corps de son Fils contre les attaques des oiseaux de proie, lorsqu'une porte livra passage à l'abbesse.

Jeune encore et très belle, ses grands yeux gris semblaient s'illuminer des reflets de son âme, une sérénité profonde émanait d'elle :

— J'ai attendu votre arrivée anxieusement, prononça la voix grave de l'abbesse; une de nos jeunes postulantes a grand besoin de vos soins.

— Je suis ici pour vous aider de toutes mes forces, de tout mon pouvoir, répondit Léon, vivement impressionné ; l'abbesse elle-même est une de mes malades et je mettrai toute ma science à la guérir.

Une rougeur fiévreuse empourpra le visage de la jeune femme, et son corps élancé fut aussitôt secoué d'une terrible quinte de toux. Exténuée par la crise, elle s'affala sur un des sièges à haut dossier sculpté, tandis que Léon reprenait doucement :

— Vous me permettrez de vous être utile ; vous voudrez bien me laisser vous donner quelques conseils, n'est-ce pas ?

En guise de réponse, l'abbesse murmura, le regard perdu : — Enfin, enfin, il est ici.

Et il y avait dans ces simples paroles tant de confiance, tant de simplicité, une si touchante espérance, que le médecin en fut profondément remué.

— Depuis quand êtes-vous malade ? demanda-t-il.

— Malade? Je ne suis pas malade, un peu faible seulement, parce que la toux me fatigue ; mais il n'importe... Venez voir mon enfant malade, c'est elle qu'il faut guérir. Faites cela, et nous prierons pour vous nuit et jour...

— Je tâcherai de remplir votre désir, même sans l'espoir d'une si grande récompense, répondit le docteur.

— Ah ! s'écria l'abbesse, en levant vers lui ses yeux lumineux, vous n'êtes donc pas l'athée contre l'influence duquel j'ai été prémunie ? Vous croyez à l'efficacité de la prière ?

— Je crois à l'aspiration des âmes telles que la vôtre ; je crois qu'il n'est pas de lien plus efficace qu'une telle aspiration, entre l'homme et les êtres plus raréfiés qui sont ses amis.

Tandis qu'il parlait ainsi, l'abbesse l'introduisait dans une chambre où, comme il s'y attendait, il se trouvait en présence de Berthe. Une longue robe de serge noire remplaçait le vêtement masculin qu'elle portait d'habitude, et ses petites mains brunes paraissaient plus petites encore sous les grandes manches tombantes ; mais le changement de costume n'était pas celui qui opérait en elle une si étrange transformation. Immobile comme une statue, elle

parut apercevoir à peine ceux qui venaient d'entrer, et lorsque l'abbesse lui dit, tendrement inclinée sur son lit : — « Voici le grand médecin, ma chère enfant, il vous guérira, » ce fut d'une voix blanche qu'elle articula : — Je vous remercie tous deux, mais ce sont les malades et non les bien portants qu'il faut chercher à guérir...

— Je désire être seul avec ma malade, dit Léon en se tournant vers l'abbesse, et comme celle-ci semblait hésiter :

— Il est essentiel que vous me compreniez. J'estime hautement tous les cœurs sincères, quelles que soient leurs croyances : votre culte peut être comparé aux vieilles ruines dorées par le soleil levant, que j'ai vues ce matin sur une roche altière. Comme elles, il fut édifié pour servir d'abri à l'humanité, et comme elles aussi, dans sa déchéance, il reste doré par la lumière de la vérité. Quant à moi, j'appartiens, dans tous les états et degrés d'être dont je suis conscient, à celle qui comble toutes mes aspirations, comme je crois combler les siennes. J'estime en outre les passives sacrées, et combien plus encore les rares sensitives qui par vocation choisissent la vie du cloître.

Et pleinement calme et confiante : — Je vous

remercie et je vous comprends, dit l'abbesse en quittant la pièce.

Léon s'assit alors à la tête du lit sur lequel Berthe était couchée.

— J'ai accompli ma mission en arrivant jusqu'à vous, et je me suis promis de ne partir qu'après vous avoir rendue à la liberté ; ne craignez donc rien ; quelque puissants que soient vos ennemis, nous triompherons.

— Je ne sais ce que vous voulez dire et je n'ai besoin d'aucune aide humaine, s'écria la jeune néophyte d'une voix exaltée ; Celui qui est avec moi est plus grand qu'aucun fils des hommes : il me parle dans la nuit, et ses accents m'enivrent : « Un millier pourront tomber à ton côté et dix mille à ta main droite, mais aucun ennemi ne t'approchera », m'a-t-il dit, et tout en lui est vérité.

— Berthe, reprit Léon avec douceur, avez-vous oublié Albert dont vous êtes la fiancée, Albert qui vous aime ? Et Jasper, le compagnon fidèle de vos longues promenades, la noble bête qui hennit pour vous appeler, afin de parcourir ensemble la vieille route romane ; souvenez-vous, souvenez-vous... Souvenez-vous de votre art ; d'Alyne qui est mienne et qui vous attend dans notre humble home, parce qu'elle vous a

donné le nom sacré d'amie. Vous ne pouvez avoir si vite oublié tout cela !

— Oublié ? Non, dit-elle, oublié ? certainement non : on se souvient encore du crépuscule lorsque le soleil paraît...

Le visage de Léon devint inquiet :

— Dites-moi, qui avez-vous vu depuis que vous avez été amenée ici ?

— La sœur chargée des postulantes, l'abbesse qui me témoigne tant d'indulgence et de bonté, l'aumônier et le docteur dont vous occupez la place, à ce que j'ai entendu dire.

— Cet aumônier, ce docteur, quelle espèce de gens sont-ils ?

— A peu près ce que la gouvernante appelait de « bonnes bêtes ».

— Et vous n'avez parlé à aucun autre prêtre, à aucun religieux ?

— Non.

— Mais alors, de qui parlez-vous donc en termes si admiratifs ?

— A l'abbesse et à vous seul qui êtes mon ami, je révélerai mon secret... Celui si grand qui occupe toute ma pensée, je l'ai vu dans l'oratoire, à l'heure de la prière. Mon regard se perdait en la contemplation de l'œuvre sublime de Raphaël placée au-dessus du maître-autel et

qui représente l'Annonciation, lorsque entre ce tableau et moi, il s'est formé un nuage oval lumineux ; très nerveuse à cause des pressentiments de malheur qui m'avaient envahie après le départ d'Albert et qui s'étaient accrus par le cri et la chute à mes côtés de celle que je suppose être Martza, tout d'abord, ma frayeur fut si grande en voyant le nuage, qu'un besoin irraisonné d'être protégée me poussa vers les religieuses prosternées devant l'autel, puis, me rappelant que la règle défendait d'interrompre leur méditation, je me tins immobile, regardant le nuage. Graduellement je le vis devenir à demi transparent, et bientôt comme, à travers une épaisse brume argentée, m'apparut une forme de mystique beauté.

C'était l'ange lui-même de l'Annonciation de Raphaël qui venait de prendre vie !

L'émerveillement avait déjà remplacé la peur, lorsque la vision parla : « Ma bien-aimée est à moi et je suis à elle ; qu'elle reste parmi les lis ; là je la soutiendrai ». Les paroles s'éteignirent et le nuage peu à peu se dissipa... Mais il restait dans mon cœur un seul désir, une seule aspiration, revoir celui auquel je sentis que je m'étais donnée pour toujours...

Mes regrets passionnés, l'amour de la liberté,

les colères déchaînées par ma capture, mes souvenirs les plus chers, tout avait fui, tout était aboli, et seul le silence de ma chambre, si désolé naguère, est maintenant mon soulagement, ma consolation, mon bonheur !

Rien d'extérieur ne peut plus entrer en moi ; mon paradis est peuplé d'une présence unique ; les seuls mots que je veuille entendre sont ceux qu'*il* a prononcés ; sans cesse la voix aimée me les redit comme un écho.

A la faveur de la nuit, lorsque tout dort dans le couvent, sauf les religieuses qui veillent devant le maître-autel, le nuage devient visible entre moi et la haute fenêtre, et il demeure jusqu'au jour. Nuit après nuit m'apparaît celui qui m'a parlé ; avant-hier, il a quitté le nuage, il s'est penché sur mon lit et en m'éveillant d'un repos heureux j'ai trouvé sur mon oreiller un lis blanc dont l'odeur enivrante emplissait ma chambre. Cette nuit-là, des paroles plus belles m'ont été dites ; écoutez, les voici. Et — comme en extase — Berthe répéta : — L'amour des mortels est passager, celui des immortels dure éternellement !

L'amour humain est semblable à la surface changeante de la mer, l'amour divin ressemble à ses profondeurs immuables...

Je sens à n'en pas douter que ces paroles sont vraies ; au fiancé, à l'amie qui ont gardé mon souvenir, je donnerai toujours une pensée reconnaissante ; qu'ils ne demandent pas plus : celle qui boit à la coupe d'amour d'un immortel, ne saurait apaiser sa soif qu'à cette source sacrée. Et maintenant partez, je veux rester seule avec mon rêve.

Comme Léon s'attardait encore, Berthe manifesta une telle impatience qu'il se retira, profondément troublé.

L'abbesse le rejoignit bientôt dans la pièce où on l'avait introduit tout d'abord : — Cette expérience vous surprend, dit-elle ; elle vous laisse perplexe comme un phénomène nouveau, mais pour nous, sauf en quelques détails, il n'y a rien d'imprévu.

Puis, avec une crainte d'en avoir trop dit, elle ajouta : — A chacune la réceptivité selon sa propre capacité, si elle est libre, ou sinon selon sa capacité et celle de son guide spirituel ou directeur. Il n'est d'ailleurs légitime de juger personne, car on ne peut entrer dans la conscience d'un autre ; puis il faut considérer non seulement les diverses individualités, mais encore l'hérédité et l'entourage ; entourage qui est pour nous une aurisation si puissante que vous

ne pouvez espérer guérir votre malade que si vous l'enlevez à son influence.

— Je tiendrai compte de l'observation et du conseil ; mais à l'égard de vous-même, ne me direz-vous pas la cause de votre épuisement et de votre langueur ? Subissez-vous aussi une domination extérieure, une influence extra-humaine ? Je ne demande ces choses, ni par curiosité, ni même par amour de la science, mais simplement avec le désir de vous être utile et comme un médecin qui voudrait ardemment la guérison de sa malade.

— Je comprends, murmura l'abbesse, et d'une voix à peine distincte elle ajoutait : — Non, non, Annunciata et moi nous ne sommes pas comme les autres.

Et tandis que Léon se levait pour prendre congé, elle prononça très bas :

— Vous m'avez dit que vous étiez uni à une femme qui vous aime et que vous aimez : ne l'amenez pas ici...

Un sourire éclairait le visage de Léon lorsqu'il répliqua : — Aucun être extérieur n'a de pouvoir sur une sensitive satisfaite de celui qu'elle a choisi.

Mais l'abbesse concluait d'une voix grave :

— La satisfaction dans un état d'être phy-

sique n'implique pas forcément la satisfaction dans un état d'être plus raréfié : prévenir, c'est prémunir.

*
* *

Le matin suivant Léon retourna à l'abbaye et fut reçu par Annunciata.

Comme il s'informait de l'état de Berthe, elle ne lui cacha pas qu'à la seule idée de sa visite une surexcitation si grande s'emparait de la jeune fille, que s'il insistait pour la revoir, on aurait presque à redouter une crise de folie.

— L'abbesse, à bout de forces, n'ayant pu veiller près d'elle, j'ai passé une partie de la nuit dans la pièce attenante à sa chambre, et je l'ai entendue converser avec un être invisible, qui me paraissait ne pas lui répondre. Le Père Bernard m'a remplacée vers le milieu de la nuit et a observé les mêmes choses, dit-elle.

— Qu'est-ce que le Père Bernard ?

— Un confesseur spécial de notre maison.

Léon, suivi d'Annunciata, se rendit auprès de l'abbesse ; il constata qu'elle était atteinte d'une consomption profonde, contre laquelle malheureusement la lutte était impossible, et lorsqu'il l'eut quittée, il crut devoir dire à Annunciata la triste vérité. D'après lui, quels que soient les

soins et en évitant toute fatigue, l'abbesse pouvait avoir à peine trois mois à vivre.

Ce diagnostic fut un coup terrible pour la jeune religieuse :

— Elle n'est pas seulement notre abbesse vénérée, aussi forte que tendre, aussi courageuse que loyale, dit-elle, mais elle est encore mon amie tendrement aimée !

Afin de détourner le cours de ses pensées, Léon demanda à Annunciata si Berthe n'avait pas raconté ce qui lui était arrivé entre le moment où Jasper était rentré sans elle au château, et sa séquestration dans l'abbaye. Il apprit qu'en reprenant connaissance, après avoir vraisemblablement subi l'action d'un puissant narcotique, ses souvenirs étaient confus ; elle avait affirmé toutefois qu'étant descendue de cheval à l'endroit où elle se reposait d'ordinaire et à peine assise sous les rameaux d'un olivier, une couverture avait été subitement jetée sur sa tête, paralysant ses mouvements et ses cris. Elle s'était sentie ainsi emportée à fond de train dans une voiture qui avait roulé pendant plus d'une heure et qui lui avait semblé s'arrêter aux bords de la mer Elle se souvenait encore qu'on l'emporta sur un canot jusqu'au flanc d'un vapeur, dans lequel elle fut hissée et qui démarra

peu après. A ce moment-là seulement, une femme, se disant sa servante, lu débarrassa de la couverture qui enveloppait sa tête et l'avait en quelque sorte inertiée aux mains des ravisseurs.

Le premier regard qu'elle jeta autour d'elle pour savoir où elle se trouvait lui montra un élégant salon qui ne ressemblait en rien à ceux des bateaux faisant ordinairement le service de la Méditerranée.

Après qu'on lui eut servi le café, un sommeil profond s'empara d'elle, la laissant complètement inconsciente jusqu'à ce qu'elle s'éveillât, dans l'abbaye.

Léon chercha à savoir encore si Berthe n'avait pu dire par qui, et pourquoi elle avait été capturée .Annunciata lui confia que le Père Denis, confesseur extraordinaire de la maison, avait écrit à l'abbesse que la novice était sa fille dont il avait perdu toute trace durant longtemps, après que la mort prématurée de sa femme l'eut jeté dans les ordres.

Il ajoutait que l'ayant retrouvée profondément imprégnée de principes hérétiques, alors que son désir et les dernières volontés de la morte la consacraient à Dieu, il suppliait l'abbesse de la prendre sous sa garde et de l'aider à faire son salut.

— Vous comprenez maintenant que rien ne saurait soustraire à la vie du cloître la jeune postulante qui est âgée de dix-neuf ans et qui a été placée ici par son père.

— On ne peut espérer, il est vrai, aucune intervention de l'Etat, mais il serait au pouvoir de l'Eglise de la libérer.

— Oubliez-vous que l'homme dont elle est la fille est un des plus dévoués et des plus puissants par son rang spirituel et par sa valeur intellectuelle, et qu'à cela est venu s'ajouter le miracle de l'oratoire, dans le bosquet de la sainte vision ? Nulle sainteté, nulle connaissance, nulle bonté, n'est d'autant de valeur que ce miracle pour la plupart des fidèles.

— Et s'il était prouvé que Berthe n'est pas la fille du Père Denis, qu'adviendrait-il ?

— *Notre office n'est pas la direction, mais la sentientation*, conclut Annunciata.

Un mois s'écoula, durant lequel Léon mit tout en œuvre pour fournir à M***, l'éminent avocat qu'il avait consulté, les preuves légales de l'identité de Berthe, mise arbitrairement chez les religieuses par celui qui cherchait à se faire passer pour son père. Sachant à n'en pas douter, il espérait établir qu'elle était la princesse Somia Mathaan, que des mains inconnues avaient

volée au berceau, lui substituant la fille d'un homme qui portait en religion le nom de Père Denis. Vainement Léon accumulait les témoignages, celui de Martza connaissant toute la genèse du drame intime ; la ressemblance frappante de Berthe avec le portrait de son père ou avec celui d'aïeux ornant la galerie du château, les circonstances, si convaincantes qu'elles fussent, ne pouvaient être acceptées comme preuves légales.

Durant ce temps, Berthe refusait avec persistance de recevoir Léon, et il voyait la situation d'autant plus sombre que les forces de l'abbesse, en laquelle il pouvait trouver une aide loyale, déclinaient rapidement, et qu'entièrement livrée à ses bizarres suggestions, la fiancée d'Albert suppliait qu'on hâtât le moment de sa prise de voile, ce à quoi le Père Denis s'employait activement.

Lorsqu'il sut que la permission était accordée, Léon proposa à Alyne, comme tentative suprême, de venir avec lui à l'abbaye et de tâcher de voir son amie, sur laquelle peut-être elle reprendrait son ancienne influence.

Mais, à sa grande surprise, il se heurta au refus catégorique d'Alyne, toujours disposée d'ordinaire à seconder ses projets.

— Non, dit-elle, un sentiment invincible et plus fort en moi que ma volonté même d'être une avec vous en tout et toujours, s'oppose à ce que je vous suive à l'abbaye ; jamais je ne franchirai son seuil et mes pieds ne fouleront même pas la partie de la forêt qui lui appartient ; changer de résolution serait certainement violer l'une des lois que vous m'avez enseignée comme un devoir primordial, *la préservation de soi.*

Mon amour serait votre armure, ma protection votre bouclier, dit tendrement Léon ; mais elle : — Sans doute avez-vous raison, et pourtant, pourtant, je ne peux pas, je ne veux pas entrer dans l'Abbaye ?

C'est parce que je vous aime, Léon, parce que vous êtes le but de ma vie et ma vie elle-même, que je refuse le danger inconnu qui semble guetter notre bonheur, notre félicité infinie !

— Qu'il soit donc fait selon votre désir, ma bien-aimée, car ce quelque chose que nous nommons l'instinct ou l'*intuition*, est, par rapport à notre raison, ce que l'étoile polaire est à la boussole ; certaines conditions peuvent troubler la dernière, mais la première ne change pas.

CHAPITRE II

Environ une semaine après qu'Alyne eût refusé d'aller au couvent, Léon reçut une lettre d'Annunciata lui disant que l'abbesse était plus mal et désirait le voir.

Il la trouva dans un état de faiblesse extrême.

— Je lis dans vos yeux, lui dit la malade, qu'il me reste peu de temps à passer sur la terre ; je n'en suis pas troublée, car les vingt dernières années de ma vie ont été un long martyre. Mais j'ai peur de ne pouvoir entrer dans la région des bienheureux, s'il ne me reste pas la force de réparer le mal que j'ai commis envers une de mes semblables... C'est pourquoi je vous ai fait appeler, sachant que vous m'écouterez avec indulgence et que vous m'aiderez, dans la mesure du possible, à effacer mes torts.

— Vous avez raison, répondit Léon avec douceur ; *ce n'est pas par le dévouement à une entité extra-humaine*, mais par la *réparation du*

mal que nous avons pu faire, qu'il nous est permis de nous purifier. Dites-moi tout ce que vous voulez et servez-vous de moi comme vous l'entendrez, car de toutes mes forces je désire vous aider.

— De tout mon être je vous remercie; écoutez donc : Il y a une vingtaine d'années, une jeune villageoise, une enfant de seize ans, passait la plus grande partie de son temps avec la châtelaine d'un vieux manoir, qui était depuis des siècles une résidence seigneuriale.

Elle avait quitté depuis peu son lointain pays natal, et ses idées, ses habitudes ne s'accordaient pas avec celles de son entourage, la laissaient triste et isolée durant les longues absences de son mari, jeune et brillant officier de marine, que les devoirs de sa charge retenaient trop souvent loin d'elle.

Pour se désennuyer d'abord, puis parce qu'elle ne tarda pas à l'intéresser vivement, la châtelaine voulut avoir près d'elle, le plus possible, la belle petite paysanne; elle lui apprit la musique, le chant, l'art de la broderie, et lui fit partager même les connaissances littéraires qu'elle avait acquises. Lorsque la jeune fille fut devenue pour ainsi dire comme l'enfant de la maison, la châtelaine apprit encore à sa simple mais bonne

élève, la science légendaire des pays qu'elle avait quittés ; des ouvrages mystiques envoyés par l'officier de marine à la jeune femme qu'il aimait produisirent une impression profonde sur l'esprit de la petite paysanne. De jour en jour elle s'affinait, devenait rêveuse...

Vers cette époque, un jeune parent, étudiant, vint passer les vacances au château, amenant avec lui un ami de collège. Celui-ci fit une cour assidue à la jeune villageoise, qui l'idéalisa en un des chevaliers ou héros merveilleux dont son imagination était remplie ; son amour s'exaltant, elle allait jusqu'à en faire un demi-dieu, et quand il lui proposa de l'emmener dans la grande capitale, elle pouvait à peine croire à son bonheur, et l'orgueil d'être choisie la rendait rayonnante.

Elle vécut quelque temps en un paradis dont il fut le dieu-homme ; mais peu à peu elle s'éveilla douloureusement à la conscience que son idéal était d'argile vulgaire.

Un enfant était près de leur naître, quand l'homme indigne abandonna sa compagne, lui avouant qu'il était marié et père de plusieurs enfants légitimes. La pauvre désabusée dut trouver le courage de la résignation, et lorsqu'elle apprit que son séducteur venait d'être con-

damné pour faux, elle fut à peine surprise, tant le voile des illusions était cruellement tombé. Comme toute vraie femme cependant, elle sentait encore son malheureux amour s'attarder dans son cœur, et nulle idée ne la bouleversait plus, que celle de n'être pas unie au père de son enfant. Elevée dans toutes les superstitions d'un culte dominé par la politique, — une politique qui est tout ce qui reste d'un magnifique projet de fraternité humaine, actuellement changé en un foyer de division — (parce que la lettre seule a été conservée et que l'esprit s'est enfui), elle souffrait du manque de consécration religieuse autant que de son abandon, et de l'abaissement de l'être aimé. Dans sa détresse, elle songea à son home villageois, à sa mère, veuve austère et rigide, qui, vaillante, avait peiné pour que ses enfants ne souffrissent pas de la faim.

Ayant hérité de sa forte constitution, et soutenue par le désir de retrouver un foyer, elle prit le chemin de son village dès le lendemain de la naissance de sa fille.

Mais la vieille paysanne refusa d'accueillir celle qui portait la honte dans la famille sans tache ; elle remit en ses mains une partie des épargnes péniblement gagnées et lui enjoignit de-

regagner la grande cité qui cacherait sa faute.

La jeune mère crut d'abord qu'elle n'aurait pas la force de vivre, tant étaient grands son isolement et sa misère ; mais le chagrin tue rarement et les cris de l'enfant eurent raison de sa torpeur : ne fallait-il pas bercer sur sa poitrine et nourrir de son lait la frêle créature ?

Lorsque pour la première fois elle la déshabilla, elle vit avec surprise sur le pauvre petit corps deux blessures récentes qui semblaient avoir été faites à l'aide d'un canif aiguisé. En examinant plus attentivement, elle put se convaincre que celle qu'elle tenait dans ses bras n'était pas sa fille, mais une étrangère !

Recueillant ses pensées, elle se souvint que, durant l'unique nuit passée dans la maisonnette, sa mère était sortie, après une scène violente et mille malédictions appelées sur la châtelaine, qu'elle rendait responsable du déshonneur de sa famille.

Comme un éclair, une pensée traversa l'esprit de la jeune mère affolée : afin d'assouvir sa soif de vengeance, la rude paysanne avait substitué l'enfant de sa fille à celui de la châtelaine !

Mais pourquoi l'avoir blessé ?

Le mystère de cette action fût demeuré impénétrable si une toute petite marque tatouée sur

la nuque du baby n'eût apporté l'explication.

L'enfant de la châtelaine portait, à n'en pas douter, des signes distinctifs, que la prudente coupable avait fait disparaître en enlevant des fragments de peau, et seule la petite marque de la nuque avait échappé à ses investigations.

Ce fut durant quelque temps un supplice nouveau pour la jeune femme jetée en des alternatives sans issue; dénoncer sa mère ou être tacitement sa complice.

Une grave maladie survint qui la terrassa, et quand elle reprit conscience d elle-même, elle se trouva dans un hospice où des sœurs de charité lui prodiguaient leurs soins.

L'enfant, dont elle osait à peine demander des nouvelles, était en sûreté dans une crèche, et les blessures sur lesquelles on questionnait et s'étonnait, étaient en bonne voie de guérison. A peine, un peu plus forte, la jeune mère — qu'envahissait un si grand trouble lorsqu'on lui parlait du baby, qu'il parut prudent d'écarter ce sujet, — fut transportée dans une maison de convalescence, et comme les religieuses avaient pu constater qu'elle était dévote par nature et par éducation, on l'incita à se présenter bientôt au confessionnal.

Elle répondit franchement que tel était son

désir, mais qu'ayant besoin d'être guidée dans des circonstances particulièrement graves, il lui fallait trouver un directeur qui lui inspirât la plus entière confiance.

Ayant reconnu sa supériorité sur les malades habituelles, l'aumônier l'informa de la venue prochaine de deux prêtres éminents auxquels elle pourrait soumettre sans crainte le cas de conscience le plus difficile.

Lorsqu'elle se fut approchée du tribunal de la pénitence, un grand calme la pénétra : on lui avait fait entendre qu'en se disant marié et père de famille, son séducteur avait employé une feinte pour s'affranchir d'un amour assouvi par la possession. Quant à la substitution d'enfant, le directeur lui prouva que, n'ayant en rien coopéré au rapt, elle ne pouvait en aucune façon en être rendue responsable, et il lui conseilla d'abandonner même en pensée la recherche d'une solution qu'elle ne pourrait résoudre, l'assurant que s'il y avait faute, il s'en chargeait lui-même.

Ainsi allégée d'un remords constant, la malade ne tarda pas à reprendre toutes ses forces et n'eut plus qu'un désir, trouver un emploi qui lui permit de gagner sa vie et celle de l'enfant auquel elle promettait, dans son cœur, un amour maternel.

Son espoir fut grandement satisfait lorsque le directeur lui fit savoir, qu'ayant été légalement mariée, elle pouvait entrer comme brodeuse dans une communauté de religieuses cloîtrées, au milieu desquelles elle oublierait les épreuves et les injustices de la vie.

Quant à l'enfant, il ne devait pas quitter la crèche.

Il y avait un an qu'elle s'inertiait en une paix profonde, lorsqu'un fragment de journal tombé par hasard entre ses mains vint bouleverser tout son être en mettant sous ses yeux le récit émouvant de la fuite de deux forçats.

Pourquoi la pauvre recluse s'acharna-t-elle à lire tous les détails de l'évasion ; quelle concordance, quels souvenirs s'enchaînèrent dans son esprit, pour lui imposer la certitude que l'un des forçats était son mari, il serait difficile de le dire ; toujours est-il qu'elle fut dès lors dominée par un si grand trouble, qu'à la veille de l'Immaculée-Conception, elle vit avec un immense soulagement que l'absolution serait donnée, non par le curé, mais par celui près duquel elle avait trouvé déjà une aide si efficace.

Après lui avoir reproché doucement de lire les journaux, « ces tissus d'erreurs ou de vérités tronquées, toujours remplis de récits

terribles », il sut apaiser toutes ses craintes.

— N'avez-vous pas lu, ma chère fille, que se sachant traqués par la police, les deux forçats disparurent la veille du débarquement, à la faveur d'une nuit d'orage ?

Ils se sont sûrement jetés par-dessus bord pour éviter d'être repris. Vous êtes donc libre, mon enfant ; libre de vouer votre jeunesse, votre beauté, votre intelligence au service de Dieu qui vous a témoigné tant de miséricorde.

Ces paroles germèrent promptement dans l'esprit de la jeune brodeuse, qui demanda dès le lendemain à être admise comme novice dans le sanctuaire du silence et de la paix, où les religieuses l'accueillirent avec joie.

A partir de ce moment, jamais elle ne parla de sa fille, mais souvent, à l'heure de la contemplation, ses pensées allaient vers le château où elle devinait qu'elle vivait entourée de soins et d'amour.

Après trois ans de noviciat, elle prononça sans regrets les vœux qui la séparaient du monde pour toujours ; elle avait alors vingt et un ans.

Tenue d'ordinaire dans la plus stricte ignorance de ce qui concernait l'enfant recueillie par la crèche et qu'on croyait sienne, on apprit un jour à la « sœur Claire » que la belle et intelli-

gente fillette avait été adoptée par des gens riches qui venaient de mourir, en la confiant aux soins d'un tuteur chargé de pourvoir largement à tous les frais de son entretien et de son éducation.

La sœur Claire parut s'intéresser à peine à ces nouvelles : comme toujours, sa pensée était avec sa propre fille.

Si nul écho mondain ne venait troubler la paix du cloître, on y recevait avec avidité tous les bruits se rattachant aux choses du culte ; c'est ainsi que les récits de l'austère piété et des miracles d'un religieux appelé en religion le Père Denis, faisaient frissonner d'admiration les têtes inclinées des religieuses durant les lectures, au réfectoire. Bientôt on décréta que si le saint homme quittait la terre, il serait immédiatement canonisé, et lorsqu'il fut annoncé qu'il allait être nommé confesseur extraordinaire du couvent, l'orgueil de la communauté ne connut plus de bornes.

Une surexcitation sacrée emplissait l'âme des religieuses, à la seule idée de verser leurs péchés aux pieds d'un si grand saint.

Lorsque la sœur Claire, maintenant maîtresse des novices, ouvrit pour la première fois la porte du confessionnal où le Père Denis l'attendait...

Léon, voyant pâlir l'abbesse, qu'un miraculeux effort de volonté avait soutenue durant ce long récit, la supplia de s'interrompre quelques instants.

— Reposez-vous, je vous en prie ; votre révélation est d'un intérêt suprême, mais vos forces vous trahissent : vous ne pouvez pas, vous ne devez pas continuer !

— Ce n'est pas la fatigue qui a fermé mes lèvres !... c'est parce que nul ne doit révéler le secret de la confession...

— Soit, vous réfléchirez à ce qu'il vous convient de dire encore ; vous n'avez que trop abusé de vos forces aujourd'hui ; je vais vous quitter, mais demain à la même heure, je serai prêt à vous entendre...

Quand il eut pris congé de la malade, il dut répondre aux interrogations anxieuses d'Annunciata.

— Le mal est grand, lui dit-il, et nous ne pourrons, hélas ! qu'adoucir la fin ; mais si, comme j'en suis certain, vous voulez m'aider à faire tout le possible auprès de l'abbesse, donnez-moi un objet porté par elle lorsque, pour la première fois, elle se confessa au Père Denis.

— Ce que vous demandez ne m'est pas possible ; je ne sais rien de cette première rencontre,

si ce n'est qu'elle a eu lieu dans un couvent de notre ordre, à Rome, d'où l'abbesse nous est venue.

Léon resta quelques instants pensif, puis il dit :

— Il faut que je retourne auprès de ma malade.

Entrant sans bruit dans la chambre, il trouva l'abbesse le visage baigné de larmes. A son approche, elle murmura : — Faudrait-il tout dire, ô mon Dieu, tout, tout ! Ne pourrai-je mourir en ne laissant derrière moi aucun nuage qui puisse obscurcir d'autres vies ?...

— Peut-être votre désir n'est-il pas aussi irréalisable que vous le pensez, dit Léon doucement. Donnez-moi, si c'est possible, un objet que vous ayez porté dans le confessionnal et vous n'aurez besoin de ne dévoiler en rien le mystère de la pénitence.

— Voici le seul objet qui ne m'a jamais quittée, répondit l'abbesse en prenant à son cou un petit sachet de toile suspendu par un ruban.

— Et il contient ? interrogea Léon...

— Une touffe soyeuse des cheveux de mon enfant.

— Confiez-moi ce trésor, voulez-vous ? je vous rapporterai demain pieusement le sachet rendu sacré par l'amour maternel.

— Gardez-le plutôt, dit-elle ; je sais que mes jours sont comptés, et j'ai souvent pensé au moyen de ne pas laisser tomber en des mains profanes le cher souvenir ; il me semble d'ailleurs qu'aurisé comme il l'est, il pourrait former un lien bienfaisant ou néfaste entre ma fille qui, je le sens, n'est plus sur la terre, et ses amis ou ses ennemis...

En achevant ces mots, elle baisait le petit sachet et le laissait tomber dans la main de Léon, agenouillé près d'elle.

— Je voudrais tant savoir quelque chose sur mon enfant ! quelque chose de sa vie et de ses derniers moments !

Alors doucement, avec des ménagements infinis, Léon dit à sœur Claire tout ce qu'il savait de Somia, voilant ses erreurs, rehaussant ses qualités, sa beauté triomphante, épanouissant ainsi le pauvre cœur meurtri de la mère douloureuse.

— Qui sait ? murmurait l'abbesse après avoir avidement écouté, si je parviens aux portes du paradis, peut-être y serai-je reçue par ma fille, par celle qui m'a été enlevée à peine née et que je reconnaîtrais cependant entre des milliers et des milliers parmi les anges du Seigneur ?

Léon posa respectueusement sa main sur le

blanc bandeau qui cachait le front de l'abbesse, lui disant à demi-voix :

— Dormez, dormez heureuse, peut-être verrez-vous en rêve votre enfant bien-aimée.

Il demeura près d'elle jusqu'à ce qu'une expression ineffable de paix et de bonheur ait effacé les traces d'anxiété et de souffrance.

— L'abbesse dort, dit-il à Annunciata, qui l'attendait au dehors de la chambre ; veillez à ce que personne ne trouble son sommeil.

CHAPITRE III

Lorsque Léon regagna son home, l'esprit rempli du troublant récit de l'abbesse, il dit à Alyne :

— Nous aurons à faire ensemble aujourd'hui un travail occulte pour lequel ma bien-aimée devra concentrer en complète union avec moi, son désir et sa volonté.

— N'en est-il pas toujours ainsi ? répondit Alyne en levant vers son ami un regard lumineux : « Vous être utile est toute ma joie. »

Plaçant alors dans la main gauche de la jeune femme le petit sachet que sœur Claire lui avait remis, il garda dans sa main droite un papier sur lequel le Père Denis avait tracé quelques signatures.

— Tâchez maintenant, dit-il à Alyne, d'établir un rapport entre les objets que nous tenons l'un et l'autre, et de suivre, à l'aide de ces liens conducteurs, les scènes retracées dans un passé qui

remonte environ à dix années. Allez vers l'oratoire et jusque dans le confessionnal où se trouve une jeune religieuse qui porte à son cou le petit sachet de toile. Entendez, voyez et dites-moi ce qui se passe.

Léon posa sa main sur le front d'Alyne qui, presque instantanément, s'endormit.

— Je ne vois et n'entends rien ; pourvu que je ne faillisse pas à ma mission, murmura-t-elle avec une sorte d'angoisse.

— Pourquoi failliriez-vous, dit tendrement la voix grave de l'ami, et même s'il en était ainsi, quel trouble pourriez-vous en ressentir ? Ce serait ma faute et non la vôtre ; cela prouverait seulement que je ne vous ai pas donné toutes les conditions nécessaires au succès.

Un soupir de soulagement s'échappa des lèvres d'Alyne, qui dit au bout de quelques secondes :

— *J'entends le battement des ailes du temps qui s'envole à travers les horizons du passé* ; et d'une voix lente elle comptait : un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix... puis... — Les cierges brillent sur les lis blancs amoncelés en mille gerbes... c'est la fête de l'Immaculée Conception...

— Tout va bien, s'écria Léon avec une inten-

sité heureuse ; je savais bien que mon aimée serait à la hauteur de sa tâche !

Qu'elle me dise tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle entend, sans omettre un seul détail.

— Je vois une jeune religieuse au calme visage, dont les traits me rappellent presque la vision du bosquet des oliviers... Elle entre dans le confessionnal... J'entends le son de sa voix, mais seulement comme un murmure que je ne peux saisir.

— C'est parce que les paroles prononcées sont sans émotion et sans intérêt ; ne vous y arrêtez pas.

— J'entends maintenant la voix du prêtre, mais également sans pouvoir distinguer les mots...

— Il n'importe. Pouvez-vous voir son visage?

— Oui, *votre question même semble me conférer ce pouvoir.*

C'est étrange ! Le visage du prêtre me rappelle aussi la vision.

— Bien. Et maintenant ?... Au son de sa voix la jeune religieuse a pâli mortellement... ses mains jointes pour la prière sont retombées inertes ; elle articule en un faible cri : Vous ! vous ! ne suis-je pas folle ?... Est-ce un horrible rêve ?...

— Silence, reprend le prêtre d'un ton dominateur ; celui que vous croyez mort est mort en effet pour le monde. Nous nous retrouvons ici en fidèles serviteurs de notre sainte mère l'Eglise.

Une fois déjà vous êtes venue vers moi recevoir les sacrements, mais j'avais pris soin de n'être pas reconnu. Je n'ignore rien de votre vie depuis la naissance de l'enfant ; vous m'en avez livré vous-même tous les détails.

Je sais que vous êtes complice du crime de substitution d'enfant.

La loi séculière serait sévère pour la religieuse, mais l'Eglise est une mère indulgente.

Tout ce qu'elle exige de vous en expiation de la faute, c'est que vous soyez vous-même substituée à une autre, servant ainsi nos desseins, pour le plus grand bien de la religion. Je veux bien condescendre à vous expliquer notre volonté en ce qui vous concerne ; voici :

La vénérable abbesse de l'abbaye de *** vient de mourir ; on a nommé à sa place une religieuse d'un couvent de notre ordre à Rome. Cette religieuse, qui est une orpheline de noble race, apportera parmi nous les idées et les aspirations de ses compatriotes ; elle emploiera sa grande influence à servir leur politique, au détriment des catholiques français ; c'est ce qu'il ne faut pas.

Chose étrange d'ailleurs, providentielle même, elle vous ressemble si parfaitement que vous pourriez être sœurs jumelles.

Pour achever de servir nos plans, elle se nomme comme vous « sœur Claire ».

J'ai donné des ordres pour que sa nomination ne lui soit pas notifiée, et c'est vous qui prendrez sa place avec son titre. Vous n'aurez d'ailleurs désormais qu'une volonté, et cette volonté sera la mienne.

— Et si je refuse ?...

— Vous serez livrée à la justice du code séculier.

— N'êtes-vous pas vous-même en rupture de ban ?... Ne pourrais-je, moi aussi, vous dénoncer aux justes rigueurs de la loi ?

— Vous ne le ferez pas : on ne déshonore pas le père de son enfant ! Vous ne sauriez oublier d'ailleurs que vous m'avez aimé. Mieux que les chaînes du bagne, mieux que l'art subtil du faussaire, je connais le cœur de la femme !...

La religieuse s'est levée, continue Alyne, la voix oppressée par l'émotion, et je n'entends plus que ces mots prononcés tristement : « Vous avez raison, advienne que pourra ; je ne peux rien contre vous. »

— Scélérat ! infâme ! infâme ! s'écria Léon, les

dents serrées. Désormais il trouvait un sens aux paroles de sa malade : « Annunciata et moi, nous ne sommes pas comme les autres ».

La voix d'Alyne le rappela au devoir présent :

— Vite, vite, demandait-elle, *concentrez votre pensée sur moi, ou la scène disparaîtra...*

— C'est vrai ; de toutes mes forces, je suis là où vous êtes.

— Sur le seuil du confessionnal, la jeune religieuse s'est retournée. « Et l'enfant de la châtelaine, interroge-t-elle, ignorez-vous ce qui la concerne ?

Est-il vrai qu'elle soit entre les mains d'un tuteur ayant reçu une somme suffisante pour pourvoir à son éducation et à tous les besoins de sa vie ?

— C'est exact ; ma main a dirigé sa destinée.

— Comment se fait-il alors que vous ne l'ayez pas placée dans une maison d'éducation religieuse ?

— Parce qu'elle est destinée à prendre votre place comme vous étiez destinée vous-même à prendre celle de l'abbesse qui vient de mourir, *et ce poste ne peut être rempli que par une femme ayant subi l'assaut de toutes les complexités de la vie. Que ferions-nous d'une abbesse liée par la...*

niaiserie des dogmes, anesthésiée par les croyances, aveuglée par la superstitiou ?

— Encore une question, dit la religieuse : n'essaierez-vous pas, par amour pour la justice, de réintégrer dans ses droits celle qui en a été frustrée ?...

— A cela, je ne saurais répondre ; notre faveur ira vers la vraie Somia ou vers l'usurpatrice, suivant que l'une ou l'autre sera la plus utile à nos projets, et à la réalisation du but de ma vie.

Seule une femme ayant été aimée ou ayant aimé un homme quelconque doit diriger une maison qui est depuis des siècles l'habitation des sensitives. Ces dernières, subissant l'influence plus ou moins puissante d'êtres plus raréfiés, ne sont pas assez libres pour devenir en nos mains les instruments qu'il nous faut ; elles obéissent inconsciemment tantôt à la suggestion d'un Dieu incarné, tantôt à celle d'un de ses anges ou de ses saints. A nous de conquérir les rênes de la puissance à l'aide d'abbesses qui soient de vraies femmes. Pensez-vous que nous puissions être assez simples pour abandonner le pouvoir aux immortels ?

La scène s'efface, ajoute Alyne ; mon bien-aimé trouve-t-il que tout est bien ?

— Tout est bien, répondit Léon ; éveillez-vous, éveillez-vous...

*
* *

Lorsque Léon se présenta le lendemain au chevet de sa malade, il la trouva rafraîchie par un sommeil heureux et réparateur.

— Voulez-vous reprendre l'intéressant récit commencé ? lui demanda-t-il en s'asseyant auprès d'elle, après avoir constaté que toute trace de fatigue et d'émotion paraissait disparue.

— C'est impossible, répondit-elle ; on ne viole pas le secret de la confession, et la lacune forcée rendrait mon histoire incompréhensible... Dieu sait pourtant si j'eusse aimé tout dire !...

Alors, à voix très basse et penché vers l'abbesse, Léon lui raconta, sans omettre un détail, la scène étrange de l'oratoire :

— Rien maintenant ne peut vous empêcher de me faire connaître la fin du drame, conclut-il ; et acquiesçant d'un signe de tête, la malade reprit : Quelle que soit ma surprise, je ne m'arrêterai pas à vous demander comment vous avez pu savoir des circonstances connues de moi seule et d'un autre qui certes ne les a pas révélées... il me reste d'ailleurs peu de choses à ajouter.

Ce peu de choses a toutefois une importance capitale pour ceux qu'il concerne.

Environ un mois avant votre arrivée, je reçus

une mystérieuse lettre m'informant que mon enfant adorée allait m'être rendue comme novice. La lettre se terminait en m'adjurant d'adresser à la sainte mère de tous les fidèles les actions de grâces et d'amour les plus ferventes. Il n'y avait pas de signature au bas de la lettre et l'écriture déguisée ressemblait, à s'y méprendre, à celle de l'évêque de notre diocèse; je n'eus cependant aucun doute quant à son auteur ; mais voulant espérer contre toute raison, je m'attachais à cette idée : Qu'y a-t-il d'impossible à ce que mes larmes soient enfin taries?... Pourquoi mon enfant n'aurait-elle pu choisir la vie religieuse?... Pourquoi l'auteur de son être, touché de la grâce du repentir, ne pourrait-il amener notre réunion?... Hélas ! l'arrivée de Berthe éteignit dans mon cœur l'étincelle d'espoir, comme l'eau éteint les charbons ardents...

Le désir d'expier mes torts, le sentiment du devoir à remplir vinrent en quelque sorte balayer ma déception, lorsque la ressemblance de la novice avec son père, la petite marque tatouée sur la nuque, les cicatrices empreintes sur son corps, m'eurent inéluctablement confirmé son identité.

La suite vous est connue :

Vous savez comment, dès son arrivée ici, ner-

veuse et troublée, elle subit l'emprise de la plus puissante d'entre toutes les forces : l'amour.

Et cela d'autant plus activement et rapidement que la brusque séparation d'avec son fiancé l'y avait mieux préparée. Blessée dans sa notion de justice, toute sa volonté s'était tendue contre l'arbitraire privation de sa liberté, et sa résistance passionnée avait bouleversé et surmené de telle sorte son système nerveux qu'à peine entrée, la nuit, dans l'oratoire, elle tomba sous la domination d'un être non humain. Le phénomène n'a rien d'extraordinaire, la chapelle étant remplie de substance sensitive pathétisée, spiritualisée, intellectualisée par des siècles de pathétisme, de spiritualité et d'intelligence, émanant d'âmes humaines, auxquelles les conditions de leur vie ne donnent aucun moyen de trouver une responsion normale.

Une terrible crise de toux interrompit l'abbesse ; elle s'affaissa sur les oreillers, défaillante, épuisée. Léon lui fit prendre quelques gouttes d'un cordial qui parvint à la réconforter.

— Ainsi viendra la fin, dit-elle, lorsque la défaillance fut passée. Je ne me fais aucune illusion et je sais qu'il faut me hâter !...

Hélas ! combien la vie terrestre nous est précieuse, malgré toutes ses souffrances !...

— Elle ne se termine pas forcément à la soi-

disant mort, répliqua Léon ; sous certaines conditions, l'être nerveux peut rester en rapport avec ceux qui lui sont en affinité. Ayez bon courage, car ces conditions, je pense vous les donner.

— Et à mon enfant aussi ? interrogea l'abbesse anxieuse.

— Peut-être ; tout ce qu'il me sera possible de faire pour elle, je le ferai.

— Oh ! merci ! merci ! Soyez béni, vous qui enlevez l'aiguillon de la mortalité !

Ecoutez maintenant mon plan pour la réparation de mes fautes, car sans cela, *le rapport avec la terre ne pourrait être le bonheur,*

Depuis l'arrivée de Berthe ici, j'ai fidèlement noté tout le récit que je viens de vous faire, sauf ce qui a trait à la scène du confessionnal ; il s'ensuit que le nœud du drame manque dans ma relation, et si vous avez pu le reconstituer par un mystérieux moyen que j'ignore, je ne saurais pour ma part l'enregistrer, ni vous permettre même de le faire, car je ne veux pas, fût-ce en apparence, avoir violé le secret de la confession.

— Vous oubliez que le Père Denis était lui aussi présent et qu'il peut à votre requête compléter de sa main la révélation écrite...

Un faible sourire éclaira le pâle visage de la religieuse :

— Vous ne connaissez pas le Père Denis, s'écria-t-elle, même si le message en question lui parvenait dans les régions lointaines où il se trouve, il n'en tiendrait aucun compte !.....

— Faites ce que je vous conseille, sans vous inquiéter du résultat :

Ecrivez votre requête, signez-la de votre nom séculier, puis, l'ayant scellée de votre anneau, confiez-la-moi.., le reste me regarde. Je ne crois nullement à l'omnipotence du Père Denis.

Sur un signe de l'abbesse, Annunciata lui porta de quoi écrire, et, soulevée sur les oreillers, elle traça d'une main tremblante : « Non seulement je vous permets, mais je vous supplie instamment d'écrire ce qui s'est passé il y a dix ans, lorsque nous nous sommes rencontrés au tribunal de la pénitence, la veille de l'Immaculée-Conception. Je vous demande de m'adresser ce récit sans aucun délai.

« LOUISE, »

En religion Claire, abbesse de l'abbaye de***.

— Soyez pleine de confiance et d'espoir, dit Léon en prenant congé de la malade : un loup solidement enchaîné n'est pas à craindre comme le loup qui rôde la nuit...

Quelques instants plus tard, se hâtant vers le

home d'où il ne s'absentait pas volontiers, Léon s'engageait dans une ruelle étroite, bordée des deux côtés par des haies massives. Il marchait rapidement, lorsque le coup sec d'une arme à feu se fit entendre à sa gauche, effleurant son chapeau. A peine se rendait-il compte du danger couru que son attention fut attirée par le bruit d'une lutte. Franchissant une barrière étroite, il se trouva près de deux hommes qui se battaient avec acharnement, tandis qu'un troisième fuyait à toutes jambes dans la direction du village. Quand Léon s'approcha des lutteurs, il vit Sagon, maintenu à terre par les bras puissants de Lebrun.

— Aidez-moi à m'assurer du scélérat, lui cria ce dernier ; si je n'avais fait dévier son arme, il vous tuait net.

Son complice nous échappe ; je ne pouvais en maîtriser deux, mais pour celui ci, ajoutait-il en étourdissant Sagon d'un coup sur la tête, son affaire est claire ; je cours chercher la police ; vous pouvez rester près de lui, il n'y a pas de danger que le misérable nuise à quelqu'un en ce moment !

Dès que Lebrun se fut éloigné, Léon prit de l'eau dans le creux de sa main et en aspergea le visage tuméfié de Sagon jusqu'à ce qu'il rouvrît les yeux.

— Je vous ai sauvé la vie et vous avez essayé de prendre la mienne, démentant ainsi le proverbe : « Il y a de l'honneur parmi les voleurs. »

— Ce n'est pas moi qui ai tiré, c'est mon ancien compagnon. Il m'avait fait venir ici pour l'aider dans une petite affaire qui n'avait rien de commun avec vous. Laissez-moi m'en aller, si je tombe dans les mains de la police, je suis perdu...

— Je ne vous empêche pas de déguerpir. Si je vous ai jeté de l'eau à la figure, c'est pour vous rappeler à la vie.

Mais tandis qu'il parlait, le commissaire se présentait, suivi de deux vigoureux gendarmes qui emmenèrent Sagou solidement ligoté.

— Vous l'avez échappé belle, docteur, disait le commissaire.

— Il est vrai ; mais l'homme que vous arrêtez n'est pas celui qui a tiré, repartit Léon ; le coupable était vêtu comme un paysan, et je l'ai vu s'enfuir vers le pont.

— Je cours à sa recherche, et tant qu'il n'est pas pris, vous ferez bien d'être sur vos gardes, docteur, conseilla le commissaire d'un air important, tandis que celui-ci, plus certain de l'efficacité de ses propres investigations, se précipitait vers la gare pour commencer son enquête.

non sans avoir chargé d'abord le fidèle Lebrun d'aller rassurer Alyne et de veiller sur elle jusqu'à son retour.

Au moment précis où le train s'engageait sous le tunnel, Léon vit un homme dont le signalement répondait bien à celui de l'assassin présumé, émerger avec précaution d'un fossé, et après avoir prudemment regardé de côté et d'autre, courir au guichet et sauter, à la dernière minute, dans un wagon de troisième classe.

L'homme descendit à la première station, toujours observé et suivi par le docteur qui avait pris le même train et qui, avisant maintenant un cocher, lui glissait un louis dans la main et lui montrait celui qu'il devait suivre coûte que coûte. — Tâchez surtout de ne pas éveiller ses soupçons, car le bandit est aussi rusé qu'il est dangereux.

— Compris, disait le cocher avec un expressif clignement d'yeux. Monsieur est sans doute de la police ? Et il fila discrètement sur les talons de l'homme jusqu'à ce que celui-ci fût entré dans une maison d'aspect misérable où on logeait à bon marché. Le cocher donna alors à son client la précieuse indication, et comme il y avait aux alentours quelques hôtels de troisième

ordre, Léon s'empressa de louer une chambre, d'où il put aisément surveiller la porte voisine. A peine à son poste d'observation, il vit sortir du taudis, sous la bure grossière d'un ordre mendiant, un moine qui paraissait prendre mille précautions pour passer inaperçu, et il fallut au docteur tout son coup d'œil perspicace pour reconnaître, à la lueur falote de la lampe placée au-dessus de la porte, l'homme qu'il cherchait.

L'ayant vu se diriger vers la gare, il héla une voiture et s'y fit conduire aussitôt. En arrivant sur le quai, son attente ne fut pas trompée; le moine l'arpentait lentement, tête baissée et le rosaire en main. Lorsque le train entra en gare, il longea le marchepied, interrogeant chaque wagon, de telle sorte que, voyant son manège, un employé lui demanda s'il attendait quelqu'un.

— J'attendais un frère de notre ordre, qui évidemment n'est pas ici.

— Vous ne devez pas être du pays, mon frère, si j'en juge par votre barbe? dit l'employé.

— Non : je suis d'un ordre abyssinien auquel le port de la barbe a été permis avec l'espoir que nous imposerions de cette façon plus de respect aux indigènes.

Durant cette conversation, Léon avait pu, sans être vu, s'installer dans un des compartiments, et le moine et lui furent les seuls voyageurs qui descendirent à la station même où ils étaient montés quelques heures auparavant.

En donnant son billet, le moine interrogea :

— Est-il vrai qu'à l'abbaye de *** les religieux étrangers sont librement reçus et hospitalisés pour le temps qui leur est nécessaire ?

— Certainement, mais l'abbaye est à plus d'un kilomètre d'ici, et si vous n'en connaissez pas la route, vous risquez fort de vous égarer.

A peine l'employé achevait-il ces mots, qu'une femme en haillons s'approchait, la main tendue, disant d'une voix dolente : — Pour l'amour de Dieu et des saints anges *et pour quelques sous*, je vous conduirai bien, moi, je vais par là...

— Comme les apôtres bénis, nous marchons sans aucune sacoche ni monnaie, mais je vous promets ma bénédiction, répondait le moine mendiant.

— Une bénédiction est un maigre salaire pour l'estomac affamé, mais après tout, si vous le voulez, vous êtes libre de me suivre.

La tête et les épaules enveloppées toujours dans son vieux châle, la pauvresse quitta la gare et marcha rapidement vers l'abbaye, se retour-

nant de temps à autre pour constater qu'à quelque distance le moine était sur ses pas.

Arrivée à l'endroit où le coup de revolver avait été tiré, elle s'arrêta brusquement, et quand le religieux fut près d'elle, elle s'écria : — Il y a ici une odeur de sang ! Et se penchant au-dessus du gazon sur lequel étaient restées quelques gouttes du sang de Sagon, elle y trempa un doigt qu'elle frotta au capuchon du moine..., puis avec un rire sinistre elle reprit sa course à travers la nuit...

En arrivant au village, toujours suivie du mystérieux étranger, la pauvresse se dirigea droit vers le seul point lumineux qui trouait les ténèbres : c'était la porte du docteur, éclairée d'une lanterne rouge. Se tournant alors vers son compagnon de route, mal à l'aise sous cette subite clarté, elle rejeta son châle sordide et laissa voir, dans l'éclat de leur haine farouche, les traits de la sœur Claire, l'abbesse dépossédée par les intrigues du Père Denis !

— Ah ! s'exclama-t-elle d'un ton d'âpre ironie, vous pensiez m'avoir à jamais étouffée sous les vils agissements de votre politique ! Eh bien ! non ! Afin de vous découvrir, j'ai quitté le couvent où votre audace m'enchaînait à la dernière place, moi, de droit légalement nommée au

poste supérieur! Et maintenant je veux, je réclame mon titre et mes prérogatives!...

— Calmez-vous ! n'attirez pas l'attention sur nous! suppliait le religieux ; songez que cette porte n'est qu'à quelques pas de la gendarmerie...

Replacez sur votre visage le châle qui vous dissimule à tous les yeux, et laissez-moi vous parler, vous expliquer les raisons d'une politique devant laquelle les actions individuelles ne sont rien ! Je suis conscient du tort que je vous ai fait, et j'implore votre pardon au prix de la réparation la plus complète que vous puissiez désirer !

— Quelle réparation ?... lorsqu'une autre occupe ma place, installée solennellement dans l'office qui devrait être le mien pour la vie !

— Pour la vie, oui ; mais les jours de votre rivale sont comptés ; l'abbesse se meurt lentement mais sûrement : nul miracle ne peut la sauver.

— Même si cela est vrai, qui m'assure de lui succéder ?...

— Si vous voulez rester calme et suivre mes conseils, je vous jure sur... sur quoi pourrais-je bien jurer pour vous persuader ?...

— Sur votre propre vie, dit sœur Claire ; c'est

peut-être le seul serment que vous aurez à cœur de ne pas violer !

Ayant fait ainsi, le faux moine mendiant présenta à sa victime une poignée d'or ; mais la rejetant avec un dédain irrité :

— Comment osez-vous offrir une aumône à celle qui vous a procuré des millions ?... demandait-elle. J'ai vendu, pour accomplir mon dessein, le seul trésor qu'on m'ait laissé, un rosaire d'or et de perles dont le prix m'assure la nourriture et le logement, et même la possibilité de retourner dans ma patrie et dans la maison paternelle, si mon attente de justice était déchue.

— Elle ne le sera pas, soyez-en sûre, si vous vous fiez entièrement à ma direction.

— Je tenterai l'expérience...

— Vous serez alors non seulement réinstallée dans votre office, mais votre renommée remplira le monde entier.

— Que dois-je faire ?

— Tout simplement ceci : premièrement vous garderez votre humble costume, puis vous prendrez le train qui part au point du jour et, vous arrêtant à la station prochaine, vous irez vous reposer et m'attendre dans une maison de modeste apparence, dont je vous remettrai l'adresse.

Il sera indispensable de cacher soigneusement votre visage pour arriver jusque-là. En outre, comme vous ne pouvez pas attendre dans la rue, sans attirer l'attention, le train qui doit vous conduire, ce que je vois de mieux à vous conseiller, c'est d'aller à l'asile de nuit et d'y rester jusqu'au matin... Croyez d'ailleurs qu'il m'en coûte de vous assujettir à cette indignité. .

— Je ne vois aucune indignité à dormir sous le toit qui abrite quelques malheureux errants : les indignes ne sont pas les pauvres gens, mais les gens fourbes.

Le moine s'abstint de répondre ; il traça de l'écriture de Stéphanie l'adresse de la maison où sœur Claire devait l'attendre, puis, la lui donnant, il ajouta : — Il y a dans cette maison une pieuse veuve qui prend soin de la lingerie ; par le petit papier que je vous remets et que vous lui montrerez, elle saura qui vous envoit et vous demandera sans doute de l'accompagner à l'église, notamment demain vendredi saint, heureuse de servir de chaperon à la protégée de ceux qui lui ont rendu quelques services. Accompagnez-la et même imitez la louable habitude qu'elle a prise de se vêtir de deuil en ce triste jour. Un prédicateur célèbre de

l'ordre des Carmélites doit faire aux fidèles le récit de la Passion ; sa parole éloquente vous plaira sûrement ; mais gardez comme la veuve un épais voile noir sur votre figure durant votre séjour à la cathédrale et jusqu'à votre retour dans votre chambre. Comprenez-moi bien, car ceci est très important.

— Parfaitement ; je suivrai à la lettre toutes vos instructions.

— Surtout, ne manquez pas le premier train ; les fidèles seront nombreux et la cathédrale trop étroite pour contenir les retardataires...

— Soyez tranquille.

Ils se séparèrent alors à quelques pas de l'asile de nuit, et lorsque la porte se fut refermée sur la pseudo-mendiante, le religieux frappa allègrement de sa main droite fermée la paume de sa main gauche, ce qui était chez lui le signe de la plus évidente satisfaction :

— Allons, dit-il, complétant le geste par la parole, le proverbe est toujours vrai (témoin cette circonstance si imprévue) : « Aide-toi, le ciel t'aidera ».

CHAPITRE IV

Toujours tendu vers le même but, Léon n'hésita pas à relancer hardiment le Père Denis dans la nouvelle retraite qu'il avait choisie, et lorsque le concierge de l'hospice lui eut indiqué la chambre isolée où le moine étranger se reposait, il franchit vivement l'escalier, ouvrit la porte de la pièce, et sans préambule s'adressa ainsi au religieux stupéfait :

— Je suis venu sans être annoncé parce qu'une entrevue immédiate est nécessaire entre nous, Père Denis.

— Mais... vous faites erreur étrangement, répliquait avec un sursaut celui auquel ces paroles étaient dites, et sa main fébrile plongeait dans les plis du froc qui cachait une arme perfide...

— Inutile de chercher le stylet empoisonné qui pourrait vous débarrasser de moi, articulait froidement le docteur ; ce moyen serait aussi

vain que le coup de revolver dont vous m'avez gratifié il y a si peu de temps...

— Je ne sais, en vérité, à quoi vous faites allusion ; je suis le frère Anselme, récemment arrivé d'Abyssinie, et j'ai été hospitalisé ici pour retrouver quelques forces avant de me diriger vers Paris.

— Trêve de billevesées, interrompit Léon ; voici les faits : après avoir tiré sur moi hier au soir, vous vous êtes échappé en abandonnant lâchement votre complice. Déguisé en travailleur des champs vous avez pris l'express, vous vous êtes arrêté à la première station et, pénétrant dans une auberge d'où vous êtes ressorti peu après sous votre défroque actuelle de moine mendiant, vous vous êtes précipité dans le train de nuit qui vous ramenait ici. Epargnez-vous donc la peine de chercher à me tromper...

— Que voulez-vous de moi, demanda le religieux dompté.

— Rien que signer ce papier. Et tirant de sa poche la déclaration solennelle écrite par l'abbesse, Léon l'étala sur la table, devant les yeux du Père Denis.

Après qu'il eut parcouru le document sans émotion apparente, il dit :

— Puisque l'abbesse a violé son serment, que ne met-elle sa propre signature au bas de cette déclaration ?

— L'abbesse n'a nullement failli à sa parole : tout ce que ces lignes relatent a été entendu par une personne qui n'était pas présente.

Un rire gouailleur fut la seule réponse du moine.

— Vous doutez de mon assertion ; un autre fait analogue aura peut-être raison de votre scepticisme... Durant votre séjour au lieu de la sainte Vision, un étranger perdit une fort belle bague ancienne ornée d'un rubis auquel était attribuée une merveilleuse puissance magnétique. En mettant cette bague dans un vase de cristal rempli d'eau, douze personnes rangées autour de la table sur laquelle elle était posée avaient pu distinguer la formation de légers nuages ; quelques-unes avaient vu des silhouettes plus précises, d'autres avaient entendu des voix, tous phénomènes qui montraient sa valeur incontestable. Un jour que le propriétaire de la bague suivait une chasse aux sangliers, vous avez pénétré dans ses appartements et enlevé le précieux bijou, non sans avoir soigneusement remis en place les objets ou les papiers que votre recherche vous avait fait déplacer.

Cette nuit-là, vous n'allâtes pas au bosquet d'oliviers, mais, vous enfermant chez vous, vous essayâtes avec persévérance, mais sans succès, d'expérimenter la bague. Alors vous avez évoqué certains êtres par leur nom ; cette évocation, qui réussit mieux, vous permit d'interroger, sur la réalisation de vos désirs, ceux qui étaient venus à votre appel.

Quant à la bague, il vous fallut attendre une nouvelle absence de son possesseur pour la lui restituer, et durant une seconde partie de chasse, alors que le vol avait été constaté et plusieurs innocents soupçonnés, elle fut replacée par vous-même, non dans le tiroir où elle était précédemment, mais dans celui opposé. Je ne vous donne ces détails qui, en ce qui me concerne, n'ont aucun intérêt, que pour bien vous convaincre de ce qu'on peut constater sans être présent et afin qu'aucune accusation sans fondement ne pèse sur l'abbesse.

Tandis que le docteur disait ces mots, les yeux du Père Denis lançaient des éclairs de rage :

— Sorcier maudit, marmottait-il entre ses dents serrées, que n'ai-je la puissance de rétablir l'inquisition ! vous eussiez expié sur la potence vos actions diaboliques et livré vos vils secrets dans les tourments de la torture !

C'est la paysanne Louise, la sainte abbesse Claire qui m'a conduit dans cette impasse ! C'est parce que j'ai fait amener Berthe dans l'abbaye dont elle est directrice que tant d'ennuis viennent m'accabler : sur l'abbaye et sur son abbesse *Anathema Maranatha !...*

Comme un rapide orage glisse sur les eaux, la colère du Père Denis ne tarda pas à s'évanouir, et passant subitement au plus grand calme :

— Si je refuse de signer ce papier, vous pensez pouvoir me rendre aux horreurs du bagne ; mais il me reste un moyen d'échapper à votre puissance infernale : c'est la mort ! lorsqu'on ne craint pas son étreinte, ce hideux tyran peut aussi délivrer à tout jamais ! En un instant la pointe du stylet appuyée à ma poitrine réduira à néant les pires menaces ; une simple piqûre, et toutes vos machinations s'écroulent ! Sans hésitation, sans trouble, je salue mon libérateur !

Le sang-froid, le courage de l'homme, impressionnèrent la nature chevaleresque de Léon :

— Si vous aviez employé vos forces pour l'ordre et non pour le déséquilibre, quel aide splendide eût trouvé en vous l'humanité ! s'écria-t-il.

— Le descendant d'une longue lignée d'an-

cêtres toujours en accord avec leur devise : *Vers la lumière*, peut-il comprendre le fils d'un joueur et d'une aventurière qui, dès la première aube de son intelligence, a été dressé à la tromperie, sinon au crime ?...

En parlant ainsi, le Père Denis avait machinalement copié le papier et le poussait vers Léon :

— J'ai fait selon votre désir, dit-il ; vous cherchez les preuves qui doivent établir l'identité de Berthe, — car tel est bien votre unique but, — puisque je me suis mis à votre discrétion ; tâchez du moins de ne pas me nuire. A quoi vous servirait mon déshonneur ? Qu'un homme de plus ou de moins grossisse en haut lieu la marée du déséquilibre temporel ou spirituel, cela importe-t-il ?

Sans répondre, Léon prit le papier et l'examinant :

— Ce document a deux défauts : il est signé d'une croix et, au lieu d'être de votre écriture, il est écrit de la mienne... constata-t-il.

— Le mal n'est pas irréparable ; donnez-moi une autre feuille, je recommencerai ; j'ai copié par habitude l'écriture qui était devant mes yeux, voilà tout.

Le Père Denis se remit à écrire lentement, si lentement que Léon en fut frappé, et l'idée lui

vint que le religieux cherchait à gagner du temps ou à le retenir à l'aide de quelque ruse. Jetant un regard autour de lui, il s'aperçut que la chambre s'emplissait peu à peu d'une fumée légère et aromatique, semblant venir d'une pièce voisine, dans laquelle le Père Denis avait été chercher une plume. Le docteur se hâta vers la porte, qu'il voulait ouvrir; elle était fermée à clef.

Par un effort violent il arracha la serrure du cadre à moitié pourri, mais lorsque la porte eut cédé, un coup d'œil jeté en arrière vers l'intérieur de la chambre où le Père Denis était resté, lui montra qu'elle était vide: le religieux avait disparu par la fenêtre...

Vexé et désappointé de ce dénouement imprévu, Léon traversait le jardin du couvent pour regagner son home, lorsqu'une voix familière l'interpella joyeusement: c'était la voix de Martza :

— Docteur, docteur, je vous annonce une bonne nouvelle: la princesse Stéphanie vient de donner naissance à un fils !

L'enfant est né au septième mois ; il est à la similitude parfaite du portrait laissé par mon fils à la formatrice pour l'aider à réaliser son idéal de beauté ! Tout est donc bien, et je pas-

serai quelque temps près de ceux auxquels je puis être utile.

En arrivant chez lui, Léon trouva M. Simons, qui l'accueillit avec une série de petites toux de satisfaction. Il avait été assez heureux pour réunir enfin des preuves et des témoignages indiscutables pouvant établir l'identité de Berthe, et lorsqu'il sut que de son côté, le docteur tenait les fils de toute l'intrigue qu'il lui importait tant de déjouer, le brave homme exulta.

Dans sa gamme nuancée, la petite toux parut s'envoler déjà vers la jeune héritière, qui, remise en possession de ses droits, pourrait peut-être avoir besoin des humbles services de M. Simons.

Tandis que s'organisait la réparation d'un tort devenu si lourd à sa conscience, toujours mourante, l'abbesse Claire recevait chaque jour les encouragements et le réconfort des promesses du docteur.

— Vous pourrez dormir heureuse; nul doute, nul remords, nulle appréhension de l'injustice commise ne viendra plus troubler la sérénité du repos berceur...

— Que Dieu est miséricordieux ! murmura sœur Claire en laissant retomber sa tête sur l'oreiller qu'elle avait essayé de quitter à l'entrée de Léon. Ce n'est pas le divin habitant qui brise

le roseau meurtri ! Ceux qui usurpent son nom et son autorité osent éteindre en nous sa lumière sacrée, et par la confusion qu'ils créent nous poussent au blasphème !...

Une longue méditation suivit ces paroles : on eût dit que des voiles se déchiraient et tombaient devant les yeux obscurcis de la mourante...

— J'ai un dernier désir à vous exprimer, reprenait la douce voix à peine perceptible.

— Dites

— Je voudrais être couchée sous l'aubépine rose... près de la cascade chantante...

J'aurais si peur d'aller dormir près des 89 abbesses qui m'ont précédées !... Je ne suis qu'une pauvre paysanne... elles, ne voudraient pas m'accueillir, elles les filles de noble race !...

Une défaillance mortelle vint l'obliger au silence, mais pas avant qu'elle n'eût recueilli ces touchantes paroles, lourdes de compassion :

— Ayez confiance. Ce que je pourrai faire, je le ferai ; et comme en un souffle elle avait murmuré : « Je le sais... »

Léon s'était penché sur elle, interrogeant le cœur qui lui avait paru cesser de battre...

Quelques minutes après, cependant, les yeux clos se rouvraient irradiés d'un calme bonheur,

et d'entre les lèvres décolorées, une voix lointaine, une voix de rêve disait encore :

— Oh ! le son de la cascade... le repos dans le parfum des violettes... Ma fille... à la porte d'or du ciel... Non... ici... avec moi... sous l'aubépine rose. . Comme on est bien !...

Un sourire de paix extasiée illumina le visage qui portait des traces de souffrances si amères. . puis plus rien... Doucement l'abbesse Claire avait cessé de vivre. Sur un signe du docteur, Annunciata s'approcha du lit :

— Veillez à ce que nul ne dérange son repos, lui dit-il à voix basse.

L'être nerveux ne quitte pas si vite son habitation ; il importe qu'elle puisse sentienter la présence de ceux qui l'aimaient ; nous pouvons, si vous le voulez, causer ensemble auprès d'elle ; expliquez-moi les paroles qu'elle m'a trois fois répétées : « Annunciata et moi, nous ne sommes pas comme les autres ».

Ce fut le Père Bernard, entré avec Annunciata, qui répondit :

— L'abbesse voulait dire qu'elles seules étaient unies à des hommes, non à des immortels. Dès l'âge de seize ans, un grand amour liait Annunciata à un jeune homme qui, quoique de son rang, ne fut pas agréé par sa famille parce

qu'il était pauvre. Pour la punir de sa fidélité, on condamna la jeune fille à prendre le voile ; celui qu'elle aimait déserta un monde où elle n'était plus et à son tour entra dans les ordres. Il devint plus tard confesseur dans l'abbaye où elle était enfermée.

Tout changea dès lors pour Annunciata ; elle retrouva la force, la gaîté, le bonheur ! Le bel arbre de l'amour épanouissait toutes ses fleurs dans le désert, naguère aride et désolé !

— Oui, oui, reprit la jeune religieuse, une seule pensée peut voiler à mes yeux la splendeur du soleil, c'est la crainte d'être séparée de celui que j'aime !

Dieu sait combien Claire m'était chère et avec quelle sincérité je la pleure ; j'ambitionne pourtant la place qu'elle occupait, non par un désir de vaine grandeur, mais uniquement parce que, depuis des siècles, le titre d'abbesse confère le droit de choisir son directeur.

Pendant qu'Annunciata parlait ainsi, Léon restait debout près de la morte, afin de l'aider à être consciente de la manifestation des pensées de ceux avec qui elle était en affinité pathétique, spirituelle et intellectuelle. Il observa qu'une expression de tendresse se répandait sur le calme visage.

— Parlons d'un sujet élevé, ou, si c'est possible, lisons un écrit avec lequel la pensée de sœur Claire soit complètement en rapport.

— J'ai un manuscrit qui pourra être ce que vous désirez, dit le Père Bernard en quittant la pièce.

Il revint au bout de quelques instants, avec, dans les mains, un rouleau de papier jauni.

— Il faut d'abord que je vous conte l'étrange histoire qui m'a fait découvrir ce précieux parchemin, répondit-il au regard interrogateur de Léon.

Un soir que je m'attardais à classer les vieux manuscrits si nombreux dans l'importante bibliothèque de notre abbaye, je fus surpris de voir au bout de la table d'ébène, face à l'ouest, un religieux qui paraissait absorbé dans une lecture ; ne voulant pas interrompre le compagnon d'étude qui avait dû entrer bien silencieusement, puisque je ne l'avais entendu ni ouvrir, ni fermer la lourde porte de chêne, j'essayai de continuer le travail commencé ; mais mon attention était attirée sans cesse vers le nouveau venu ; je ne pouvais en détourner mes yeux, moins encore mes pensées. Il ne faisait aucun mouvement, et peu à peu devant cette rigidité de statue, j'éprouvai une sensation nerveuse exempte

conception, mes conseils, mes désirs, ont été violés, dénaturés, oubliés ! Et *je me demande,* ajouta-t-il tristement, *si devant la brièveté actuelle de la vie humaine il ne serait pas plus sage d'emporter avec soi dans la tombe, ses plans, ses aspirations, plutôt que de laisser à d'autres l'indication d'une voie droite qu'ils feront peut-être dévier, la révélation d'une lumière qu'ils peuvent obscurcir ou colorer ..* »

A peine eut-il achevé ces mots, l'être se dispersa soudain, laissant cependant subsister durant un certain temps une brume de forme ovale, qui devenait graduellement de plus en plus transparente. Dès qu'il n'en resta plus aucune trace, je grimpai sur le marchepied, et dans le coin le plus obscur et le plus poussiéreux, derrière les livres aux fermoirs d'or et d'argent, je découvris le précieux manuscrit qui m'avait été indiqué.

Ainsi que vous pourrez en juger, l'idée de l'illustre fondateur s'écarte de la réalisation actuelle aussi complètement que la philosophie diffère du plus récent schisme.

Au moment où Léon prenait avec un intérêt mêlé de respect le rouleau poudreux, une sonnette tinta dans les couloirs :

— C'est l'aumônier qui vient auprès de l'ab-

besse, muni des Saints Sacrements, dit Annunciata.

— Il est trop tard ; l'onction a été celle de l'huile pure de la paix et de la bonne volonté envers les hommes ; le viatique c'est notre lumière d'aura qui traverse l'obscurité nerveuse jusqu'à ce qu'elle rencontre la lumière d'aura des amis de l'homme qui se trouvent au delà du voile.

— C'est vrai, repartit Annunciata, et cependant, lorsque sera publié le récit de la mort de l'abbesse, on insistera sur la dévotion profonde avec laquelle elle a reçu les derniers sacrements de l'Église.

Il n'importe ! Si la vérité seule était écrite ou prononcée, les paroles seraient peu nombreuses et les imprimeurs mourraient de faim !

Lorsque le tintement de la sonnette se fit entendre près de la porte de la chambre mortuaire, Léon et le Père Bernard se retirèrent, laissant Annunciata agenouillée au pied du lit où gisait la forme blanche, calme et belle, qui retenait encore le sous-degré du degré nerveux.

Une heure après, disparaissant sous les fleurs blanches et les couronnes, vêtue de la robe nuptiale qu'elle avait portée le jour où elle avait été unie au dernier des dieux incarnés, l'abbesse

Claire recevait le dernier adieu des religieuses, pour lesquelles elle avait été toujours si pleine de dévouement et de compassion.

Prosternées deux à deux autour de la funèbre couche, elles se chuchotaient en jetant à la dérobée un regard sur le beau visage qu'illuminait la lueur des cierges :

— Jamais elle ne nous a paru si heureuse ! assurément elle voit Dieu !

Pas une d'elles ne savait que l'expression d'infinie sérénité répandue sur le visage de l'apparente morte, provenait non de la contemplation du ciel des cieux, mais de l'abri clément sous l'aubépine rose, où en être nerveux et protégée par l'aura duelle de Léon et d'Alyne, la pauvre paysanne Louise embrassait enfin l'enfant depuis si longtemps perdue !

* * *

Lorsque Léon revint auprès d'Alyne, elle l'accueillit avec son doux sourire habituel de bienvenue et lui apprit que Martza les avait quittés.

— Elle est partie en prononçant ces étranges paroles, dit-elle :

« J'ai vu mon fils près du torrent qui descend de la montagne et traverse le cimetière.

« Là où il est je veux être aussi.

« L'enfant dont il a façonné l'image, dort entre ses bras... il tient une petite touffe de violettes blanches... »

*
* *

Avec une brusque angoisse, au milieu de la nuit, Alyne éveilla Léon : « Courez, s'écria-t-elle, le feu est dans les caves de l'abbaye ! »

Se levant en hâte, Léon ouvrit la fenêtre, interrogeant tous les points de l'horizon ; l'édifice se dressait majestueux aux flancs de la montagne.

— Je ne vois rien d'anormal, dit-il. Cependant il s'habilla à la hâte et se mit en devoir de réveiller le village.

Les religieuses qui veillaient près de l'abbesse morte, furent surprises d'entendre le clapot de l'eau contre les vitres, sous la radiance d'un ciel sans nuages.

Une sœur d'origine bretonne se signa dévotement : — Bienheureux sont les morts sur lesquels tombe la pluie, murmura-t-elle ; nous qui approfondissons les secrets des causes, nous savons que ces ondées qui suivent le départ des âmes sont les pleurs des déesses de la pluie.

Réveillé en sursaut, le Père Bernard eut une sensation moins poétique ; il se rendit compte

que le groupe d'hommes arrêté sous ses fenêtres était en train d'asperger vigoureusement, sous la direction de Léon, les toits de l'abbaye.

— Le feu couve dans les caves, d'un moment à l'autre l'abbaye sera en flammes : avertissez les religieuses, lui cria Léon.

— Qu'en savez-vous ?

— Qu'importe ! il ne s'agit pas de discuter, mais d'agir !

Le religieux se rendit près d'Annunciata, qu'il chargea d'éveiller ses compagnes doucement.

— Tâchez d'éviter toute panique, recommanda-t-il ; réunissez-vous au parloir ; gardez tout votre sang-froid ; quoi qu'il arrive, je serai avec vous...

Ainsi réconfortée Annunciata parcourut tous les dortoirs, transmettant la consigne qui était de se lever et de se réunir, sans retard, au rez-de-chaussée.

Surprises, mais accoutumées à l'obéissance aveugle, les religieuses firent ainsi sans questionner, et en quelques minutes toute la communauté se trouva rassemblée dans le plus grand calme. Berthe seule et une autre postulante étaient encore dans leurs chambres aux étages supérieurs. Annunciata s'y rendit, mais devant l'inutilité de ses efforts pour éveiller Berthe, qui

paraissait cependant à demi consciente, elle dut réclamer l'aide du Père Bernard ; celui-ci emporta la jeune fille, malgré sa résistance ; mais dès qu'il l'eut déposée sur un lit dans une chambre du rez-de-chaussée, Berthe sauta à terre en criant :

— De quel droit m'enlèvent-ils ? Rien ne peut me séparer de toi, ni la vie, ni la mort ! Et fuyant avec une rapidité inouïe, elle gravit l'escalier, ne s'arrêtant que lorsqu'elle eut regagné sa chambre dont elle ferma la porte à clef.

A ce moment même, une forte odeur de bois brûlé, accompagnée d'une épaisse fumée, apprit trop bien aux religieuses la raison de leur brusque réveil, et quand Annunciata les eut conduites à l'hospice, elles purent voir les flammes qui dansaient et scintillaient aux murs du couvent, en des lueurs fascinatrices, semblables à l'éclat fabuleux des prunelles du basilic.

Tandis que Léon et l'aumônier multipliaient leurs efforts surhumains pour tâcher de disputer à l'incendie les trésors de la vieille abbaye, si riche en œuvres d'art irremplaçables, Annunciata accourut, appelant le Père Bernard d'une voix que l'émotion rendait à peine perceptible :

— Berthe et la fleur blanche de la Passion sont restées dans l'édifice qui brûle ! Dieu

veuille que nous puissions encore les sauver !

Sans hésiter, tous les deux, la main dans la main, s'engouffrèrent dans la fournaise, et les spectateurs haletants, comprenant l'acte sublime, les entourèrent d'un murmure d'admiration, suivi d'un silènce plein d'anxiété...

Après quelques minutes qui semblèrent des siècles, les sauveteurs réapparurent enfin ! Le Pére Bernard emportait Berthe qui se démenait avec rage, et dans les bras d'Annunciata reposait une légère forme voilée. Ils allaient atteindre l'escalier, lorsque, dominant les craquements du bois, le sifflement des flammes, la voix de Léon clama :

— Arrière ! l'escalier va crouler ! Courez aux fenêtres et prenez la corde à nœuds que je vais vous lancer.

Comprenant qu'il n'y avait pas d'autre moyen de salut, le Père Bernard exécuta la manœuvre vivement ; il descendit d'abord, ayant en ses bras la forme diaphane, puis, se hissant à la corde d'un poignet vigoureux, il monta et revint, emportant Berthe qui continuait à se démener de telle sorte qu'il risquait à chaque instant de laisser échapper la corde. Léon put heureusement lui venir en aide et saisir Berthe, à la-

quelle il dit avec une sévérité menaçante, commandée par le danger :

— Tenez-vous tranquille, Berthe, ou je n'hésite pas à vous étourdir d'un coup sur la tête, car s'il vous est indifférent de vous tuer corps et âme, c'est votre affaire, mais je ne vous laisserai pas compromettre la sécurité des autres !

Dominée par l'énergie des paroles et de la volonté, la pauvre hallucinée se laissa descendre sans résistance. Au moment où le Père Bernard, à bout de forces, touchait le sol, l'escalier et une partie de l'édifice s'écroulèrent avec un fracas formidable, tandis que les flammes impétueuses fusaient en gerbes éclatantes. A leurs lueurs fantastiques, les spectateurs terrifiés purent voir dans l'encadrement de la fenêtre à demi ruinée une religieuse vêtue de violet et de cramoisi, qui semblait attendre la mort fatale... et des cris s'élevèrent : — Sauvez-la, sauvez-la, c'est la sœur Annunciata !

Ayant aperçu la corde suspendue au crampon encore intact de la fenêtre, la jeune religieuse s'y cramponna d'une main ferme, et le mouvement de descente s'opérait au milieu d'un silence impressionnant, jusqu'à ce qu'une fois encore la voix de Léon s'éleva vibrante :

-- Tendez la couverture... soyez prêts à rece-

voir sœur Annunciata... la charpente ne tient plus... le crampon va céder...

L'ordre était à peine donné que, léchés par les flammes qui dansaient follement autour de la croisée, le crampon et la corde tombaient brusquement à terre, entraînant Annunciata.

— Vous n'êtes pas blessée ? interrogea Léon anxieusement, tandis qu'il enveloppait la religieuse d'un regard plein d'admiration et de respect.

— Non, dit-elle simplement ; et comprenant le muet éloge, elle ajoutait : — Voyez-vous, c'était mon devoir ; puisque sœur Claire ne pouvait plus garder son troupeau, je devais veiller à ce qu'aucune de celles qui nous sont confiées ne soit perdue...

L'incendie maintenant triomphait dans toute sa tragique grandeur. Embrasé de ses lueurs sinistres, le ciel sans lune se déployait au-dessus des ruines de l'abbaye, devenue le bûcher funèbre de la dernière de ses abbesses.

* * *

Le train matinal s'ébranlait, emmenant la mendiante vers la ville, lorsqu'une dépêche fut remise à l'aumônier ; elle lui annonçait que les

religieuses dont le couvent venait d'être détruit trouveraient un asile provisoire chez les sœurs de Saint-Joseph, en attendant que des mesures soient prises pour leur installation dans une maison de leur ordre.

Léon engageait vivement Annunciata et le Père Bernard à quitter la vie monastique et à s'unir par le mariage, selon leur libre affinité psychique.

— Cela ne se peut pas, répondait Annunciata ; dans les circonstances actuelles, je ne peux abandonner les religieuses qui, sans aucune conception pratique et bouleversées par leur changement d'état, ont besoin d'être protégées contre toute injure mentale, psychique et nerveuse, d'une façon aussi efficace qu'il nous a fallu les sauver de l'incendie.

Sans nous, les pauvres sœurs seraient comme des brebis sans berger, exposées à tous les dangers.

— Vous avez raison, acquiesça Léon : *Le devoir de l'heure présente est la pierre fondamentale pour l'édifice de l'avenir.*

Dès que les religieuses furent parties, Léon employa toute sa science à soigner Berthe ; mais elle était dans un tel état d'excitation que le pouvoir habituel du grand occultiste restait sur

elle sans effet et qu'il dut recourir aux anesthésiants pour provoquer le repos essentiel à la réparation des forces. Il quittait sa malade qui venait enfin de céder à un lourd sommeil, lorsqu'il vit Alyne venir vivement à sa rencontre.

—En entrant dans la chambre que les religieuses occupaient, dit-elle, j'ai trouvé couchée dans l'alcôve une enfant d'une merveilleuse beauté ; elle est toute vêtue de blanc et dort dans une paix profonde, venez voir...

Léon suivit Alyne et contempla la fillette avec admiration. Elle pouvait avoir une douzaine d'années et, endormie dans sa blanche parure, elle lui parut le plus bel être qu'il ait jamais vu, sauf Alyne qui était à ses yeux glorifiée par l'amour ! Les paroles d'Annunciata lui revinrent en mémoire : « Berthe manque, ainsi que *la fleur blanche de la passion* ».

— Evidemment, dans le trouble du départ les religieuses ont oublié l'enfant, dit-il. Après la secousse de cette nuit, rien ne saurait lui être plus bienfaisant que le sommeil, et lorsqu'elle s'éveillera, nous l'entourerons de sollicitude et nous lui demanderons qui elle est, et où elle veut aller.

— Son doux visage ne porte l'empreinte d'aucune crainte, d'aucune émotion ; je n'ai jamais

vu une image plus parfaite de bien-être et de paix.

Il semble que l'enfant réponde, dans toute l'intégralité de son être, à l'ancienne formule de bénédiction : « *A vous la plénitude du bien.* »

CHAPITRE V

Ainsi que l'avait prédit le moine mendiant, la cathédrale fut bondée dès l'ouverture des portes. Tout était envahi, depuis la moindre chaise jusqu'aux élégants prie-Dieu, garnis de coussins de velours, réservés à l'élite des fidèles, qui s'isolait ainsi du contact des pauvres gens et s'agenouillait, ignorant la décadence du pouvoir de transsubstantiation (art toujours bien rare), devant ce qu'ils croyaient être le Dieu incarné qui déclarait à ses disciples : « Les renards ont leurs terriers, et les oiseaux leurs nids, mais moi, je n'ai pas une place où reposer ma tête. »

Environ une demi-heure avant le moment où le célèbre prédicateur devait monter en chaire, une femme d'un certain âge, accompagnée d'une jeune femme gracieuse, mince, élancée, dont le visage était soigneusement voilé, gravirent les marches du portique principal ; toutes deux étaient vêtues de deuil et se glissèrent, la tête

inclinée, à travers la foule qui ne pouvait pénétrer.

— Il est bien inutile de chercher à entrer, leur dit un ouvrier avec bonhomie ; même les richards qui roulent carrosse sont obligés de rebrousser chemin ; les gens de mince importance comme nous, ou vous-mêmes, pauvres veuves, n'ont donc aucune chance de passer. Croyez-moi !

— Merci pour le conseil, répliqua la plus âgée des deux femmes, mais nous venons de loin et nous ne partirons pas sans avoir au moins essayé d'entrer.

Arrivées avec mille peines jusqu'au suisse, celui-ci (au vu du papier que le Père Denis avait remis à la mendiante rencontrée sur le chemin de l'abbaye incendiée) guida les deux femmes le long d'un des bas-côtés majestueux, puis, fendant la foule des fidèles, il pénétra dans la sacristie où les prêtres revêtaient leurs chasubles, et leur tendit le papier que la femme la plus âgée lui avait remis.

— Retournez à votre poste, dit le prêtre aussitôt qu'il eut aperçu le chiffre servant de signature ; je placerai ces dames moi-même : la protection des veuves et des orphelins fait partie de la vertu théologale : la charité.

Peu après, les deux femmes étaient conforta-

blement installées. Celle d'un certain âge releva son long voile de crêpe. Elle montra ainsi une de ces figures insignifiantes mais avenantes qu'on rencontre à tous pas dans les cités populeuses. Elles appartiennent à des personnes qui semblent avoir pour mission de diluer les forces trop intenses et de baisser le niveau général.

A mesure que l'heure où le prédicateur devait monter en chaire approchait, la femme restée voilée donnait des signes visibles d'inquiétude.

— Ne soyez pas trop surexcitée, lui chuchota sa compagne. Nous pouvons nous estimer heureuses d'avoir obtenu ces excellentes places d'où l'on peut voir et entendre et où fort probablement nous ne serons dérangées par personne, car il n'y a auprès de nous que quatre chaises et le prêtre qui nous a introduites est debout au dedans de la grille qu'il a lui-même fermée à clef.

Faites comme moi, attachez vos yeux et vos pensées sur le tableau de la crucifixion placé au-dessus de l'autel, jusqu'à ce que vous entendiez : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit » ; vous saurez alors que le prédicateur est monté en chaire.

Docilement, la jeune femme tourna sa chaise,

pour faire face à la lugubre scène d'un réalisme saisissant qui bientôt l'absorba toute. Sa contemplation devint si profonde que la phrase traditionnelle commençant le sermon ne l'en eût pas distraite, si sa compagne n'avait pris soin de lui toucher l'épaule en disant : — Le voilà, ma chère ; retournez donc votre chaise... et lui imprimant elle-même un mouvement, elle l'orienta du côté de la chaire où se dressait la haute stature du prédicateur.

Il paraissait environ trente ans ; sous l'ample froc de serge grossière qui l'enveloppait, sa forme échappait à l'analyse ; mais du vaste capuchon émergeait — telle la tête d'une tortue de mer sortant de sa carapace — un visage d'homme aux traits fins et réguliers, qui attira tous les regards, toutes les pensées, aussi puissamment que la lentille concentre les rayons solaires, et le foyer vers lequel il fit converger son auditoire fut la Passion du Dieu-homme pour le rachat de l'humanité.

Après avoir prononcé la formule traditionnelle d'invocation, il quitta le chemin battu, et avec des paroles augmentant de plus en plus en puissance et en majesté, il dépeignit les scènes du drame sacré, et ce drame, présenté par la souplesse de son génie, fit une impression si

profonde sur l'assemblée qui écoutait ses paroles, en respirant à peine, que les plus sensitifs étaient emportés défaillants, tandis que les autres se répandaient, selon leurs tempéraments, en larmes bruyantes ou silencieuses. Les yeux de la jeune femme en deuil étaient rivés aux yeux bruns et éloquents du prédicateur, dans lesquels passaient des lueurs toujours plus lumineuses à mesure que se déroulaient les images splendides. Elle étouffait avec peine, sous ses voiles de crêpe, des sanglots profonds, et ses mains agitées d'un tremblement convulsif s'accrochaient à l'appui du prie-Dieu, comme s'il fallait un point d'équilibre matériel pour contrebalancer la détresse de son âme. Sa compagne, très intéressée elle-même par l'orateur, n'avait pas remarqué cette émotion, mais elle observa cependant que le prêtre qui lui avait semblé garder la grille de la chapelle, venait de l'ouvrir, pour laisser pénétrer un homme vêtu d'un manteau gris foncé dont la manche portait un crêpe.

Le nouveau venu avait pris place auprès de la jeune femme et, la tête dans ses mains, toute son attention tendue vers l'orateur sacré, il approuvait de temps en temps par des exclamations contenues : « Bravo ! splendide ! magnifique !...»

Un sanglot suivi d'un cri à peine perceptible,

poussé par la jeune femme, attira ses regards sur elle ; il vit sa tête inclinée sur sa poitrine, et ses mains tombées inertes le long de son corps...

Se levant aussitôt, sans s'inquiéter de l'autre femme qu'un effort mental inaccoutumé avait plongée dans un lourd sommeil, il se glissa jusqu'au prêtre qui continuait à garder l'entrée de la grille et lui dit à voix basse...

— Ma fille s'est évanouie ; l'éloquence du prédicateur, les scènes de la Passion, tout cela était trop violent pour une telle sensitive...

C'est une voisine qui l'a emmenée en mon absence.... Dès que je m'en suis aperçu, je suis venu, sachant le danger... et maintenant que mes craintes se sont réalisées, aidez-moi, je vous prie, à faire sortir ma fille sans interrompre l'office, je serais désolé qu'il y eût scandale.

Si une voiture pouvait être avancée devant une des portes latérales la plus proche de nous, cela éviterait de troubler les fidèles...

— Suivez-moi par la sacristie, répondit le prêtre, et dès que la voiture sera arrivée, je vous aiderai à emporter votre fille.

Revenant ensuite occuper sa place, l'inconnu posa sa main sur la tête penchée de la jeune femme et d'un ton emphatique, il scanda ces mots à voix basse : — « Bienheureuse est l'é-

pouse humaine qui est trouvée digne d'être unie à l'époux divin. Le royal sceau d'union de l'élue est l'empreinte des marques de sa passion. »

Et les lèvres de l'endormie s'entr'ouvrirent pour machinalement répéter les mêmes paroles...

Reprenant à ce moment sa faction près de la grille, le prêtre fit signe à l'homme,et celui-ci, enlevant doucement dans ses bras la forme inanimée, la porta jusqu'à la voiture avec une dextérité si grande que l'incident passa inaperçu, faisant à peine se retourner quelques têtes voisines. Dès que la jeune femme fut étendue sur les coussins, loin de paraître pressé de partir, l'inconnu engagea une conversation avec l'obligeant abbé qui l'avait aidé...

— Le sommeil de la brave femme qui accompagna ma fille, disait-il, me rappelle une petite histoire arrivée il y a quelques années, un vendredi saint. Tandis que l'assemblée semblait plus ou moins émue par l'éloquence vibrante du prédicateur, une vieille paysanne prenait tranquillement force prises de tabac. A la sortie, comme elle traversait les champs pour regagner sa maisonnette, le prédicateur la rejoignit,et lui demanda : — Voulez-vous me dire comment il se fait qu'alors que toute l'assistance était bouleversée,

à mes paroles décrivant les scènes de la Passion, vous seule êtes restée indifférente ?...

— Eh bien ! répondit la bonne femme, ce n'est pas que j'ai le cœur dur, mais je pensais : il y a si longtemps que tout cela est arrivé... on ne sait peut-être pas au juste... Moi, *j'espère que ce n'est pas vrai.*

Mais, après un dernier et furtif regard jeté sur la porte principale qu'il n'avait pas perdue de vue tout en parlant, l'homme s'écria :

— Voici que le flot du public quitte la cathédrale, je ne veux pas vous retenir davantage, Monsieur l'abbé. — Et il monta dans la voiture, qui, partie aussitôt, ne tarda pas à se confondre parmi les nombreux véhicules emmenant les fidèles et les curieux.

*
* *

Ce soir-là, énervées, désemparées, les religieuses de l'abbaye détruite étaient assises ensemble dans une chambre spacieuse de leur habitation provisoire, et Annunciata cherchait en vain à les encourager, à les consoler.

Bientôt une des pieuses personnes qui leur offrait l'hospitalité entra en disant : « Le saint Père Denis est dans notre ville, il nous envoie

ses bénédictions et nous exhorte à être pleines de courage. Il désire qu'après vêpres vous restiez dans la chapelle. Il viendra vous y rejoindre, porteur de bonnes nouvelles. »

Une indifférence glaciale accueillit ces paroles, et l'une des religieuses, traduisant la pensée de toutes, répondit tristement : — « Notre demeure est brûlée, notre abbesse est morte, notre communauté sera dispersée... Aucune bénédiction ne saurait nous rendre ce que nous avons perdu !... »

Cependant, lorsque les vêpres furent dites et que tous les assistants eurent quitté la chapelle, les religieuses de l'abbaye restèrent avec Annunciata derrière les grilles du chœur, pour attendre le Père Denis, qui leur apparut bientôt, revêtu de l'habit blanc de son ordre.

— Mes enfants, dit-il, personne ne s'afflige plus que moi de la destruction de votre belle abbaye, sanctifiée depuis des siècles ; mais « Dieu tempère le vent pour l'agneau tondu ».

Il m'envoie parmi vous porteur de bonnes nouvelles: non seulement votre communauté ne sera pas dispersée, mais votre habitation future sera plus renommée que l'ancienne, car un grand miracle est arrivé : l'abbesse que vous pleurez, sur laquelle vous vous lamentez — et particu-

lièrement Annunciata qui était son aide et son amie, — celle doublement perdue pour vous, puisque vous n'avez pas même la consolation de prier sur ses restes mortels dévorés par les flammes, votre mère vénérée, l'abbesse Claire sera rendue à votre amour et vous sera rendue vivante...

Il y a trois nuits, comme je me reposais dans ma cellule, un ange de Dieu m'avertit en vision, que la destruction de l'abbaye suivrait le départ de son abbesse pour un monde meilleur. Je me rendis alors en hâte sur les lieux, sans savoir encore quelle pourrait être ma mission. Je veillai et priai toute une nuit dans le jardin, afin d'être guidé d'en haut, et dès les premières lueurs de l'incendie je me précipitai dans le couvent où tout dormait encore, même les sœurs qui gardaient la morte, et *j'emportai jusqu'à la crypte souterraine la forme blanche immobile qui reposait au milieu des cierges*. Lorsque je l'eus déposée à l'abri du feu sous le pavé marqueté du grand oratoire, je suppliai Dieu, durant les longues heures de la nuit, de révoquer son arrêt : « O mon Père, disais-je, faites que cette coupe de douleur amère soit éloignée des lèvres de ces enfants qui ont voué leur vie à l'amour de votre Fils. » Ce matin avant l'aube, je tombai en extase,

et sur l'ordre divin je m'approchai de la forme inanimée, et comme le fit Notre-Seigneur devant le tombeau de Lazare, je m'écriai à haute voix : « Claire, sortez », et l'abbesse vint vers moi, non pas drapée dans son linceul, mais vêtue de la robe nuptiale qu'elle portait à son mariage avec l'Agneau. Attendez quelques instants encore, et vous saurez avec certitude les grandes et merveilleuses choses que Dieu a exécutées par l'intermédiaire de mes mains indignes.

L'annonce du miracle laissa les religieuses indifférentes ; aucune d'elles, sauf Annunciata, n'eut un mouvement d'émotion ou même de curiosité ; les pauvres filles, en effet, à demi paralysées par le changement d'entourage et *accoutumées surtout à ne laisser courir leur pensée que dans un seul sillon*, ne pouvaient retrouver la possibilité d'en changer ou d'en élargir le cours, qu'en présence de quelque événement d'une immense importance ; cet événement était proche.

La porte par laquelle le Père Denis avait quitté le chœur venait de s'ouvrir toute grande, et dressée, pâle et immobile, l'abbesse tant pleurée apparut dans sa beauté sculpturale, telle qu'on l'avait vue gisante parmi les lis et les cierges, mais plus jeune, plus rayonnante, plus pure que la

belle image endormie... Sa forme svelte se drapait d'un long manteau de serge blanche, sur lequel était suspendu l'insigne de son grade.

Tandis que les religieuses la contemplaient avec un émerveillement mêlé d'une sorte de crainte respectueuse, le manteau blanc glissa par terre et l'abbesse se montra plus radieuse encore dans la robe nuptiale, les pieds nus et les mains croisées sur sa poitrine... et sur les mains et les pieds d'une beauté parfaite *les stigmates des clous étaient marqués !*

Le sang tombait goutte à goutte sur le marbre blanc qui pavait le chœur et sur le devant de la robe dont l'épouse du Christ était vêtue....

Un frisson sacré parcourut le groupe des assistants, et quand le premier tressaillement de surprise et d'admiration fut un peu dominé, les religieuses s'avancèrent pour toucher avec respect les stigmates et tremper leurs doigts dans le sang....

— *Noli me tangere,* s'écria Claire en disparaissant à leurs yeux; et comme elle prononçait ces mots, le Père Denis rentra dans le chœur :

— Ne craignez rien, dit-il, et ne soyez pas troublées, mais rendez grâces et louanges à Celui qui exécute des merveilles.

Que vos voix s'unissent pour chanter le *Te*

Deum et que celles d'entre vous qui le désirent veillent auprès de l'autel. Le voile du sanctuaire sera fermé et le *ciborium* restera ouvert. •

Alors le Père Denis voila le chœur, ce pendant que, mélodieuses et douces, les voix des religieuses emplirent la chapelle de l'ancien et beau cantique dont les premières stances sont originales, le cantique de responsion intégrale du formel envers le sans forme.

CHAPITRE VI

La joie qu'éprouva le mari de Stéphanie à la naissance d'un fils fut grande. Tout heureux de cet événement qu'il ne manqua pas d'attribuer à la céleste apparition de la Vierge au lieu de la Sainte Vision, il oublia pour un temps ses habitudes de distraction et de contradiction perpétuelles, à la grande satisfaction de la princesse et de son entourage.

Celle-ci, tout absorbée par sa maternité nouvelle, portait à l'enfant un amour passionné que *ceux qui croient bon de mettre des limites à l'amour d'une mère*, eussent qualifié d'idolâtrie. Il était tout pour elle, et elle allait, dans sa tendresse fervente, jusqu'à le considérer *comme un être mystique, à l'égard duquel elle ne regarderait rien de ce qui pourrait arriver comme miraculeux*. Le nouveau-né était la reproduction vivante du portrait offert par Ludovic à Stéphanie avant son brusque départ ; sain et robuste, il s'épanouissait à la vie.

Peu de jours après le départ de Martza, départ dont la princesse fut secrètement heureuse, car il lui laissait à elle seule son trésor, elle trouva un matin un bouquet de belles violettes blanches doubles et délicieusement parfumées à côté du berceau. Il n'y en avait pas de semblables dans sa résidence africaine, mais sans surprise elle pensa : « C'est un ange qui les aura apportées de la part de celui qui a fait le portrait à la similitude duquel il voulait que je forme mon enfant. »

Ce matin-là, au déjeuner, elle s'aperçut que son mari semblait préoccupé, repris de son ancienne habitude de contradiction. Elle lui demanda la cause de son irritation.

— Elle est sérieuse, dit-il. Vous savez tout le mal que je me suis donné et tout l'argent que j'ai dépensé pour la construction de l'église et du couvent de la Vision du Saint-Lieu ; pour l'établissement d'un chemin de fer à voie étroite se raccordant à la ligne principale, et l'édification des maisons destinées aux pèlerins qui ne cessent d'arriver. Tout cela devait contribuer à lui donner une popularité qui, selon les paroles du Père Denis, serait utile *à la fois pour la gloire de Dieu et l'accroissement de valeur de ma propriété africaine*. Or voici que les journaux

donnent le récit extraordinaire d'un nouveau miracle : si la nouvelle est vraie, le miracle donnera naissance à un nouveau lieu de pèlerinage, et toutes mes espérances seront détruites !

— Et quel est ce miracle ? demanda Stéphanie, au fond indifférente à tout ce qui ne se rapportait pas directement à l'enfant.

— Voici l'un des articles, exagéré sans doute afin d'être sensationnel ; et il lui tendit un journal, dans lequel elle lut :

« Nos lecteurs se souviennent de l'incendie « qui dernièrement a détruit l'ancienne et belle « abbaye de***. Cet événement fut rendu encore « plus tragique par le fait que la dernière « abbesse était morte la nuit qui précéda la « catastrophe et que son corps fut la proie des « flammes. Voici maintenant qu'un bruit étrange, « dont nous nous faisons l'écho sous toutes ré- « serves, mais qu'il est impossible de passer « sous silence, circule à ce sujet.

« Rappelons d'abord que l'abbaye avait pour « directeur un moine dont la vie austère et la « piété remarquable étaient bien connues, et qui « même avait le don des miracles. Un jour, il a « passé à travers la porte fermée d'un certain « oratoire dans le bosquet sacré où s'élevait « anciennement... En cet endroit, l'on raconte

« que la Vierge Marie lui est apparue et qu'elle « a emporté un des cierges de l'autel jusqu'au « nuage sur lequel elle est montée au ciel. La « lumière du cierge devenait de plus en plus « éclatante à mesure que le nuage s'élevait, elle « illuminait le bosquet d'oliviers d'un éclat plus « brillant que le soleil de midi.

« Le saint thaumaturge, le Père Denis, aurait, « si l'on en croit le bruit relaté plus haut, accom- « pli un nouveau et plus étonnant miracle en- « core : il aurait ressuscité l'abbesse Claire ! « *Tous les habitants de l'abbaye, qui avaient vu « l'abbesse morte,* peuvent la voir maintenant « vivante au milieu de ses religieuses, dans la « maison d'un noble catholique bien connu. Ce « noble se propose d'acheter un terrain et d'y « édifier quelque nouvelle et magnifique abbaye, « pour y installer la ressuscitée et sa commu- « nauté.

« La ressuscitée présente, assure-t-on, les stig- « mates de la crucifixion et les plaies saignent « chaque vendredi. Quant à la façon dont la « résurrection a été opérée, le Père Denis a dé- « menti la version d'après laquelle l'abbesse « Claire, comme le phénix, se serait relevée de « ses cendres. Il raconte que pendant l'incendie « il a emporté le corps dans une crypte souter-

« raine, et c'est là qu'il l'a rappelé à la vie.

« De nombreux curieux arrivent déjà de tou-« tes parts pour constater ce nouveau miracle, « dont l'intérêt dépasse grandement celui qui « attirait les pèlerins à l'église de la Vision du « Saint-Lieu. »

Stéphanie avait terminé sa lecture.

A la question que lui posait son mari : « Que pensez-vous de cela ? » distraite elle répondit : « Je n'en sais rien » ; et elle s'empressait de retourner auprès de l'enfant.

Le prince se rendit chez le savant matérialiste qui *avait fait feu sur l'apparition pour voir si elle pouvait résister aux balles*, afin de lui demander son opinion.

— C'est sans doute une tricherie, dit celui-ci. Je ne crois pas aux miracles, quoique je ne veuille pas nier ce que je n'explique pas.

— Je ne vois en ceci rien de miraculeux, repartit un autre savant que le désir d'étudier la scène de l'apparition avait retenu dans le pays. Nous n'ignorons pas *qu'il y a certaines phases de la transe dite naturelle, aussi bien que de celle qui est provoquée, qui ressemble tellement à la mort, que les plus expérimentés ne peuvent les en distinguer par les moyens ordinaires, si ce n'est avec le temps.* Dans le cas de l'abbesse Claire, il est

probable que si l'incendie n'avait pas éclaté, elle eût été enterrée vivante ; le transport du corps, la chaleur intense et d'autres causes locales ont sans doute provoqué le retour à la vie ; et il n'est pas nécessaire de l'attribuer à la puissance occulte du moderne thaumaturge, si saint qu'il soit d'ailleurs. Quant aux stigmates, je partage l'avis du savant professeur L... qui me disait un jour, au sujet de ces phénomènes singuliers : « Les marques empreintes sur la surface du corps de certains sensitifs, sous l'influence d'une émotion intense, n'ont rien de prodigieux. Leur explication est toute naturelle. Chez presque tous les sensitifs de cette nature, *l'être nerveux est hautement évolué, mais pas équilibré ; comme il est immédiatement revêtu du corps nervo-physique ou corps visible et tangible, auquel l'unit un rapport intime, il n'est pas étonnant que celui-ci porte les marques des vives impressions nerveuses ressenties par le degré nerveux.* »

Le prince se frottait les mains.

— Ecrivez, dit-il, un article où vous donnerez l'explication rationnelle de ces faits, en leur enlevant tout caractère miraculeux, et vous le ferez insérer dans tous les principaux journaux et les autres publications qui voudront l'accepter, à n'importe quel prix. Ce n'est pas, ajouta-

t-il, comme l'apparition vraiment merveilleuse du bosquet d'oliviers. Mais quoi ! et le sentiment d'une juste indignation perçait sous ses paroles, — voici une religieuse cloîtrée, une femme qui devrait donner l'exemple de l'humilité la plus grande et qui se laisse poser en rivale de la mère bénie de Dieu ! Quelle audace !

Quant au Père Denis, je me demande maintenant si Albert et Berthe n'avaient pas raison quand ils riaient au récit de son passage à travers la porte fermée et de sa vision de la Vierge emportant un cierge. Je n'ai pas bonne opinion d'un homme qui ne reste pas fidèle à son pavillon et aux lois de l'hospitalité. Le Père Denis avait pris sous sa protection spéciale *ma* Vierge avec ma table et ma cave. — Je sais bien que nous vivons au vingtième siècle et qu'il est de mode que chacun fasse sa propre Vierge et son propre Christ à son goût et que l'on pourrait aussi bien sortir du monde que sortir de la mode. Mais ce que je ne peux admettre, c'est qu'il ait voulu glorifier, non point une autre Vierge, mais une simple femme ! Non, non, Père Denis, s'il arrive jamais que vous reveniez sous mon toit, ce n'est pas pour vous que j'entamerai une bouteille de mon plus vieux vin d'Oporto, ni que je ferai sauter le bouchon de mon plus fin champagne !

CHAPITRE VII

Quand l'identité de Berthe avec la princesse Mathaan fut établie, Léon et Alyne l'accompagnèrent au château bâti sur la pente des Pyrénées, ce château qu'avait décrit le fils de Martza dans sa première entrevue avec Somia.

Martza les y attendait, Martza, fidèle aux traditions anciennes, toute pénétrée encore de l'esprit féodal, cet esprit qui *disparut rapidement lorsque les membres d'une maison cessèrent de manger et boire à la même table.* Elle se réjouissait de voir revenir à la demeure ancestrale la jeune châtelaine qui en avait été enlevée à l'aube de sa vie.

— C'est elle, dit-elle à Léon, que j'ai prise pour une revenante. Hélas ! combien elle est changée ! Je voudrais pouvoir la conduire à mon home insulaire où se trouvent ceux qui savent comment défaire l'œuvre néfaste de la confusion d'être.

Des mois s'écoulèrent. Les bois revêtirent

leur parure printanière ; les paons sauvages, les oiseaux chanteurs bâtirent leurs nids ; les torrents se remplirent des eaux que les glaciers avaient retenues, et descendirent en bondissant des montagnes. L'allégresse rayonnait dans la nature, mais Berthe ne recouvrait pas sa riche vitalité et restait triste et indifférente.

Il est vrai que les soins attentifs de spécialistes avaient eu raison des signes extérieurs de la nervosité, et qu'avec le calme, le sommeil et l'appétit étaient revenus partiellemeut. Mais la jeune fille passait de longues heures assise ou étendue, *comme absorbée par des pensées qu'elle était incapable de définir et de régler.*

Albert, afin d'être près d'elle, avait loué la maison de la Ferme-Blanche, et passait la plus grande partie de son temps au château. Mais, bien que Berthe fût toujours aimable et douce avec lui, elle ne manifestait rien de l'ancien amour, et il voyait avec peine qu'elle semblait éprouver une sorte de soulagement à son départ. Léon, qui surveillait attentivement tous les symptômes de l'étrange maladie à laquelle était en proie la jeune fille, remarqua que les visites d'Albert la laissaient chaque fois plus longtemps songeuse. Il conseilla dès lors au jeune homme de s'adonner à quelque occupation qui rempli-

rait sa vie, et celui-ci, docile aux conseils de son ami, reprit des travaux déjà ébauchés pour la construction d'une machine destinée à la navigation aérienne. Mais cela ne pouvait combler le vide de son cœur, et il résolut d'avoir avec Berthe une explication décisive.

Il la rejoignit un soir dans sa retraite préférée, un pavillon rustique, à toit de chaume, tout près du torrent dont le murmure berçait sa songerie. Les rayons du soleil couchant faisaient scintiller la poussière de l'eau, rejaillissante en mille feux de diamant ; on respirait le lourd parfum des narcisses ; les oiseaux chantaient, grives et rossignols entre-croisaient leurs trilles, et le merle parlait dans son langage évolué, langage qui, l'un des premiers, sera compris par l'homme, lorsque celui-ci saura reconstruire la tour de Babel légendaire (le symbole des gradations ininterrompues depuis la forme la plus simple jusqu'à celle des radieuses intelligences libres), *dans des conditions qui empêcheront l'intervention des dieux hostiles.*

— Berthe, dit Albert, dites-moi si vous croyez que vous pourrez m'aimer encore comme aux jours passés. Toute ma vie dépend de cela : répondez-moi sincèrement et de votre mieux, n'est-ce pas ?

Mue par une impulsion semblable à celle qu'elle avait eue au château de l'Atlas, Berthe prit la main du jeune homme dans ses mains :

—Il y a des moments, répondit-elle, où je vous aime comme autrefois, plus qu'autrefois, car mon amour a grandi par la souffrance ; mais ensuite *un engourdissement détruit l'amour, l'espoir, le désir pur et fort, comme le vent du désert grille les tendres feuilles des palmiers. Ma volonté, Albert, est que vous me soyez tout en tout ; mais, malgré les soins habiles, le soutien réel de Léon, je suis incapable d'exercer cette volonté, car elle est dominée par une volonté plus forte que la mienne. Quoique généralement je me sente comme anesthésiée, il y a des moments où je souffre. Mon Dieu, que je souffre !*

Couvrant sa figure de ses mains, elle fondit en larmes.

Albert attira la belle tête lasse sur son épaule et caressant les boucles soyeuses, il dit :

— Berthe, ma bien-aimée, vous savez que je vous aime d'un amour qui ne changera pas. Vous êtes le monde entier pour mon âme ; mais moi aussi j'ai souffert et je sens que je vieillis prématurément. *Je désire faire pour le mieux, aidez-moi.*

Berthe resta un moment silencieuse, toujours

appuyée sur l'épaule de son ami. Enfin elle lui dit :

— C'est justement parce que vous m'êtes si précieux que je ne peux pas être vôtre, à moins que ce ne soit de mon être tout entier ; *maintenant un autre être influence ma vie et me conduit où il veut ; si je résiste, je perds ma force de volonté, et ma perception mentale s'obscurcit en même temps que ma force physique défaille ; cependant, dans les moments de liberté relative, si j'examine ses conseils et ses directions je les trouve purs, raffinés, admirables et sans faute.*

— Je sais à présent, reprit Albert, par l'enseignement de la philosophie que j'ai compris, qu'il y a des *êtres moins matériels que l'homme, qui peuvent être des intermédiaires entre l'homme et les domaines plus raréfiés de l'amour, de l'intelligence et de la vitalité.* Si j'étais certain que l'être qui vous influence fût de ceux-là, loin de m'y opposer, j'unirais mes efforts aux vôtres afin de matérialiser ses conceptions pour votre bien-être et celui de la terre et de l'homme. Mais il m'est trop démontré par votre trouble et votre détresse, votre indifférence pour toute occupation saine et heureuse, la résistance que vous avez montrée, quand on voulait vous arracher aux flammes, et par la perte de vos forces men-

tale, psychique et surtout nerveuse, que celui qui vous guide et vous dirige, n'est pas un bienfaiteur. Il est écrit : « Par leurs fruits vous les connaîtrez », et moi qui veille avec la sollicitude de l'amour, je constate que ma bien-aimée a plus perdu que gagné depuis cette grande secousse.

— Je le reconnais aussi ; c'est pourquoi j'aide ceux qui me soutiennent de toute la force de volonté qui me reste, mais il m'en reste si peu !

Ils demeurèrent un moment silencieux et songeurs.

— La vie est brève, murmura-t-elle tristement, et la mienne est gâtée dès l'aurore ! Souvent ici je pense que depuis bien longtemps mes yeux seront fermés aux splendeurs de la nature, et les glaciers et les forêts que je ne contemplerai plus, les chants des oiseaux et la voix des eaux que je n'entendrai plus, seront encore semblables à ce qu'ils sont maintenant...

— Qui sait ? répondit Albert. Avant ce temps, peut-être ce qui est mortel peut devenir immortel. Qui sait ? Même si nous déposons notre corps nervo-physique, peut-être le reprendrons-nous encore ?

— Ces pensées sont consolantes et fortes !...

— Ce sont celles de Léon, mon grand et véritable ami.

— Albert, en ce moment où je me repose, il me vient un grand désir. Je veux aller avec Martza à son home insulaire, où sont, dit-elle, ceux qui savent guérir ce qu'elle appelle la *confusion de l'être*. J'y resterai neuf mois ; c'est le temps qu'elle dit nécessaire pour avoir raison des cas les plus graves. La nuit dernière, j'ai entendu en rêve le son du Al-hu-al, ce son qui me fit tressaillir quand je l'entendis pour la première fois sur les lèvres de Martza, lorsqu'elle me prit pour un revenant. Mais je savais dans mon rêve que c'était un son joyeux, parce que j'étais restaurée à la plénitude de la vie.

— Elles sont vraies les paroles d'un grand poète : « les rêves sont de Dieu ». Mais qu'arriverait-il si Martza venait à mourir et vous laissait seule en cette île lointaine ?

— Bernard et Annunciata pourraient nous accompagner. Ils trouveraient là-bas l'emploi de leur vie et le moyen de rendre leur union intégrale. Je suis certaine, Albert, du succès de ce voyage.

— Qu'il en soit ainsi pour vous, pour moi et pour le triomphe de la justice une avec la charité.

Le jeune homme se leva et serra tendrement sa fiancée dans ses bras, posant ses lèvres sur

son front, et il s'empressa d'aller retrouver Léon pour lui faire part du désir et de l'espoir de Berthe.

Celui-ci approuva.

— Je ne doute pas, dit-il, qu'un peuple simple et primitif puisse posséder des *pouvoirs inconnus aux hommes modernes ou oubliés par eux*. Mais, même en dehors de toute-puissance ou connaissance de cette sorte, la conviction de Berthe qu'elle sera guérie, nous garantit qu'elle le sera. Si elle était une personne docile et sans volonté, il serait même possible de lui persuader qu'elle a entendu le son du Al-hu-al en l'honneur de sa restauration, et sa santé serait revenue. Nous sommes aujourd'hui devant une porte que la politique, sous le masque de la religion, a longtemps tenue fermée, mais il filtre juste assez de lumière par l'étroite ouverture pour nous permettre de constater l'obscurité qui nous environne. Servons-nous de notre puissance, travaillons sans arrêt, et la victoire sera à nous !

Une semaine plus tard, le yacht de Léon, *l'Aigle blanc*, emportait vers l'archipel lointain les quatre voyageurs. Ceux qui restaient suivirent longtemps des yeux les signaux des passagers, en sentant dans leur cœur la certitude et l'espoir d'un retour prochain et heureux.

CHAPITRE VIII

Au sud-ouest des Iles-Britanniques s'étend une côte verdoyante, parsemée de petites vignes. Au pied des arbres séculaires, un fin tapis de mousse et de fougères couvre le sol, et dans les prairies s'épanouissent les jacinthes sauvages et les primevères, les coucous et les marguerites, les petites clochettes que le plus léger souffle fait trembler, ainsi que les feuilles des peupliers argentés.

Sur l'un de ces promontoires boisés s'élève une vieille maison, bâtie dans le style du temps de la reine Elisabeth. Non loin d'elle, une source, réputée dans le pays pour ses vertus quelque peu indécises mais certaines, alimente de joyeux petits ruisseaux qui vont se perdre vers le rivage. Si l'aspect de la vieille demeure est fait pour surprendre par l'abondance des pignons et des niches, l'intérieur est plus étrange encore. Il est difficile de se reconnaître dans le nombre des couloirs tortueux et des petits esca-

liers dérobés, des coins et des recoins inattendus, des antichambres et des passages qu'elle recèle.

C'est là que le vieillard despotique, imbu des conceptions d'une étroite et rigide morale qu'il croyait conforme à la justice, avait vécu les dernières années d'une existence solitaire et sans tendresse, après qu'il eut chassé de sa présence son fils unique, le père d'Alyne, parce que celui-ci avait usé de son libre droit de sélection sexuelle. Logique avec lui-même, il avait puisé jusqu'au bout une fierté stoïque dans le sentiment d'avoir accompli ce qu'il pensait être son devoir.

Une joyeuse animation règne aujourd'hui dans la vieille maison qui fut longtemps silencieuse. C'est la veille du nouvel an, et Alyne et Léon, qui viennent enfin d'en être reconnus les maîtres après les longues formalités qu'il a fallu remplir pour faire établir les droits de la dernière descendante, ont tenu à renouer, dès leur entrée, la chaîne des vieilles traditions. C'est pourquoi un repas familial a réuni à la même table maîtres et serviteurs, et que maintenant le son des musiques et des danses se fait entendre. Chacune des fenêtres de la demeure est vivement éclairée et projette sa lueur sur le parc et

les branches givrées des arbres voisins. Nombreux sont les amis et les invités accourus à cette fête, et chacun d'eux est satisfait, parce qu'une liberté entière leur est laissée d'employer au mieux, selon leur désir, les bonnes conditions mises à leur disposition. Les uns dansent et les autres regardent, quelques-uns se promènent et d'autres patinent sur le petit lac gelé et brillamment illuminé.

Dans le salon privé d'Alyne, tout le petit groupe d'amis était réuni autour d'un feu joyeux qui éclairait presque seul la pièce, la lampe ayant été posée derrière les tentures sur le rebord de la fenêtre, afin qu'aucune tache sombre ne déparât l'ensemble de la façade extérieure. Ils étaient assis en demi-cercle autour de la cheminée, et sur un divan qui d'un côté fermait ce demi-cercle, reposait endormie *la fleur blanche de la passion*. Son sommeil calme et heureux était peuplé de rêves qui parfois entr'ouvraient ses lèvres roses pour donner passage à quelques mots prononcés dans cette langue inconnue de tous, et dont Alyne seule était parvenue à pénétrer un peu le sens.

Qui était la *fleur blanche de la passion*, et d'où venait-elle ? Nul ne le savait. Annunciata avait dit seulement qu'aucun habitant de l'abbaye

ne gardait le souvenir d'un temps où elle n'y était pas et qu'on l'y considérait comme une chose sacrée. Elle-même déclarait ne pas avoir connaissance d'une autre demeure terrestre, mais de ce qu'elle sentientait dans le repos, elle ne parlait jamais. Un jour où Martza, qu'intéressaient particulièrement les mystères psychiques, la pressait de questions, elle avait répondu : « Vous qui êtes des petites îles de la mer, vous savez certainement que *ce qui est au delà de la sentientation de notre entourage est à nous seules* », et Martza ne la questionna plus.

Berthe faisait part à ses amis de la lettre reçue le matin même d'Annunciata, à l'occasion du nouvel an. — « Tout va bien pour eux, dit-elle. Le chef qui est guerrier, a chargé Bernard d'organiser la petite armée, afin qu'ils puissent au moins se défendre, s'ils venaient à être attaqués. Martza est spécialement vénérée, parce que le chef psychique croit qu'elle a réussi à conserver le degré le plus dense du corps nerveux dans le corps embaumé de son fils. Ce fait est considéré *comme d'une grande importance, parce qu'ainsi un lien qui est très faible dans la chaîne de l'être est fortifié* ! »

Le jeune docteur qui avait donné avec tant de dévouement ses soins à Somia, se levant,

s'approcha de Léon et lui parla quelques instants. Léon, s'adressant à Albert, lui dit :

« Notre ami demande si Berthe voudrait bien nous raconter par quels moyens les habitants de la petite île de la Louisiade ont accompli sa restauration. C'est un sujet du plus grand intérêt, puisque c'est seulement par la science de l'humanité intégrale, et non par la science schismatisée, que la vérité peut être manifestée. La science de ce peuple ancien que les Européens dédaignent et méprisent, est presque inconnue pour nous.

— C'est vrai, répondit Albert, l'homme qui se dit civilisé, traite de *sauvage* tout ce qui ne s'accorde pas avec lui et ne se soumet pas à sa domination, depuis son semblable jusqu'aux animaux et aux plantes. Quelle erreur colossale !

Voulez-vous, Berthe, raconter à notre ami le docteur ce qui vous est arrivé ?

— Volontiers, dit celle-ci. Lorsque nous abordâmes au rivage de l'île natale de Martza, le canot qui était venu nous chercher à bord du yacht disparut derrière un promontoire, et nous nous trouvâmes seuls, dans le silence d'un pays qui semblait inhabité. Martza me dit : « Bien des années se sont écoulées depuis que j'ai quitté ce

lieu avec mon enfant adoptive dont vous êtes la fille. Mais ici les choses ne sont point sujettes à des changements rapides comme en Europe; sans doute la maison où je conduisis votre père nous attend. » Nous la suivîmes, et en effet nous trouvâmes tout préparé pour notre réception. Après un simple repas, nous nous quittâmes pour nous reposer, et Martza me dit : « Reposez bien sur le lit où l'auteur de vos jours a dormi; quant à moi, je veillerai pour qu'aucun habitant du seuil ne se présente. » Je ne pus dormir, mais je fus assaillie d'une foule de pensées qui secouèrent la lourde stupeur qui m'avait si longtemps paralysée. Aux premières lueurs de l'aube, j'entendis le son du Al-hu-al, dans une cadence douce et majestueuse, s'unissant au rythme des vagues, et le désir s'empara de moi d'être avec ceux qui saluaient le lever du soleil comme le symbole de la lumière ou intelligence. Je me levai; aussitôt Martza parut et me dit : « La fille de mon Asnia ne peut entendre le chant du matin sans être émue. Pour être au milieu du peuple de sa mère, qu'elle prenne les vêtements de celle-ci qui sont aurisés. »

Elle m'enveloppait d'une ample robe flottante de soie non tissée, plaçait au troisième doigt de ma main droite une curieuse bague ancienne et

dans ma main gauche une pépite d'or pur.

Guidée par le chant matinal, je gravis la colline couverte d'arbres inconnus, mais qui me semblaient familiers, d'arbres aux précieuses gommes et aux rares épices, dont la senteur exquise embaumait la brise. Lorsque je fus en vue de l'assemblée, un vieillard vénérable, à la chevelure de neige et à la barbe flottante, s'avança, et, sur un signe de lui, plusieurs personnes formèrent un cercle ouvert autour de moi : « Soyez la bienvenue, me dit-il, quatre fois bien venue, fille d'Asnia ». Et il me conduisit auprès du chef (qui, je l'appris plus tard, était celui-là même qui avait si vigoureusement poursuivi mon père et ma mère lorsqu'ils quittèrent l'île, avec Martza). Il lui présenta sur un coussin une légère couronne d'or en forme de fer à cheval, au centre de laquelle était un magnifique saphir. L'homme vénérable la posa sur ma tête, de façon que le saphir touchait mon front : « Entre les plaques d'or, il y en a une d'argent ; le saphir est le symbole de l'intelligence. A vous la plénitude de la lumière ! » Comme pour confirmer sa bénédiction, le soleil se levait dans toute sa splendeur au-dessus des eaux, salué par l'assemblée d'une voix unanime. Alors, à mesure que la cadence

du chant sacré s'élevait et retombait, je sentais se dissiper cet engourdissement qui avait affecté mon cerveau depuis l'époque de ma première vision dans l'ancienne abbaye. Une sensation de fraîcheur et de repos m'envahissait. Il me semblait que la lumière du matin faisait se dégager du saphir des effluves qui pénétraient ma mentalité et en chassaient les brumes, comme le soleil dissipe les brumes de la nuit; la grisante odeur des arbres précieux m'arrivait comme une caresse, et je m'endormis.

Je m'éveillai sur mon lit. Martza était assise auprès de moi. Je pensai aussitôt à la scène du matin et je portai la main à ma tête; la couronne n'y était plus et je balbutiai:

— Certainement, ce n'était pas un rêve !

— Non, me répondit Martza. Par la vertu de la couronne pathétisée et aurisée, formée d'un cercle d'or et d'argent, au milieu duquel se trouve le saphir qui est un précieux talisman, vous avez maintenant le pouvoir de prévaloir. Ceux qui ont la connaissance et la puissance vous ont fourni les conditions nécessaires à la victoire, mais ils ne peuvent faire plus, car nul ne peut en racheter un autre. A chacun appartient son propre perfectionnement. On vous a conduite auprès d'une source aux eaux bienfai-

santes : c'est à vous d'accepter d'y boire ou de refuser.

— Cette parole est dure, répliquai-je, pour celle qui se sent comme divisée et voit devant elle deux chemins opposés qui lui semblent successivement l'un et l'autre devoir la conduire vers la lumière.

— Il n'en est plus ainsi maintenant ; par l'aide qui vous est offerte, vous savez choisir.

Une lueur nouvelle se levait en moi :

— De toute la force de ma volonté, dis-je, je désire travailler à la plus haute évolution dont je sois capable !

A partir de ce moment, je fus laissée entièrement libre. Martza prenait soin de moi discrètement ; si je désirais la solitude, personne ne me troublait, et quand je m'approchais de quelques-unes des femmes ou des jeunes filles de ce petit peuple si simple mais si intelligent, elles m'accueillaient avec une courtoisie, et souvent même une sympathie réelle et délicate. Les premiers jours, je passais une partie de mon temps avec Annunciata ; mais je reconnus bientôt, malgré l'affection qui nous unissait, qu'il y avait en son aura quelque chose dont l'influence était favorable à ce qui avait troublé mon bonheur. Elle-même s'en rendit compte, et le

septième jour après mon arrivée, m'en parla la première : « Il est préférable que nous nous séparions, dit-elle. Je suis contente que le chef ait proposé à Bernard d'aller au rivage de l'autre côté de l'île pour diriger la petite armée ».

Dès lors je devins consciente d'un progrès certain vers ma guérison. Chaque jour s'augmentait mon pouvoir de résistance contre les troubles qui m'avaient affectée et qui m'obsédaient encore, surtout pendant la nuit. Ce fut au bout de sept mois qu'un événement important m'aida à reprendre complètement possession de moi-même. On célébrait une grande fête annuelle, mais on était réduit, par la présence et les agissements des missionnaires chrétiens dans les grandes îles, à la célébrer en secret. Elle eut lieu dans une caverne souterraine, et pendant que je me reposais avec ceux qui étaient présents, je vis tout à coup, dans la lumière aurique qui nous enveloppait, l'apparition de l'Etre qui m'avait obsédée. Il semblait venir malgré sa volonté, et en pénétrant dans la blanche radiance, il fut comme dépouillé d'un travestissement et d'un masque, et je le vis tel qu'il était. Ce n'était plus l'Archange de l'Annonciation de Raphaël, ce n'était pas non plus un de ces démons hideux et grotesques imaginés par

la superstition ; mais dans son être nerveux, comme dans ses états plus raréfiés qui m'étaient perceptibles, je le voyais d'une beauté subtile, et qui, malgré cela, inspirait l'aversion et la crainte. Mentalement il me parla ainsi : « Par le savoir et la puissance de ceux qui travaillent pour la Terre et pour l'Homme, vous me voyez tel que je suis. Si vous avez souffert, c'est par la résistance que votre Moi actif a opposée à ma domination. Quant à nous, notre espoir est dans notre rapport avec les filles des hommes. Ne me dédaignez pas, ajouta-t-il, parce que vous me voyez troublé dans la lumière qui m'entoure. Si vous me choisissez, je vous montrerai la condition de ceux qui passent le seuil de notre domaine sans être appelés et vous pourrez juger entre eux et nous. »

Pendant qu'il parlait, la radiance de la lumière se concentrait comme en un foyer autour de lui ; avec un cri étrange qui ressemblait autant à un sanglot qu'à un éclat de rire, il s'en dégagea en disant : « Reconnaissez vous-mêmes que ce n'est point l'effet de la pure blancheur » ; et il laissait tomber sur l'assemblée un tel regard de dédain et de défi que j'en frémis.

« Vous êtes libre, me dit-il encore. De quelle utilité serait pour notre œuvre une passive non

pathétisée? La vie sans l'intelligence, c'est la coque sans le fruit! Mais retenez bien mes dernières paroles: l'homme est mortel et nous sommes immortels. L'homme est comme le vent qui passe; nous sommes comme l'Océan qu'agitent le flux et le reflux, mais qui ne change point. Si un jour venait où vous préféreriez l'immortel au mortel, appelez-moi! »

Ainsi qu'une alouette prend son essor, il s'éleva et disparut. Je restai en proie à un sentiment indéfinissable d'isolement, auquel se mélangeait celui d'une délivrance et la satisfaction de ma dignité recouvrée. Mes pensées se tournèrent vers le passé, et je me mis à revivre dans mes rêves avec ceux qui avaient été mes amis; l'image d'Albert se présenta de plus en plus à moi, et ce fut avec un désir croissant de le retrouver que j'attendis l'expiration de la période de neuf mois. Mon bonheur fut grand quand nous nous embarquâmes avec Martza pour revenir en Europe. A ce moment, le vieillard vénérable s'approcha de moi et me remit la couronne d'or et d'argent qu'il avait un jour posée sur ma tête: « Gardez-la, me dit-il, ô fille d'Asnia, et ne vous en servez que le jour où vous seriez tentée de rappeler l'être non humain de la puissance duquel nous vous avons délivrée! »

Vous savez le reste. Je suis devenue la compagne d'Albert. Martza n'a fait qu'un court séjour auprès de nous et de Stéphanie ; elle a mis quatre fois la couronne sur la tête de son petit enfant. Elle a voulu retourner dans son pays, « car, a-t-elle dit, ceux que je laisse ici ont les leurs, et mon fils est seul dans le home insulaire, et je veux veiller sur lui jusqu'au jour où il ne sera plus retenu dans aucun état d'être ».

Berthe avait terminé son récit, le jeune docteur l'en remercia chaleureusement : « Il est pour nous, dit-il, plein d'enseignements les plus précieux, et il fait luire à nos yeux une espérance radieuse dont nous avons besoin pour combattre les maux dont nous souffrons.

— Il fait bon, ajouta Alyne, vivre maintenant à l'époque si proche de la Restitution ! Combien est harmonieux notre petit cercle réuni à cette heure, à la veille de la nouvelle année, au foyer de la vieille maison familiale !...

Tous étaient absorbés dans leurs pensées. Un exquis parfum de violettes se répandit dans la pièce, et l'enfant qui était étendu sur le tapis à moitié endormi, à côté de César, dont il avait pris la grosse tête pour oreiller, se leva et vint déposer sur les genoux de la princesse un bou-

quet de violettes blanches, en disant : « Regarde, maman, les belles fleurs que l'homme-ange a apportées à bébé ! » Stéphanie le prenait dans ses bras et le couvrait de caresses ; en même temps Alyne voyait au-dessus de la tête de Berthe l'apparition du bosquet d'oliviers, dont le visage, cette fois, rayonnait de joie.

Instinctivement, Berthe portait la main à son médaillon de diamant, suspendu à son cou ; voyant qu'il s'était détaché : « J'ai senti, dit-elle, tomber quelque chose. » Cherchant à la clarté de la braise, elle trouva sur ses genoux une bague semblable à celle que Somia avait donnée au fils de Martza, mais dont l'opale était remplacée par un saphir, et les œils-de-chat qui l'entouraient par des rubis.

Alyne mit sa main dans celle de Léon et dit : « Au-dessus de nous, sur un nuage lumineux je vois une forme passive enveloppée de rose, qui me ressemble étrangement, mais avec l'empreinte de la douleur dont mon bien-aimé m'a protégée. A côté d'elle et la main dans sa main, se tient une forme quelque peu semblable à vous, mon Léon, mais qui paraît frêle auprès de vous. Ecoutez ! ils me parlent, ils me nomment leur enfant et ils me bénissent ! »

Le jeune docteur était émerveillé et le témoi-

gna : « Je ne peux douter de ce que je vois, ni suspecter la parfaite sincérité d'aucun de ceux qui sont ici et me sont connus. Mais en vérité je ne comprends pas. » Et s'adressant à Léon :

— Que veut dire tout cela ?

— Cela veut dire, répondit celui-ci, qu'une union pathétique, spirituelle et intellectuelle comme l'est celle de notre petit groupe, prépare le chemin de la traversée. Cela veut dire qu'un véritable home est le foyer où se concentre cette union qui ouvre la porte quaternaire par laquelle sont dévoilés les degrés et les états plus raréfiés que ceux dont nous avons la connaissance ordinaire.

Une grande paix, *la paix de l'harmonie qui est l'équilibre*, avait pénétré le petit groupe. Longtemps ils demeurèrent silencieux avant de se séparer.

Quand leurs hôtes les eurent quittés, Alyne dit à Léon :

— Autant que nous le sachions, il n'y a ici qu'un seul être attristé cette nuit, et c'est la pauvre Césarine, dont l'un des petits semble devoir mourir. Allons la voir.

Ils se rendirent dans le hangar où la brave chienne était couchée, tenant entre ses pattes le petit être qui ne donnait presque plus signe de

vie. Les bons yeux fidèles les regardèrent tristement, comme pour leur demander une aide. Alyne prit le petit chien dans ses bras : « Je veux essayer, dit-elle à Léon, si la bague mystérieuse que Berthe et Albert nous ont laissée pour l'étudier, ne possède pas quelque propriété curative. » Elle tendait à Léon la petite patte molle et inerte ; il encercla de l'anneau d'or la partie qui forme au-dessous un petit coussin mou, et pressa sur l'un des rubis plus gros que les autres.

Au bout de quelques instants, les yeux presque éteints se ranimèrent, le petit corps manifesta la vie qui se réveillait en lui, et la bouche instinctivement s'ouvrit. Alyne le déposa sur le flanc nourricier, auquel il eut bientôt fait de sucer la chaude et vivifiante nourriture qui le réconforta promptement.

— Nos amis de l'au-delà, dit Alyne, nous ont apporté une bague qui donne non la mort mais la vie.

— Il devrait en être ainsi dans tous les faits de cette nature, répondit Léon. Le monde invisible, voisin du nôtre, est comme lui composé d'êtres équilibrés et d'êtres déséquilibrés. Malheureusement la superstition, fille de la peur, a rendu l'humanité plus apte à répondre aux

derniers qu'aux premiers, à l'obscurité plutôt qu'à la lumière. Souvent je me suis demandé pourquoi, *puisqu'il existe des substances qui, mélangées au sang, éteignent immédiatement la vie, il n'y en aurait pas qui la ramèneraient aussi vite ?* Nous venons de recevoir la réponse et notre but sera désormais de chercher pratiquement cet élixir qui renouvelle la vitalité dont le monde a un si grand besoin !

CHAPITRE IX

Le Père Denis présidait à l'installation de l'abbesse Claire et des religieuses dans la nouvelle abbaye que de riches offrandes avaient permis de reconstruire. De nombreux pèlerins accouraient pour contempler la ressuscitée, mais un petit nombre d'entre eux seulement était admis à la voir de près, et beaucoup devaient se contenter de l'apercevoir à travers la grille dorée de la chapelle.

La veille de Noël, au moment où il se préparait pour la messe de minuit, le Père Denis reçut une lettre du secrétaire particulier du successeur de saint Pierre, l'informant qu'il allait être promu à la dignité de cardinal-prêtre, et peu de jours après, un membre de la maison royale du représentant du pauvre pêcheur de Galilée lui apportait la calotte rouge, et l'invitait à se rendre à Rome. Comblé d'honneurs, le Père Denis ne pouvait s'empêcher de songer à part lui à l'étrange transformation de son person-

nage ; il faisait observer la difficulté pour lui de laisser l'abbesse Claire, dont les fréquentes extases réclamaient sa présence. L'officier repartit, mais une lettre pressante vint bientôt engager le nouveau cardinal à se rendre auprès du pape, et à lui conduire la ressuscitée, qu'il désirait voir.

Le Père Denis obéit et reçut le chapeau rouge orné de trente glands par Innocent IV, pour symboliser que les cardinaux doivent être toujours prêts à verser leur sang pour la cause de l'Eglise. Il fut ensuite longuement questionné par les principaux membres du Consistoire et pressé par eux d'exécuter les merveilles dont il avait le pouvoir. Il choisit, pour le troisième jour à venir, les heures entre dix heures du soir et minuit, et après avoir entrancé l'abbesse Claire *en sorte que l'être nerveux fût extériorisé autant que possible, sans amener la perte de la vitalité du corps physique*, il produisit d'étranges phénomènes.

On lui permit d'espérer, grâce à son origine italienne, qu'il pourrait obtenir, à la première place vacante, la dignité de cardinal-évêque symbolisée par l'étoile à six pointes, étoile à la clarté de laquelle Sixtus V avait fixé le nombre des cardinaux à soixante-dix, *en souvenir des soixante-dix anciens d'Israël.*

A son retour, contemplant la bague d'or ornée d'un beau saphir qu'on avait passée à son doigt, il se dit : « C'est par l'intelligence que je suis arrivé à une telle hauteur dans la puissance ecclésiastique et que j'irai plus haut encore ! »

Et levant les yeux et les mains vers le ciel, il s'écria : « Intelligence sublime, la même hier, aujourd'hui et à jamais, infinie dans vos *manifestations*, VOUS ÊTES MON DIEU ! »

*
* *

Le dernier soir de l'année a réuni un groupe des *enfants de l'Art* dans l'atelier de Paul Carlet, où s'est ouvert notre récit. Après un dîner des plus confortables, tous devisent gaiement, heureux de la cordialité qui rapproche en ces jours de fête, dans un même besoin d'intimité, ceux que la vie a dispersés ou tenus éloignés de leurs familles.

Sur un divan est assise la mère du jeune garçon blond qui servit de modèle, en compagnie de son caniche noir, au tableau « La Tentation ». L'enfant, dont elle est justement fière, se tient à ses côtés.

— Vous n'avez pas oublié, dit Paul Carlet à

ses amis, la foule d'admirateurs qui se pressèrent, il y a deux ans, au Salon, devant les deux œuvres d'Endymion : « La Sirène » et « La Tentation ». Il refusa des prix élevés de ces deux tableaux qu'il ne voulait pas vendre, mais la célébrité lui était venue par eux, et dès lors sa fortune était faite, à lui qui jusqu'alors avait vécu dans la pauvreté.

— En effet, répondit quelqu'un. Les acheteurs ne se soucient guère du mérite réel d'une œuvre ; ce qu'ils veulent, c'est montrer à leurs amis des signatures comme celles de Carlet ou d'Endymion !

— J'ai connu, dit Owen Glyn, un artiste de talent, besogneux et inconnu. Un de ses amis, beaucoup moins capable, mais parvenu à la célébrité parce qu'il avait su payer une bonne réclame dans les journaux, eut l'idée ingénieuse de substituer discrètement sa signature à celle du premier, au bas d'une œuvre qu'un marchand avait exposée dans sa vitrine. Un amateur l'acheta presque aussitôt un bon prix, et le négociant, flairant une bonne affaire, s'empressa d'acquérir, en les payant raisonnablement, toutes les œuvres du jeune peintre.

— Eh bien ! reprit Paul, je voulais vous dire, à propos d'Endymion, que des étrangers qui

étaient allés en pèlerinage au lieu de l'apparition du bosquet d'oliviers, auraient, paraît-il, réussi à pénétrer dans le *sanctuaire* qu'est son atelier privé. Depuis son retour à Paris après sa seconde et énigmatique disparition.....

— Je sais, interrompit Owen, la cause de cette dernière absence. Lorsqu'il fut mis à la mode par sa réussite, sa rare beauté, son élégance et un certain charme mystérieux qui se dégage de sa personne, lui attirèrent tant de succès dans le monde aristocratique féminin, et il reçut en si peu de temps tant de propositions de mariage que, perplexe et troublé, il partit en voyage. Arrivé au Japon, il a épousé là-bas, selon les lois du pays, une jeune et jolie fille de Tokio, avec laquelle il est parfaitement heureux, parce qu'elle l'aime à sa manière simple et tranquille, le laissant entièrement libre en toutes choses. Agréable et intelligente, elle assimile la pensée européenne qu'il lui fait connaître, et garde de sa mentalité orientale une originalité qui la rend précieuse. Je songe à aller passer mes prochaines vacances à Tokio, et peut-être y trouverai-je la jeune fille possédant les qualités que je cherche en vain, au milieu de notre société, pour faire de celle qui les possède la compagne de ma vie !

— C'est très sérieux, affirma-t-il, voyant qu'on riait autour de lui. N'oubliez pas aussi le plaisir de voir une femme habillée de beaux et riches vêtements, au lieu des costumes qui défigurent et déforment et sont sujets aux ridicules fluctuations d'*une mode dépourvue de style et de sens artistique* ! Sage Endymion ! !

— Vraiment, s'écria le peintre Carlet, vous ne voulez pas me laisser vous raconter l'événement qui fait le tour des cercles ! Une autre fois, je vous conterai avant le diner ce que j'aurai à vous dire !

On l'entourait, le pressant de parler, et, juste à ce moment, la duchesse de Steine entrait en tourbillon, et tendant ses mains ornées de bagues à celui qu'ils traitaient de « Maître », déclarait vivement :

— Je n'ai que quelques instants à rester, mais je voulais être la première à vous annoncer le sensationnel événement artistique qui vient de se produire. C'est la découverte qui vient d'être faite simultanément par une princesse autrichienne et un milliardaire américain de l'identité du modèle de « La Sirène » et de « La Tentation » avec l'apparition du bosquet d'oliviers ! Le fait ne peut être révoqué en doute, bien que l'auteur de ces merveilles se refuse absolument

à donner aucun éclaircissement et à ouvrir sa porte à qui que ce soit.

— Je suis heureux, dit Carlet, que vous confirmiez cette nouvelle, dont j'avais entendu parler aujourd'hui même, mais d'une manière un peu vague. Il nous reste à savoir d'Endymion...

— Le voici lui-même, s'écriait la duchesse. En effet, la porte s'ouvrait de nouveau, et au milieu d'un accueil empressé le jeune et bel enfant favori de l'art et du génie prenait sa place dans le cercle.

— Non seulement, lui dit la jeune femme, votre tête est couronnée des lauriers de la gloire artistique, mais elle semble auréolée par la vertu elle-même. Vous avez traversé la fournaise qu'est notre société parisienne, et cependant vous semblez aussi innocent qu'un enfant.

— Je ne parle point pour moi, répondit-il, mais *nous soutenons que la vertu (qui est la force) est l'apanage, non de celui dont l'innocence est synonyme d'imbécillité, mais de celui qui a passé sans tache au milieu des ardeurs de la tentation.*

L'ignorance n'est pas la sainteté !

CHAPITRE X

C'est au mois de mars, sur la Riviera, la Riviera splendide, à laquelle peu d'autres lieux peuvent être comparés, même de ceux que l'on voit au pays des songes.

Dans le palais ducal, dans la chambre où Léon, après une longue lignée d'ancêtres, a lui-même vu le jour, Alyne dort paisiblement.

Elle vient de donner naissance à deux jumeaux, un fils et une fille. Grâce aux soins dont elle fut entourée par Léon depuis le jour où il se l'est consacrée, cette heure s'est passée sans souffrance. Tous deux, comme un seul être, ils ont gardé les quatre portails sacrés du temple d'Eros, où nul ennemi n'a pu pénétrer, et les sept mois qui se sont écoulés dans l'attente et la formation des deux petits êtres, ont été pour elle des mois de bonheur et d'espérance, pour lui des mois d'une vigilante et tendre protection.

Les enfants étaient nés pendant le premier quart de la dix-septième heure du septième jour

du mois. Martza, revenue auprès de Stéphanie depuis qu'elle avait appris l'apparition de son fils au vieux château familial d'Angleterre, la veille du nouvel an, est accourue pour présider à leur entrée dans le monde selon les rites de son pays.

Sans bruit, elle ouvre doucement la porte de la chambre où la jeune mère repose tranquillement ; Léon reçoit de ses mains chacun des nouveau-nés qu'il regarde avec tendresse et dépose délicatement aux côtés d'Alyne, et Martza s'en retourne comme elle est venue, silencieusement, doucement.

Alyne ouvre les yeux, et avec un sourire de bonheur rencontre ceux de son mari fixés sur elle.

— Voyez, dit-il, comme ils sont beaux, les chers petits !

— Beaux et précieux infiniment, pour l'amour d'eux-mêmes et de celui qui est l'auteur de leur être ! répond-elle en les enveloppant d'un regard empreint d'une tendresse infinie.

Il déposa un long baiser sur son front blanc.

— Pour les mêmes raisons, ils me sont doublement chers aussi, murmura-t-il.

Leur joie était trop profonde pour des paroles, ils restèrent longtemps silencieux.

Elle dit enfin :

— Le trône d'Eros est le home ; c'est la porte du ciel, le paradis terrestre.

— Le paradis terrestre, parce qu'il est arrosé par les quatre fleuves : l'Amour, la Lumière, la Vie et la Puissance, dont la source est inépuisable comme elle est éternelle !

Et voyant qu'elle s'apprêtait à remplir son rôle de nourrice près des deux enfants à la fois :

— Ne serait-ce pas trop pour vos forces, dit-il, que de les allaiter tous les deux ?

Elle sourit joyeusement.

— Ils sont l'être de mon être, puisqu'ils ont vécu de mes sangs vitaux, et mon lait, comme ceux-ci, est la nourriture quaternaire, mentale, psychique, nerveuse et physique qui leur est nécessaire. Ma joie est grande d'avoir un fils et une fille ; ne m'avez-vous pas dit vous-même qu'il en était ainsi autrefois, selon la tradition, depuis l'époque lointaine où le sein de la mère fut jugé l'abri le meilleur et le plus sûr pour la matérialisation de ses conceptions ?

— Il est vrai, ma bien-aimée ; vos yeux sont remplis d'amour, mais aussi d'admiration en contemplant nos enfants !

— C'est que leur aura duelle est d'une pure blancheur, si pure que la mortalité me semble

ne pouvoir avoir sur eux aucune domination, si blanche qu'aucune puissance ne devra la colorer.

— Vous avez raison.

Et il ajouta en pressant ses lèvres sur la main d'Alyne :

— A nous en dualité, l'amour à l'amour, la lumière à la lumière, la vie à la vie, la puissance à la puissance, il appartient de leur donner les conditions propres à la réalisation de leurs merveilleuses possibilités. Puisque par leurs constituants ils sont héritiers de l'immortalité, il faut que par leur sustentation intégrale, pathétisée, spiritualisée, intellectualisée et vitalisée, ils deviennent capables de tendre à jamais « vers la lumière ».

Les étoiles brillaient dans la voûte céleste, la lune projetait sa douce clarté sur la jeune mère et les enfants endormis. Léon veillait. Il sentait en lui un bonheur si grand, qu'il n'aurait jamais osé en souhaiter de semblable.

Comme un écho à ses pensées, les lèvres d'Alyne murmurèrent :

— Nous sommes si heureux !

— Ma bien-aimée, répondit-il, j'ai atteint à la paix de l'équilibre, à la plénitude du bien que l'homme peut connaître !

Alors peu à peu, dans l'aura duelle des époux, apparurent des êtres des états plus raréfiés, attirés par affinité. Une vive clarté se répandit, et dans un rayonnement splendide ils formèrent comme un arc-en-ciel, entourant le TRÔNE sublime d'un DIEU et d'une DÉESSE terrestres, DIVINS et HUMAINS.

FIN.

Poitiers. – Société française d'imprimerie

ERRATA

Page 111, ligne 24, au lieu de « petit chien », lire « *gros* chien ».

Page 134, ligne 9, au lieu de « vision astrale », « lire vision *nerveuse* ».


SOCIÉTÉ FRANÇAISE
d'Imprimerie et de Librairie
PARIS-POITIERS